(A SUIVRE) 2

MENSUEL 10f

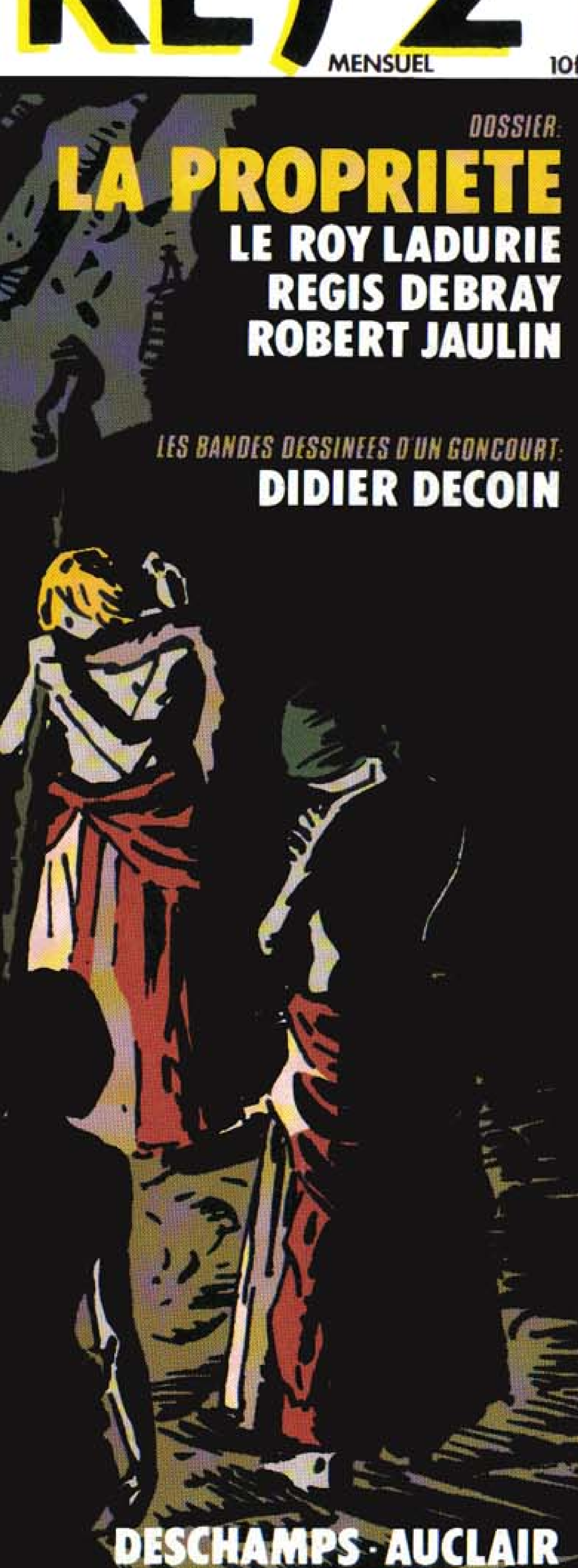
DOSSIER:

LA PROPRIETE

LE ROY LADURIE
REGIS DEBRAY
ROBERT JAULIN

LES BANDES DESSINEES D'UN GONCOURT:

DIDIER DECOIN



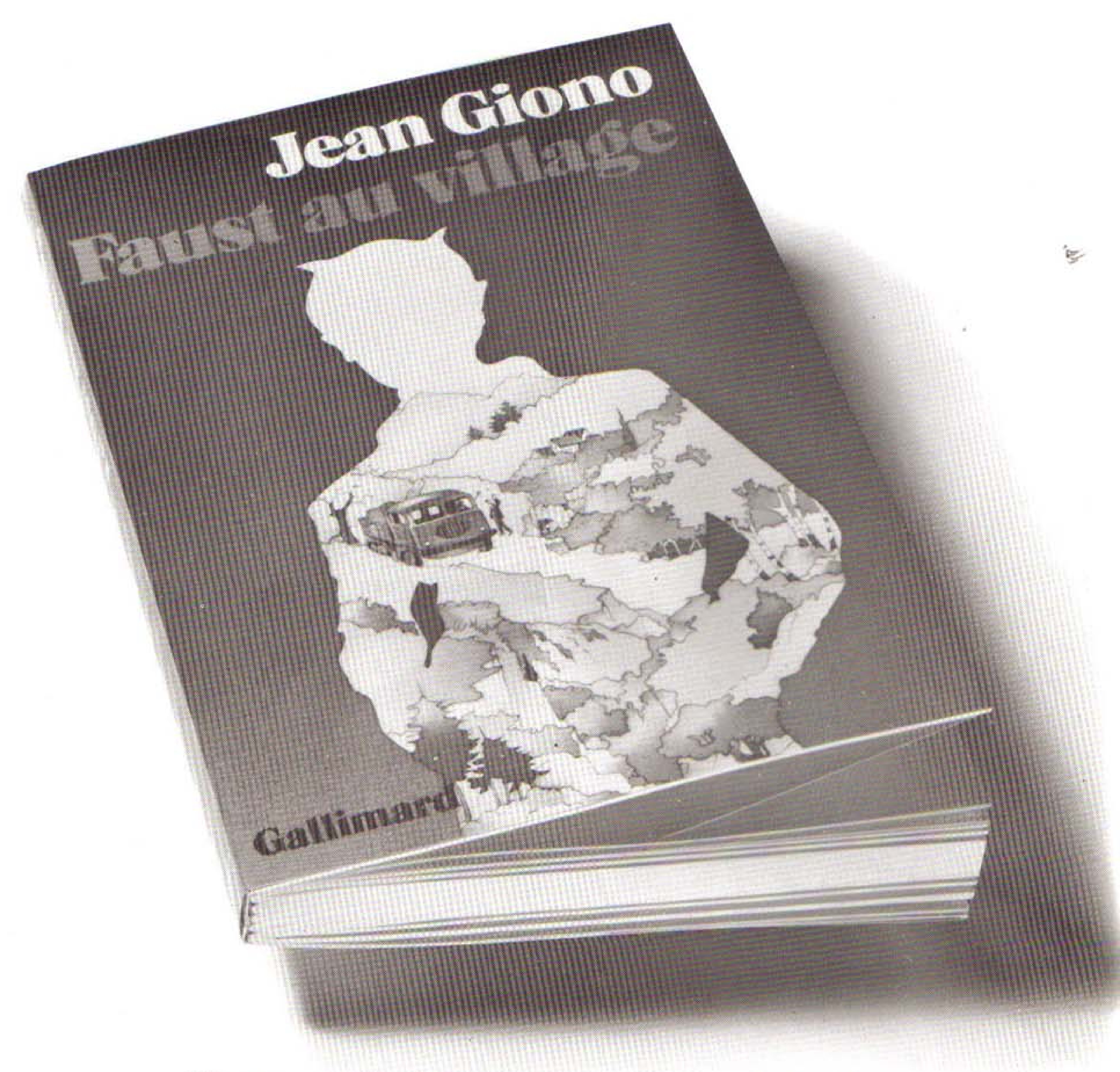
DESCHAMPS · AUCLAIR

BRAN RUZH

SECOND CHAPITRE: HENT KERIS

(A SUIVRE) 2 MARS 78

MENSUEL 10ff Belgique 70fb Suisse 6fs Canada $



Un recueil de sept nouvelles inédites.

"Chaque situation, chaque personnage "vaudrait" un roman : Giono ne leur accorde que quelques pages. Une prodigalité de seigneur. Giono était le Crésus de l'imaginaire."
François Nourissier – Le Point

"Sept nouvelles réunies par la volonté clairement exprimée de l'auteur. Tout justifie ce choix : l'unité du lieu, du ton, de l'époque de rédaction, et ce n'est pas là l'un des moindres charmes de ce chef-d'œuvre posthume."
Jean Freustié – Le Nouvel Observateur

GALLIMARD

SOMMAIRE

4 **CABANES-FOREST :** LE ROMAN DE RENART.

9 **DESCHAMPS-AUCLAIR :** BRAN RUZH. Second chapitre : HENT KERIS.

23 **DIDIER DECOIN :** LES BANDES DESSINEES D'UN PRIX GONCOURT. Les bébés de la bédé.

25 **MONTELLIER :** HOPITAL BELLEVUE.

32 LE DOSSIER (A SUIVRE) : **LES TERRITOIRES DE LA PROPRIETE. EMMANUEL LE ROY LADURIE - ROBERT JAULIN - REGIS DEBRAY BERNARD NOEL - PHILIPPE AUDOIN - JEAN-CLAUDE FOREST GEORG R. GARNER.**

39 **TARDI-FOREST :** ICI MEME. Second chapitre : JULIE.

55 **JEAN GIONO :** FAUST AU VILLAGE. Nouvelle présentée par ALINE GIONO.

60 **F'MURRR :** LE ROMAN DE JEHANNE D'ARQUE.

63 LES LIVRES DE **NIKITA MANDRYKA.** J'apprends à gouverner...

68 **SOKAL :** LA MORT D'HORTENSE.

72 **FRANÇOIS RIVIERE :** PAUL FEVAL, une rêverie féconde...

73 **PAUL FEVAL :** JOUVENTE DE LA TOUR.

77 **HANNIN :** PANIQUE AUX P.T.T.

85 **PRATT :** CORTO MALTESE EN SIBERIE. Second chapitre : LES PRISONNIERS DE CHANG.

98 **AVOINE :** L'URNE.

100 **L'ACTUALITE** (A SUIVRE)

La bande dessinée moyen d'expression majeur! Vous enfoncez des portes ouvertes, voilà des années que je le clame! s'écrient à l'envi certains exégètes de la « B.D. ». Mais dans un même élan, les voilà qui s'enflamment : attention, la bande dessinée devient élitiste! Dès qu'elle tente d'exprimer autre chose que les prouesses éternellement renouvelées de leurs héros favoris. Liberté surveillée pour les auteurs de bande dessinée, en quelque sorte : allez-y, parlez... Mais que ça ne cause pas trop fort! Moyen d'expression, pour un créateur, cela signifie quand même : instrument pour s'exprimer. On ne peut garder toute sa vie la nostalgie de son enfance. Le lecteur de bande dessinée d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec celui qui, il y a vingt ans, se ruait sur les publications enfantines... Nous n'en sommes plus aux illustrés qu'on lisait en cachette des parents. Que je sache, le lecteur de bande dessinée n'est ni un grand demeuré ni un analphabète. (A SUIVRE) s'adresse à ceux qui pensent que la bande dessinée ne détient pas toutes les clefs, mais qu'elle peut, à sa manière, apporter des éléments de réponse aux questions de notre temps! Et tant pis si cela paraît, suivant les cas, naïf ou prétentieux à certains. Le temps n'est pas venu ou l'on pourra cesser d'enfoncer les portes battantes.

Jean-Paul Mougin

(A SUIVRE) 2

(A SUIVRE) - Mensuel - N° 2 - Mars 1978 - © Casterman 1978 •
Rédacteur en chef : JEAN-PAUL MOUGIN • Secrétaire de rédaction : ANNE POROT •
Conception graphique : ETIENNE ROBIAL • Maquette : BERNARD CICCOLINI •
Rédaction-administration : 39, rue Madame, 75006 Paris - Tél. : 544.59.32 •
Directeur de la publication : LOUIS GERARD • Comité de direction : ETIENNE POLLET (directeur) • DIDIER PLATTEAU (directeur délégué) • LOUIS GERARD • J-P MOUGIN •
Siège social : S.A. EDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris.
Tél. : 633.24.10. Télex : EDICAST 200 001 F •
Service de Presse : JOELLE FAURE • Publicité : PHILIPPE PAYELLE •
Belgique : CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai.
Tél. : (069) 22.41.41. Télex : CASEDI 57 328
Canada : MONDIA DISTRIBUTION inc. 1977 bvd Industriel Chomedex Laval (Que) H7S 1 p6. Tél. : (514) 667-9221 • France : Diffusion N.M.P.P. • Service des Ventes HEBDOPLAN. Tél. : 266.57.15 •
No de Commission paritaire : en cours • ISSN : en cours.
Dépôt légal : 1er trimestre 1978 • Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A., TOURNAI •

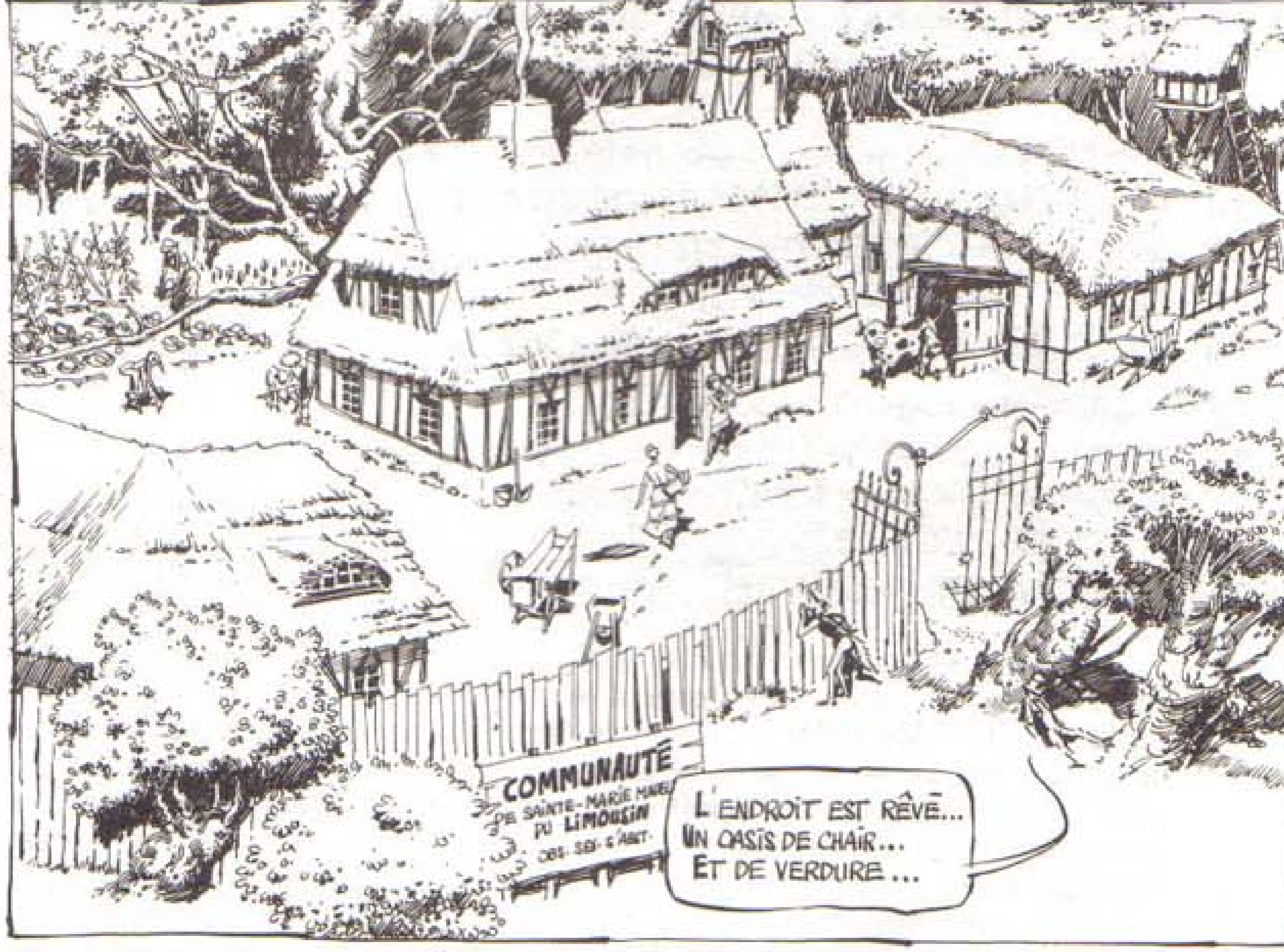
FOREST Renart CABANES

QUAND RENART EUT BIEN RI, APRÈS AVOIR GRASSEMENT CLAPÉ ET FAIT L'UNE ET L'AUTRE CHOSES AUX DÉPENS D'YSENGRIN, CE QUI LES RENDAIT PLUS JUTEUSES, IL CONTEMPLA LA JORNE DU BALCON MATINAL, SE LA VIT PROMISE ET TOUT À LA JAVA CONSACRÉE...

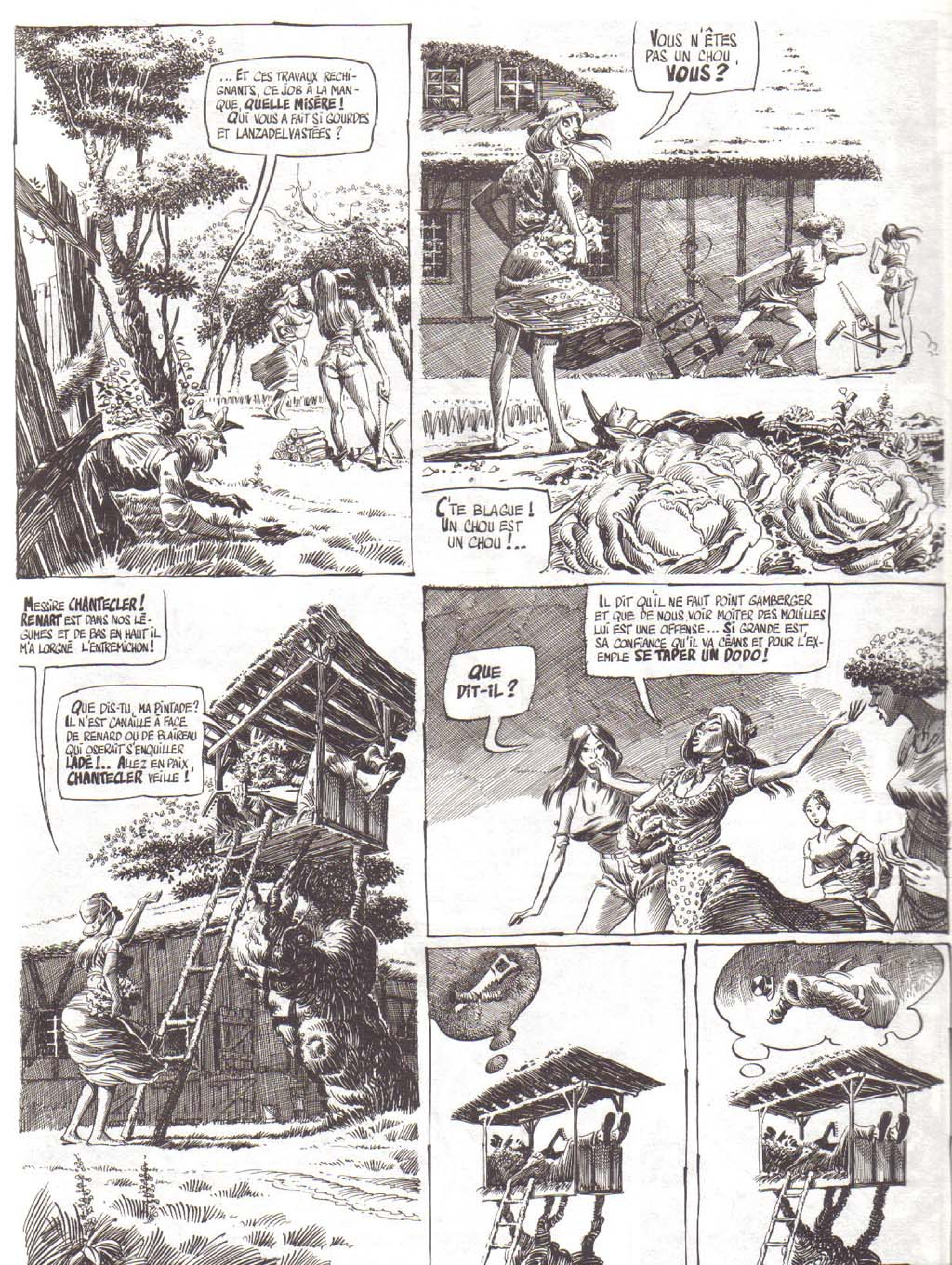
LORS, SE DIT LE ROUQUIN, APRÈS LA GRAILLE, APRÈS LES PLAISIRS DE L'ESPRIT, IL NE MANQUE AU CHEVALIER QUE DE CONJUGUER UN PEU LE SPORT ET LA TENDRESSE...

ET POUR CES CHOSES-LÀ QUOIQU'ON EN DISE, LA JOURNAILLE VAUT MIEUX QUE LA SORGUE ET QUE DEUX TU L'AURAS...








... ET CES TRAVAUX RECHIGNANTS, CE JOB À LA MANQUE, QUELLE MISÈRE ! QUI VOUS A FAIT SI GOURDES ET LANZADELVASTÉES ?
VOUS N'ÊTES PAS UN CHOU, VOUS ?
C'TE BLAGUE ! UN CHOU EST UN CHOU !..
MESSIRE CHANTECLER ! RENART EST DANS NOS LÉGUMES ET DE BAS EN HAUT IL M'A LORGNÉ L'ENTREMICHON !
QUE DIS-TU, MA PINTADE ? IL N'EST CANAILLE À FACE DE RENARD OU DE BLAIREAU QUI OSERAIT S'ENQUILLER LADÉ !.. ALLEZ EN PAIX, CHANTECLER VEILLE !
QUE DIT-IL ?
IL DIT QU'IL NE FAUT POINT GAMBERGER ET QUE DE NOUS VOIR MOITER DES MOUILLES LUI EST UNE OFFENSE... SI GRANDE EST SA CONFIANCE QU'IL VA CÉANS ET POUR L'EXEMPLE SE TAPER UN DODO !




PINTE! CE CAUCHEMAR A-T-IL UN SENS ? UNE PELISSE À POIL ROUX ME MONTRE LES DENTS, M'ENCALDOSSE ET ME CACHE LE SOLEIL...


PLAISE À DIEU, MESSIRE CHANTECLER QU'UN TEL SONGE NE TIENNE QU'À VOS HUMEURS ET À QUELQUE PET COINCÉ... MAIS AU FOND DU CHOU (QUI JAMAIS NE DIT DES BOURRES) JE VOUS VOIS ROUSTI ET NOUS AVEC!.. CAR LA PELISSE HARGNEUSE AVAIT LES DENTS DU GOUPIL !


HOLÀ!.. JE N'ADMETTRAI POINT QU'ON BONISSE DE RENART COMME D'UNE MAUVAISE NATURE ET LADÉ QU'ON LE DÉGRAINE!.. À LE VOULOIR CONFONDRE AVEC YSENGRIN SON ONCLE, QUI EST DES PLUS SALINGUES ET BALTRINGUES, IL Y A TROP D'INJUSTICE!
PINTE, DIS-MOI QUI EST CE PÉKIN? JE LE RETAPISSE MAIS SANS TROP...


C'EST LE ROUQUIN, MESSIRE !
RENART DE MALPERTUIS, IMPRESARIO POUR LE COMPTE DES DISQUES "LE CADOR DU VRAI DE VRAI"... VOUS AVEZ GAGNÉ "L'ESGOURDE D'OR" MESSIRE CHANTECLER, ET LADÉ JE VOUS LE FAIS SAVOIR : YOU HAVE THE MORE BEAUTIFUL COCORICO DES HÔTES DE CES BOIS!


LAS! MESSIRE CHANTECLER, ME SUIS-JE MAL EXPRIMÉ ? ONQUES NE VOUS CROYAIT SI FLUBARD À L'IDÉE DE BRILLER!.. LE TRAC ET LES CHOQUOTTES SONT LE LOT DES ARTISTES ET DES PLUS GRANDS, MAIS IL VOUS FAUT ASSUMER VOTRE GLOIRE : ARLIQUEZ LAGA ET POUSSEZ LA GOUALE DANS LE PAVILLON, CAR IL NOUS FAUT AU PLUS TÔT L'ENQUILLER DANS LA CIRE!
PINTE! PINTE, MA PINTADE! CE FOUTU SONGE NOUS REMET ÇA !.. QUEL SENS DOIT-ON LUI DONNER ET QUE DIT LE CHOU ?
LE CHOU SE FAIT LOURD COMME DU PLOMB, MESSIRE. À CROIRE QU'IL BOUDE!.. AVANT QUE DE L'INTERROGER SOUFFREZ QUE JE LE POSE...

JE SAIS: A BEAU BARATINER QUI VIENT DE LOIN ET SANS PREUVE IL N'EST POINT DE DISCOURS QUI VAILLE... **MOMENTINO... RITORNO QUI SUBITO!**

PINTE! PINTE, QUE DIT LE CHOU?

LE CHOU DIT QUE POUR VOUS, L'OCCASE EST BONNE D'EXPOSER VOTRE TALENT... IL DIT ENCORE QUE DE MOUILLER AVANT L'HEURE C'EST COMME D'AVOIR **LES GRELOTS DE SON OMBRE!**

VOICI L'INSTRUMENT, MESSIRE **CHANTECLER**... IL VOUS SUFFIRA DE POUSSER LE COCORICO DANS LE PAVILLON, DEUX MINUTES TRENTE TROIS DURANT... AUSSITÔT UN MILLION DE DISQUES – **DONT UN EN OR** – SORTIRONT PAR LA MANIVELLE...
ET POUR UNE BERGE BIEN SONNÉE TOUS LES POULAILLERS DU ROYAUME SALUERONT LE SOLEIL PAR **VOTRE VOIX SUPERBE!**

MESSIRE, À LA RÉFLEXION GARDEZ-VOUS D'UNE TELLE ENTREPRISE... JE NE SUIS POINT JALOUSE MAIS IL ME DÉGOÛTERAIT QU'UNE TRIPOTÉE D'ÉTRANGÈRES PRENNENT SON FADE À VOUS OUÏR CHAQUE MATIN!.. MOI ET MES SOEURS Y VERRIONS UNE MANIÈRE DE TRAHISON...

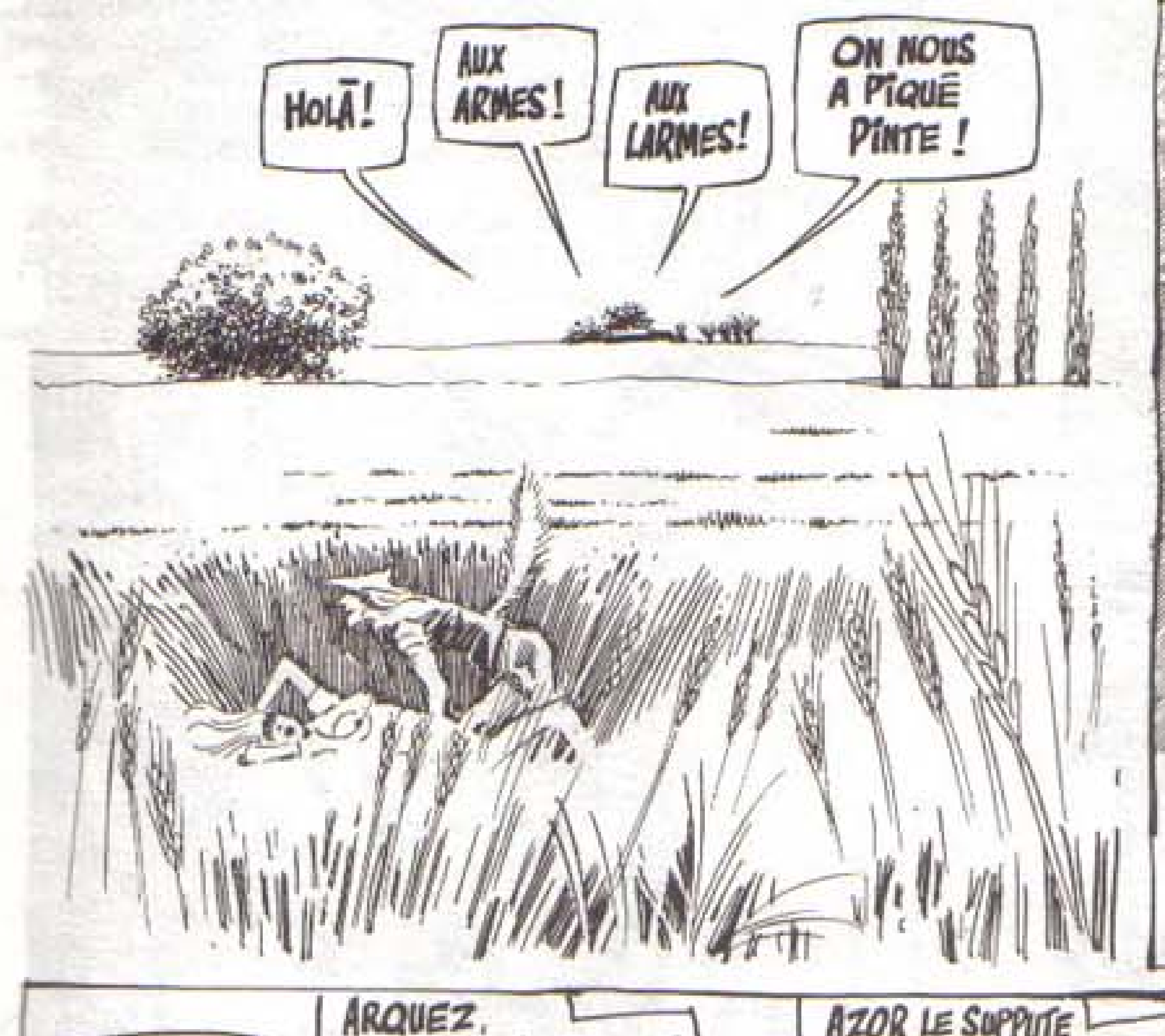
ALLONS, MA MIE, LA ROUSCAILLE EST MAL VENUE! IL FAUT SAVOIR PARTAGER... TOUT COMME JE PARTAGERAIS AVEC VOUS TOUTES LA GLOIRE QUI M'EST PROMISE!

ATTENDEZ, TOUT EST-IL VRAIMENT RÉGLO COMME VOUS LE DITES?
N'ÊTES-VOUS POINT **RENART**, LE FILOU, **L'ARCAN**?

MESSIRE, **CE DISCOURS M'ÉTONNE...** JE N'Y ENTENDS QUE DALLE ET NE SAIS S'IL CONVIENT D'INSISTER, D'AILLEURS, ON NE PEUT FLIPPER ET CHANTER JUSTE... **EN BREF**, J'AI D'AUTRES TÉNORS SUR MA LISTE... **DÉSOLÉ!**






HOLÀ!
AUX ARMES!
AUX LARMES!
ON NOUS A PIQUÉ PINTE !


C'EST RENART!..
LÂCHEZ LES CHIENS !..
TARE ! GUISE BLÈCHE ! TU NE MÉRITES PAS LE VIN POUR TE CUIRE !


HARO SUR LE GOUPIL !
ARQUEZ, DROPEZ LES CADORS !
LAGA !
LADÉ !
AZOR LE SUPPUTE ET MÉDOR LE RENIFLE...
TE MONTRERAS-TU HORDE BESTE ?
ET NOTRE PETITE PINTE, QU'EN AS-TU FAIT ?


IL L'A BOUFFÉE PARDI !
MONTRE-NOUS SON CADAVRE, FLUBAR, COUILLE MOLLE !
HORS ÇA, RENART, L'INSULTE EST GRAVE ; PEUT-ON LAISSER PISSER ? COMME ARTILLEUR ONQUES NE VIT PLUS HABILE ET VIGOUREUX QU'UN GOUPIL, J'EN TÉMOIGNERAI... MAIS IL ME PLAIRAIT QU'À LA SAVATE OU À LA BOXE FRANÇAISE VOUS FUSSIEZ TOUT AUSSI FORTICHE !


ON ME DEMANDE ? JE SUIS LÀ !
ET ASSEZ CHIALÉ SUR VOTRE PINTADE. POINT NE L'AI BOUFFÉE.
TOUT JUSTE UN PEU SUCÉE !


VITE, RACONTE !..
NON, DEVINE !
FIN

Bran Ruzh



CHAPITRE II

HENT KERIS

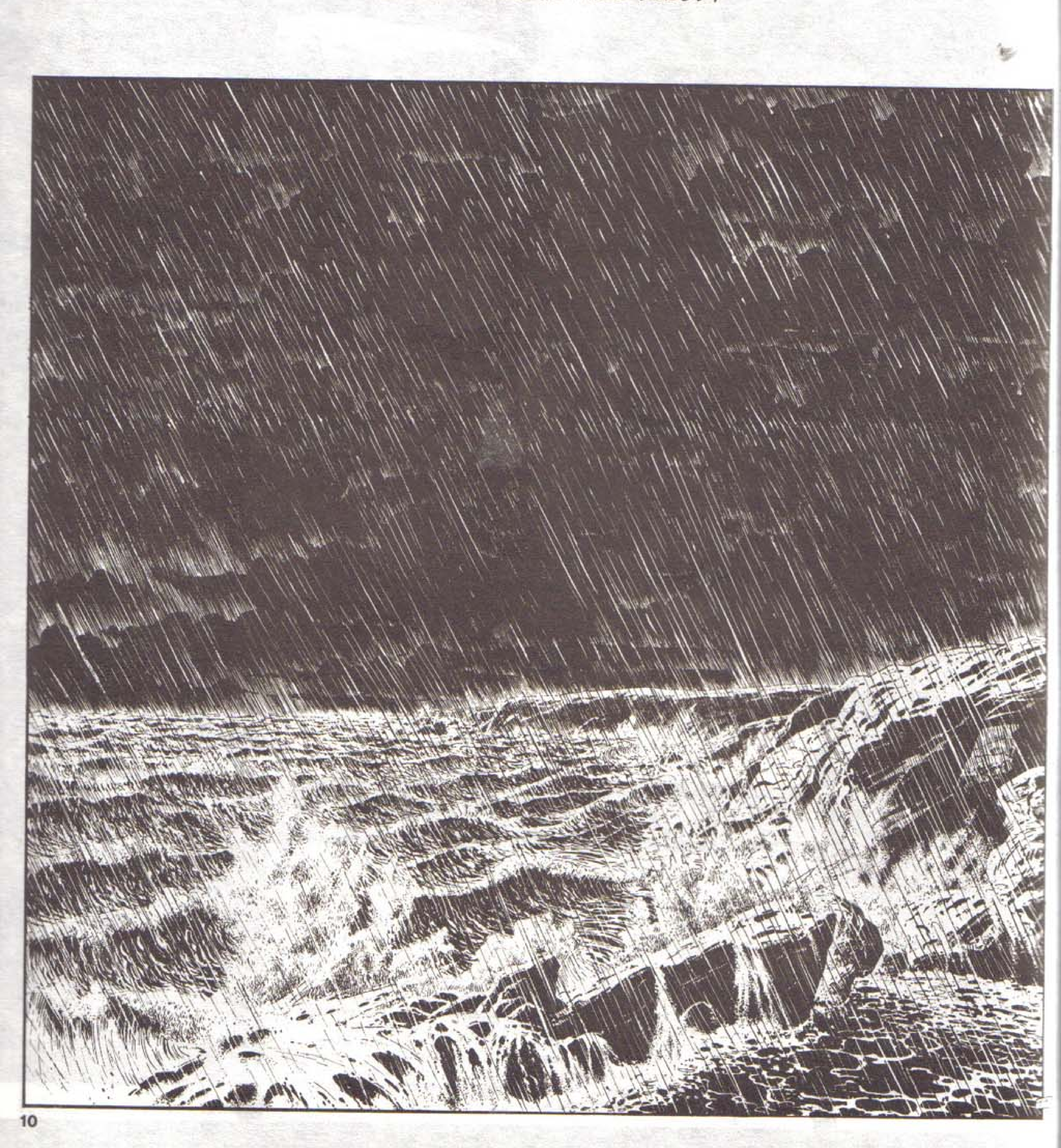
DESCHAMPS AUCLAIR

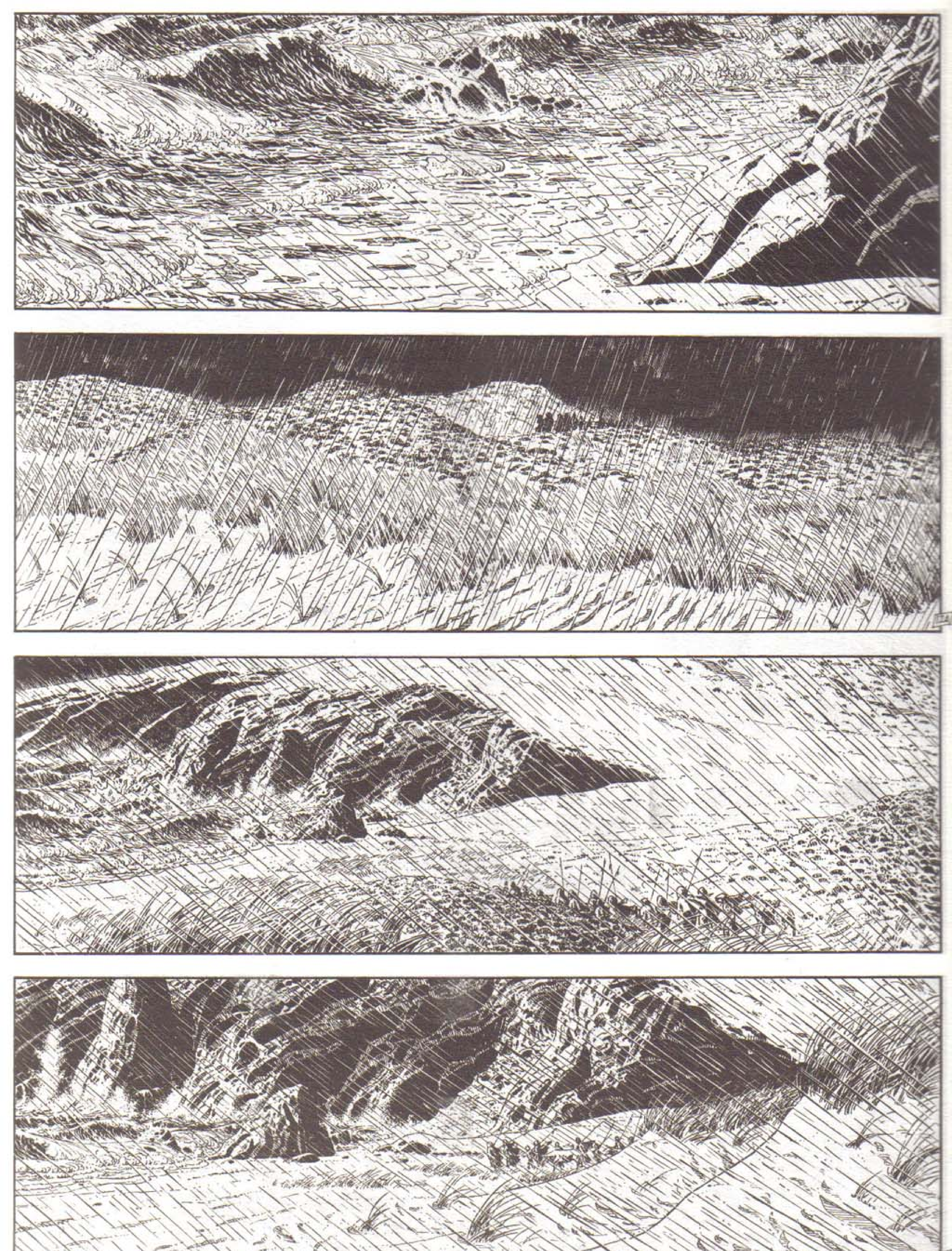
Contre l'histoire officielle de la France, Auclair et Deschamps ont bâti ce récit, à travers lequel ils partent à la recherche des peuples "sans histoire", ceux qu'on appelle les "minorités". Ils entreprennent là une véritable chasse au trésor... Celle de nos anciennes langues anonymes; celle des traditions et des pensées enfouies qu'évoquent encore les bardes bretons d'aujourd'hui, lors des "Fest nos vras", quand ils rendent vie à l'ancienne Armorique, à travers des légendes comme celle de Bran Ruzh, le corbeau rouge.

Chapitre second

Hent Keris

(LE CHEMIN DE LA VILLE BASSE)












SUR UN SIGNE DE NAÏA LA SORCIÈRE LES AUTRES FEMMES ONT REJOINT LA GROTTE...
ALORS DES GORGES PRIVÉES DE LANGUE, S'ÉLÈVE UNE ÉTRANGE MÉLOPÉE...
PLUS QU'UN CHANT, UN RÂLE...
AAAAOOOOMM

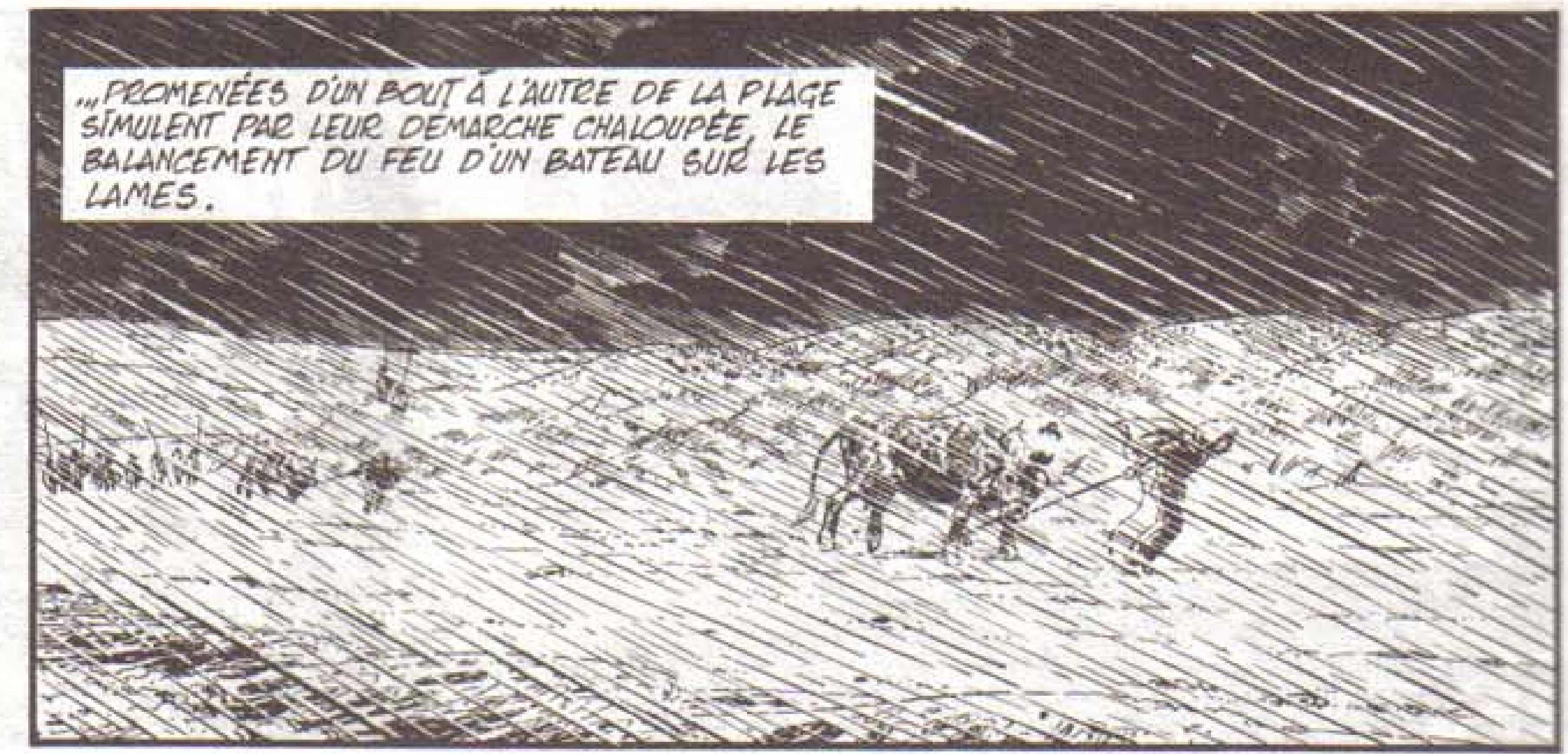

AAAAOOOOMMMM AAAAOOOOMM



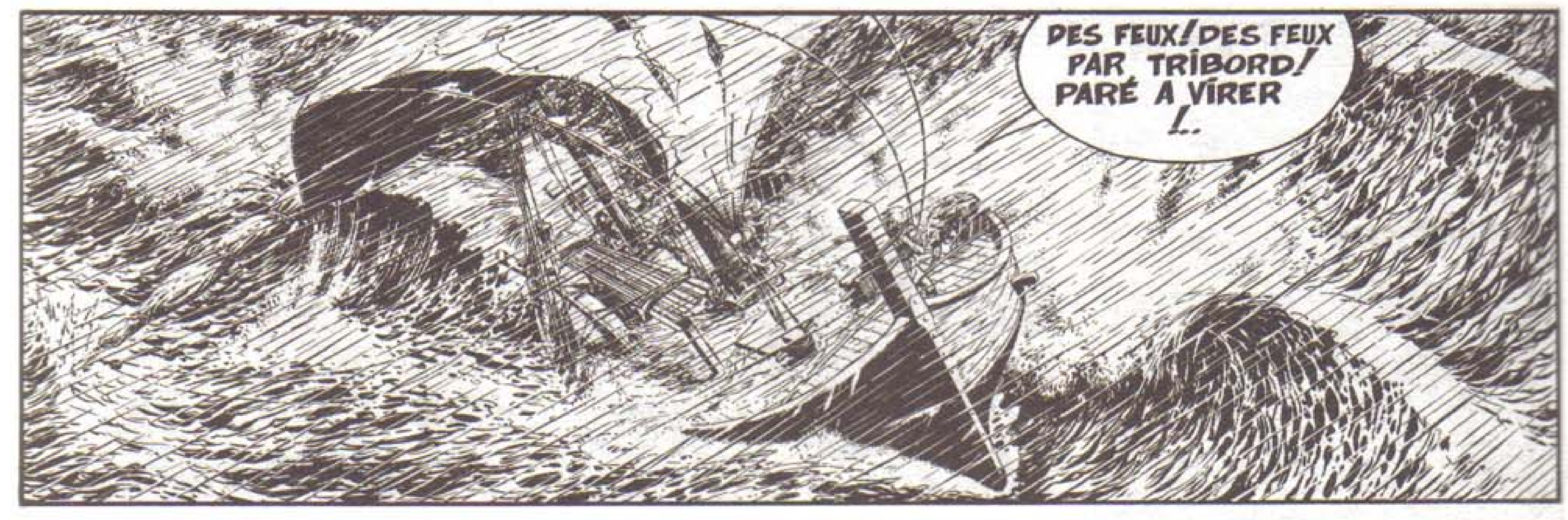



ALORS QUE DANS LA GROTTE LES CORPS EXASPÉRÉS S'OFFRENT EN UN ACCOUPLE-MENT FANTASTIQUE AUX ASSAUTS DES PUISSANCES ÉLÉMENTAIRES, SUR LA GRÈVE, LES ENFANTS S'AFFAIRENT À ALLUMER DES LANTERNES SOURDES...


...QU'ILS FIXENT AUX CORNES DES VACHES, PUIS LES BÊTES ENTRAVÉES...
HOLÀ LE ROUGE, IDIOT QUE TU ES, TIRE-TOI DE NOS JAMBES !.


...PROMENÉES D'UN BOUT À L'AUTRE DE LA PLAGE SIMULENT PAR LEUR DÉMARCHE CHALOUPÉE, LE BALANCEMENT DU FEU D'UN BATEAU SUR LES LAMES.


LÀ ! EN VOILÀ UN QUI VIENT DROIT À LA CÔTE !.
VIVE NAÏA LA TOUTE PUISSANTE ! SOEUR DE LA MER ! ENCORE UN PEU, ET IL EST À NOUS !.


DES FEUX ! DES FEUX PAR TRIBORD ! PARÉ À VIRER !.



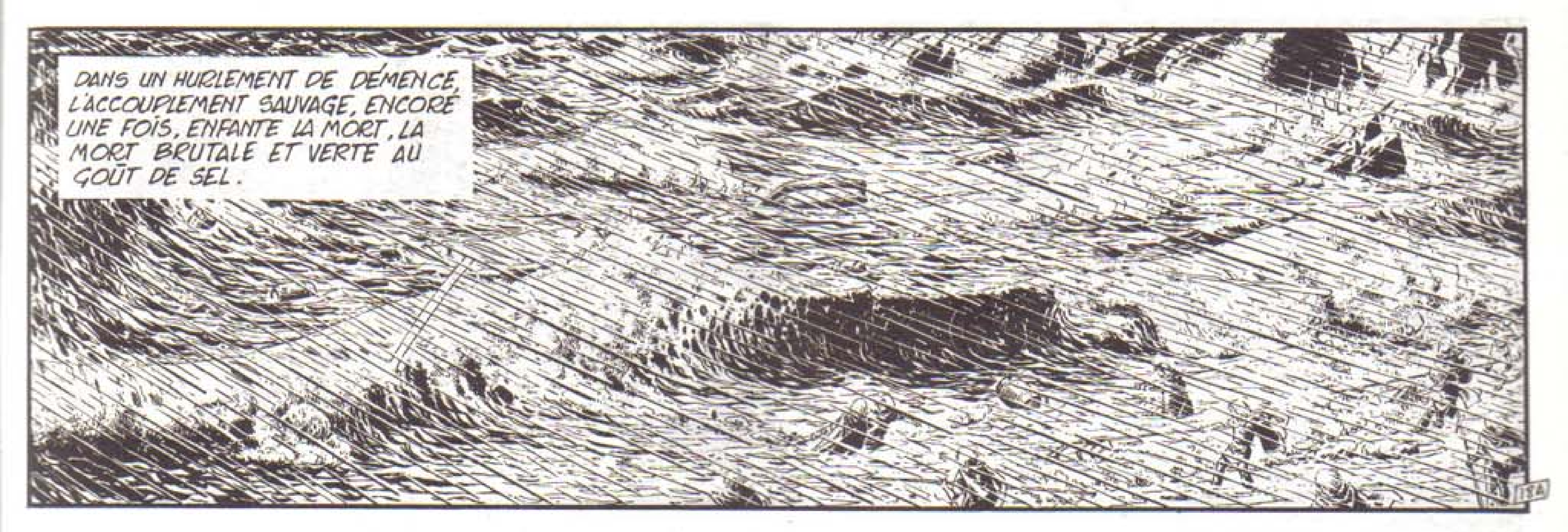

LE RÂLE DEVENU CRI S'EST SOUDAIN ÉTRANGLÉ ET LES CORPS TENDUS A VIBRER SE SONT DÉTENDUS DANS UN SPASME POUR S'AFFAISSER LENTEMENT, LENTEMENT.
SEUL LE BÊLEMENT ÉNERVÉ DU BÉLIER RÉPOND ENCORE AU MUGISSEMENT DE LA TEMPÊTE.




OBSTINÉS COMME DES CHAROGNARDS LES NAUFRAGEURS ATTENDENT QUE LE BATEAU ACHÈVE DE SE DISLOQUER SOUS LES COUPS DE BOUTOIR DE LA MER DÉCHAÎNÉE QUI REJETTE PÊLE-MÊLE ÉPAVES ET CADAVRES




ET PUIS, PAS A PAS, ILS DESCENDENT POUR LA CURÉE.


DANS UN HURLEMENT DE DÉMENCE, L'ACCOUPLEMENT SAUVAGE, ENCORE UNE FOIS, ENFANTE LA MORT, LA MORT BRUTALE ET VERTE AU GOÛT DE SEL.


EN CE RIVAGE DE BOUT DU MONDE OÙ TOUT SE MÊLE ET SE CONFOND, LA BESTIALITÉ ET LA PEUR N'ONT D'ÉGAL QUE LA FUREUR DES ÉLÉMENTS TOUT AU LONG D'UN ÉTRANGE RITUEL.


LES PEUPLES BAFOUÉS ONT UN AIR DE FAMILLE. ILS DOIVENT MENDIER OU VOLER LEUR PAIN.


ET CE PEUPLE-CI EST LE PLUS PAUVRE D'ENTRE LES PAUVRES PUISQU'IL A PERDU LA PAROLE...


... ET AVEC SA PAROLE, SA MÉMOIRE ET JUSQU'À SON NOM.

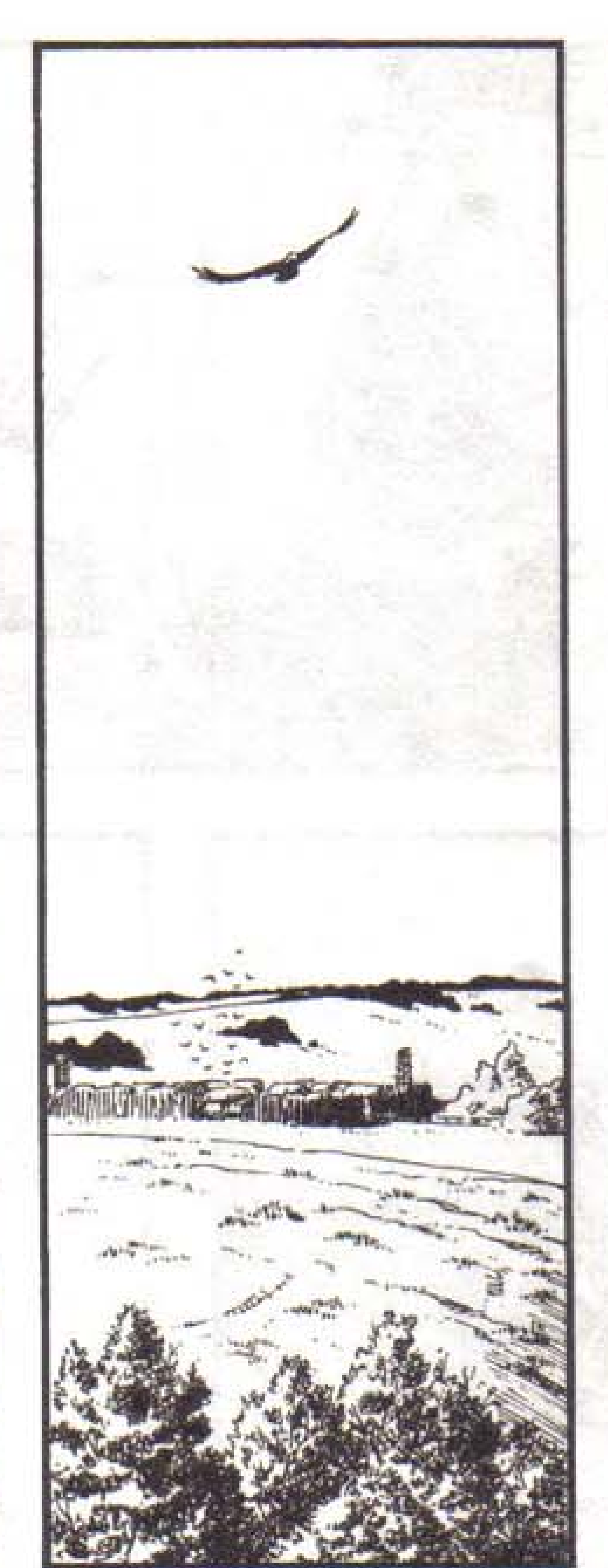



ALORS, COMME LES FAUVES DE LA NUÎT, LORSQUE S'ANNONCE L'AUBE, LES NAUFRAGEURS S'EN RETOURNENT AU GÎTE.


"OH MER! TU ES LA VACHE ÉTERNELLEMENT FÉCONDE OFFERTE PAR LES DIEUX À NOS ANCÊTRES. ET TOUJOURS TU METS BAS AU RETOUR DE L'HIVER POUR SOULAGER TES ENFANTS."

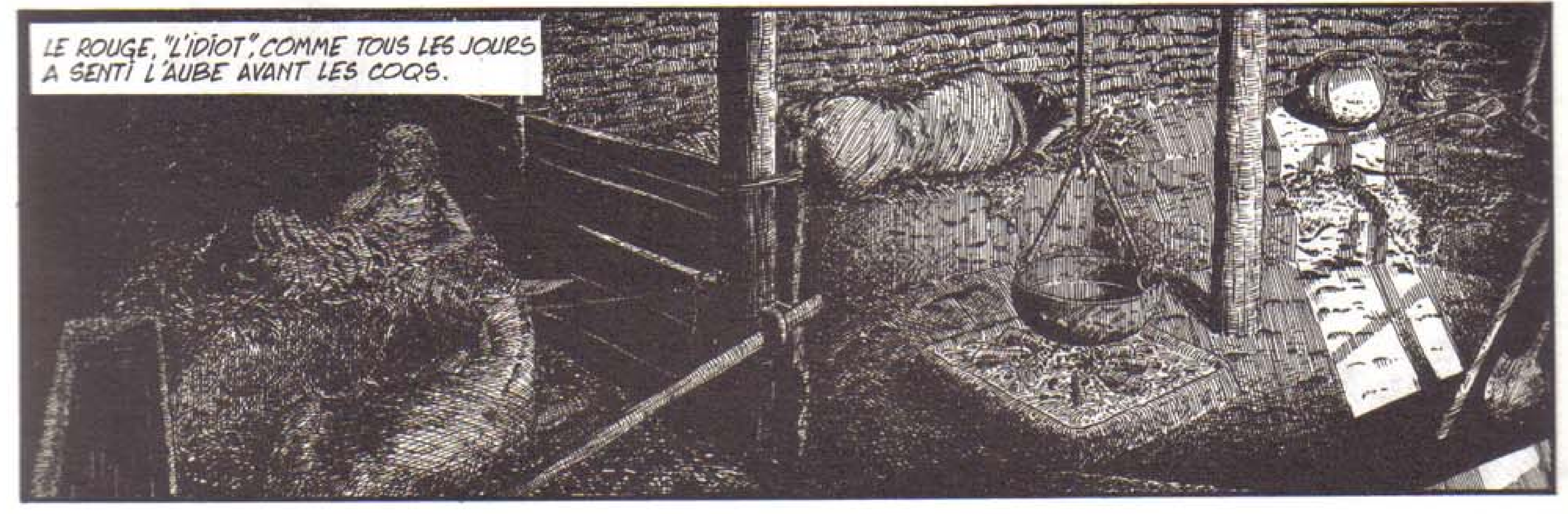

ET LENTEMENT, VAGUE APRÈS VAGUE LA MER S'APAISE ET SE RETIRE. SEULE RESTE NAÏA- NAÏA LA SORCIÈRE QUI A LA MÉMOIRE DES HOMMES D'AVANT- NAÏA LA SORCIÈRE QUI A FAIT ALLIANCE AVEC LA MER.

LA NUIT, LA MARÉE, LA TEMPÊTE, COMME TROIS SŒURS S'EN SONT ALLÉES. UN JOUR NOUVEAU SE LÈVE AUX MONTAGNES DE L'EST TIRANT DE L'OMBRE LE VILLAGE DES PILLEURS D'ÉPAVES.









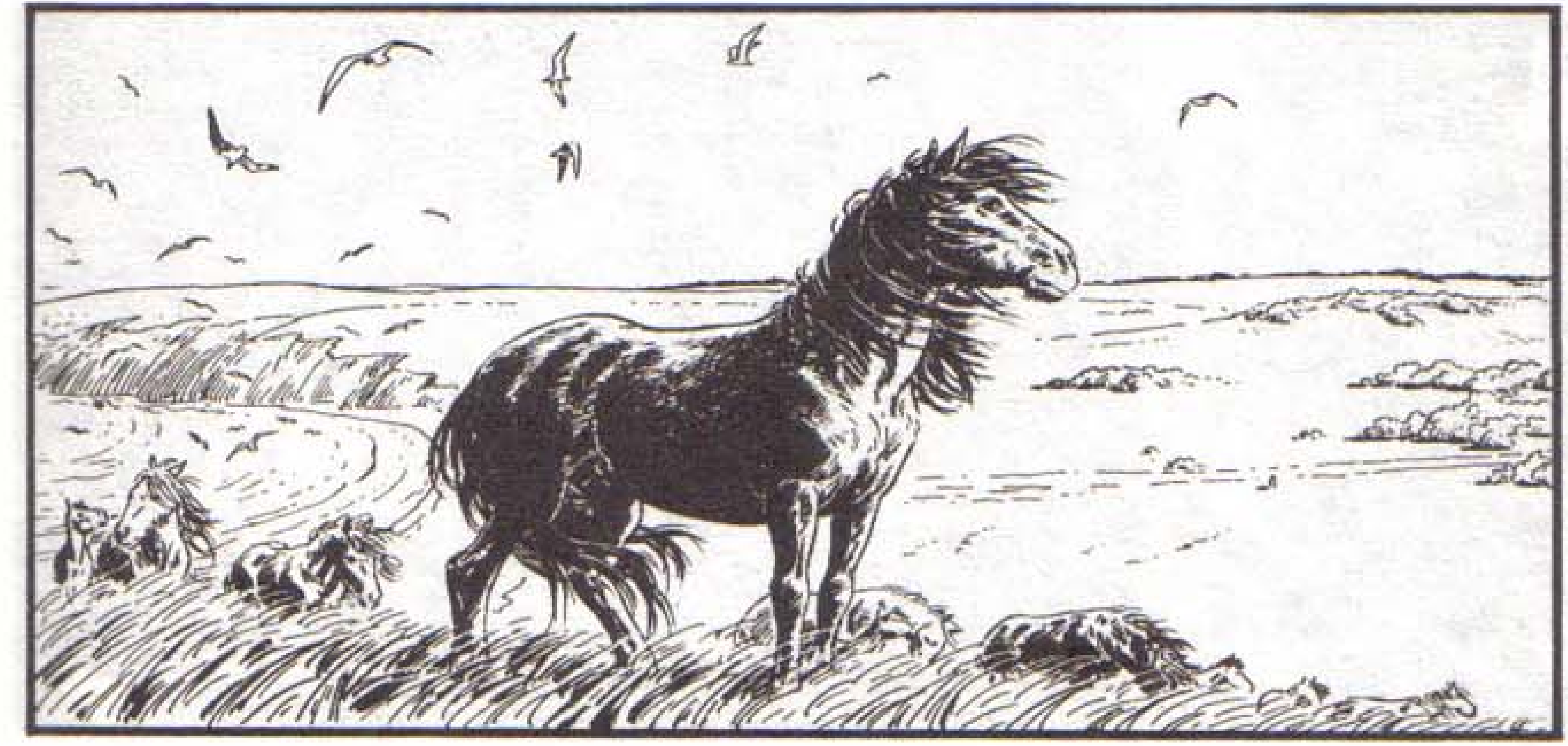




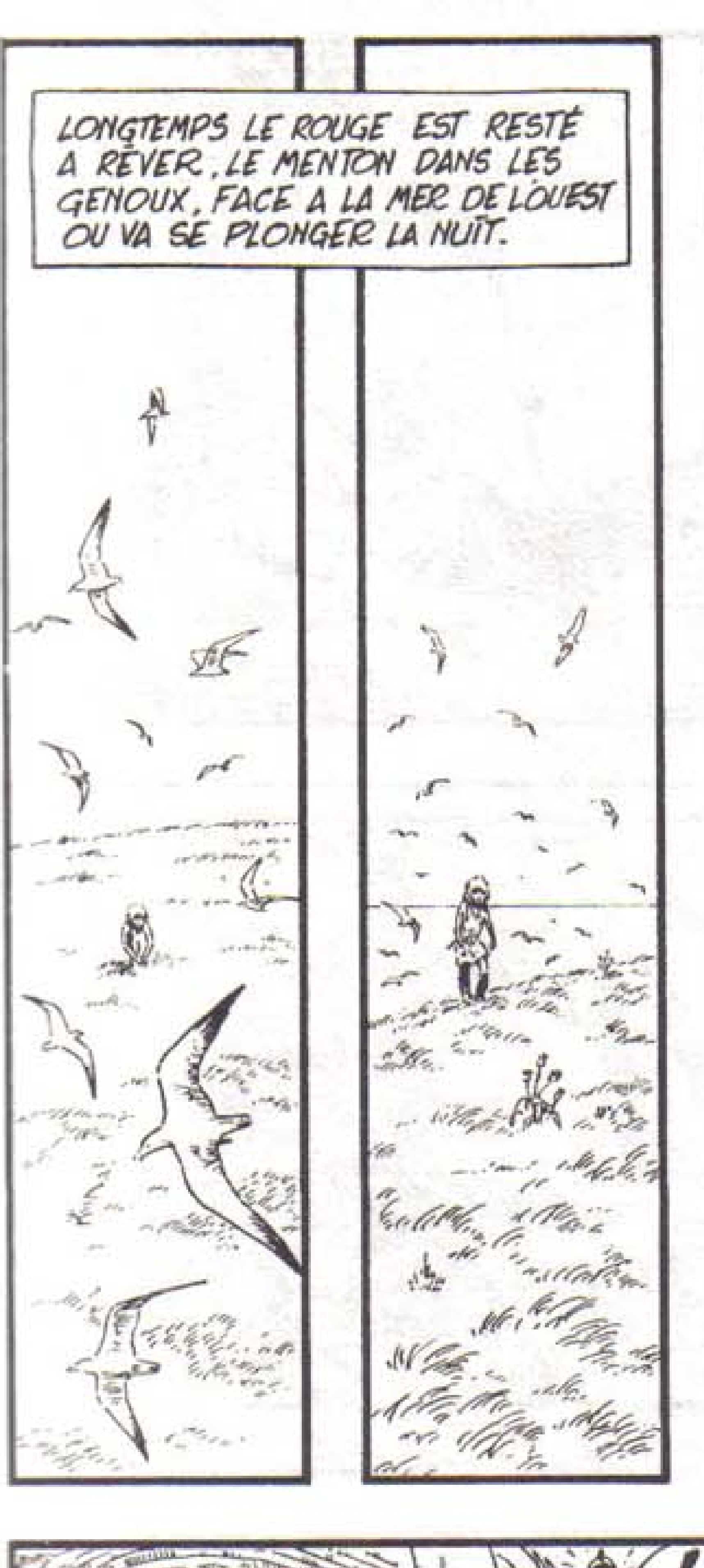


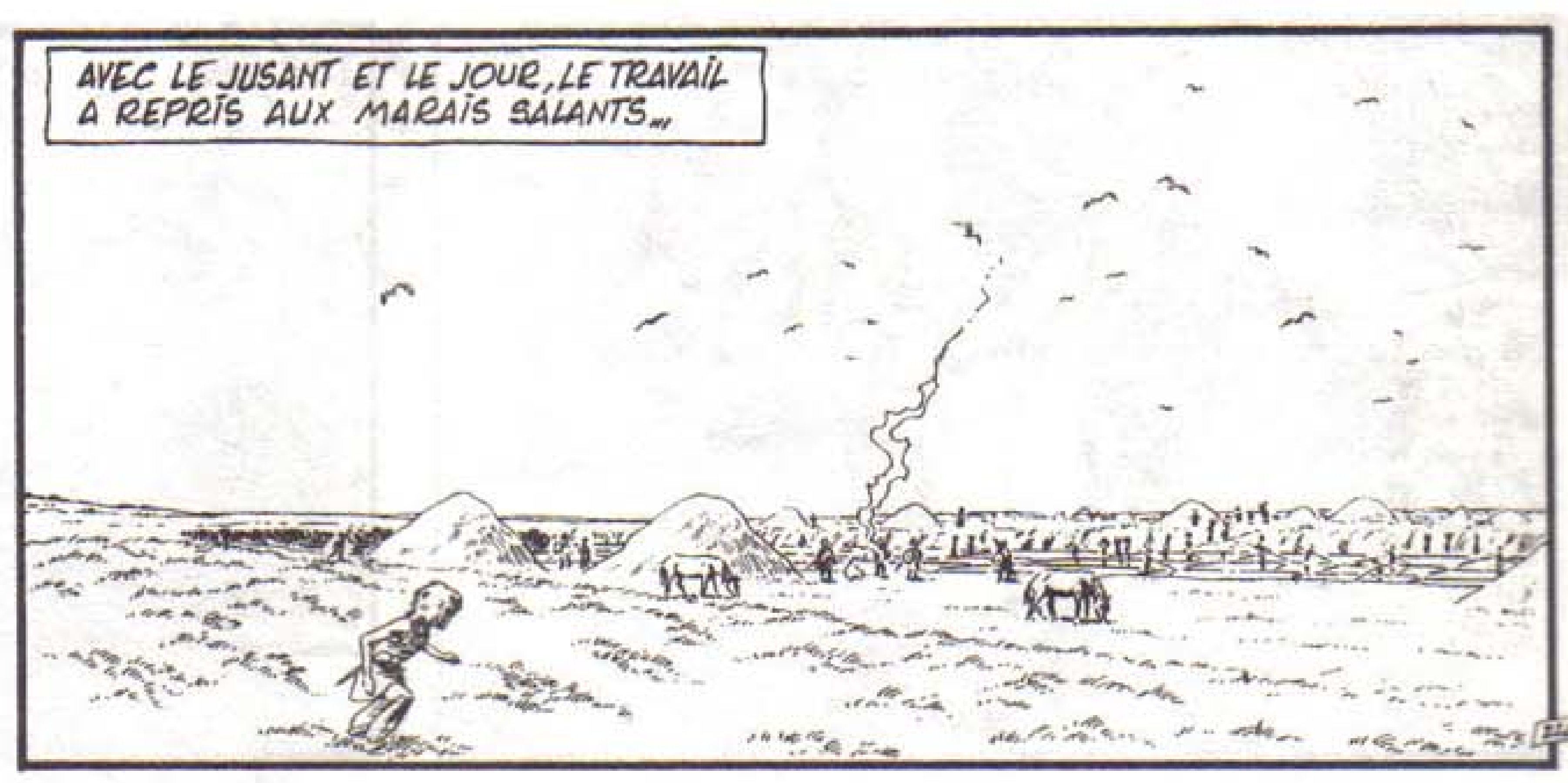






TOUT LÀ-BAS, AU FOND DE LA BAIE, RUTILANT DANS LE PREMIER SOLEIL, UNE VILLE SE TIENT AU PÉRIL DE LA MER, COMME UN DÉFI.


LONGTEMPS LE ROUGE EST RESTÉ A RÊVER, LE MENTON DANS LES GENOUX, FACE A LA MER DE L'OUEST OU VA SE PLONGER LA NUIT.


AVEC LE JUSANT ET LE JOUR, LE TRAVAIL A REPRIS AUX MARAIS SALANTS...


... ET AVEC LUI, LA PEINE QUOTIDIENNE DES FEMMES.


!
OOONN!..
PETITE MÈRE!


VAS.TU FINIR, PETITE VERMINE! OU JE TE COUPE TES OREILLES DE RAT!..
EEENN!..


SANG DE DIEU !..
AAARRGH !..


A MOI ERWAN! LE RAT M'ÉCHAPPE!
AOOOMM!..


ÉTÉ DE FROID ET DE MISÈRE, VOILÀ CE QU'IL EN COÛTE DE LAISSER SE PERDRE L'OR BLANC DES PLATS PAYS, LE SEL!
TUE, TUE!


LORS TUE, TUE! POUR ONJURER LA MALÉDIC-ION! TUE, TUE POUR ONTRARIER LE SORT!
AU TRAVAIL! AU TRAVAIL! OU GARE AU FOUET!..
AH, AH! VOILÀ LE FILS DE LA CHIENNE PRIS AU PIÈGE!
PAR CE SEL, SOIS MAUDIT!..


AAARR! LES YEUX ME BRÛLENT!
FINI DE JOUER! L'IMPORTANT C'EST LE SEL! REMETTEZ-MOI CES FURIES AU TRAVAIL!


ALORS REJETÉ PAR LA FOLIE DES HOMMES, LE ROUGE S'EN EST RETOURNÉ AUX AFFRONTEMENTS FAROUCHES DE LA VIE SAUVAGE.


LA NUIT VENUE, RECROQUEVILLÉ SUR SON SOUFFLE TIÈDE, À L'ABRI D'UN CLAYON DE GENÊT, IL CONNAÎT LA SOLITUDE.

LES BANDES DESSINEES D'UN PRIX GONCOURT





DIDIER DECOIN



Auteur de nombreux romans (aux édition du Seuil: CEUX QUI VONT S'AIMER - ABRAHAM DE BROOKLYN, entre autres), et prix Goncourt 77 pour JOHN L'ENFER (Seuil), il ne se contente pourtant pas d'être romancier : essayiste, il a publié IL FAIT DIEU (Ed. Julliard - coll. « Idée fixe » 1975) et TROIS MILLIARDS DE VOYAGES (Ed. Seuil - coll. « Intuitions » 1975) ; journaliste, il collabore à V.S.D., FRANCE CATHOLIQUE et RADIO MONTE CARLO ; homme de théâtre, il est l'auteur de deux pièces, mais s'occupe aussi de théâtre amateur pour la jeunesse rurale ; cinéaste, il a réalisé deux films avec Marcel Carné. Son dernier roman, LA DERNIERE NUIT, vient de sortir chez Balland.

LES BÉBÉS DE LA BÉDÉ...

L'homme ne descend pas du singe. Il ne descend pas non plus d'Adam. C'est infiniment plus crispant que cela : l'homme descend (ou, si l'on veut, il chute...) de Carolus Magnus. En français dans le texte : Charlemagne.

En effet, l'*homo contemporaneus et atomicus* est équipé de deux jambes, de deux bras et de deux plateaux de balance. Dans le plateau de gauche, il prétend peser ce qui est mauvais. Dans celui de droite, il mesure ce qui est bon. Ainsi procédait Charlemagne, inventeur du jugement de valeur, qui, opérant sur le champ de bataille des cours de récréation médiévales, mettait d'un côté les cancres et de l'autre les enfants appliqués.

Sous les voûtes solennelles des chapelles littéraires, la bande dessinée fait figure de cancre. La B.D.? Un genre pas fréquentable, du moins en plein jour! Des exégètes graves et compassés me tenaient déjà ce langage quand j'étais enfant, ils n'ont pas changé de discours à présent que je m'apprête à devenir père de famille. A titre personnel, voilà qui n'est pas fait pour me troubler : j'ai le défaut de n'être pas influençable; et je serais plutôt enclin à me coudre une devise dans ce titre d'un (très beau) roman d'Hervé Bazin : *Qui j'ose aimer*...

En un mot (en une « bulle ») comme en cent, je suis un inconditionnel de la bande dessinée et je ne suis pas disposé à subir une quelconque cure de désintoxication en la matière.

Ce qui m'agace, ce n'est pas tant l'accusation latente portée contre la bande dessinée : accusation d'être le pis-aller livresque de la médiocrité, accusation d'être un genre mineur et débilitant. Ce qui me fait poisson-lune en colère, c'est le clivage. La séparation des mondes : ici, sous le soleil de l'intelligence, le domaine du roman fort de ses quatre cents pages, de sa syntaxe orthodoxe, de sa construction redevenue romane (pour sacrifier aux rites de l'euphonie, sans doute?) après une excursion hugolienne, proustienne et giralducienne dans le gothique flamboyant. Et par opposition, là-bas où rôdent et stagnent les brumes étouffantes de l'humaine bêtise, la B.D. cartonnée, technicolorisée...

Ségrégation stupide, comme toutes les ségrégations : il y a moins de différences qu'on croit entre un chef-d'œuvre de l'américain J.D. Salinger et une planche de Claire Brétécher. Pour la raison suffisante que le roman moderne induit, entre ses lignes, de plus en plus d'images.

Au reste, une littérature sans images serait aujourd'hui une littérature parodique. Il faut rendre au romancier ce droit (et ce devoir, aussi bien) d'être un visionnaire. Il faut accepter que le lecteur soit aussi un spectateur - sinon un voyeur. D'Hemingway à Buzzati, d'Erskine Caldwell à Jean Cayrol, le roman du

Se nourrir de l'imaginaire et de la puissance d'un Homère (Ulysse. J. Lob/Pichard)

siècle nucléaire est un roman éclaboussé d'images.

Et moi, je dis que la bande dessinée ce sont des images éclaboussées d'étoiles romanesques.

William Faulkner, voulant décrire un œil, suspendit un jour sa plume. Puis, sur la page manuscrite, il traça le dessin de l'œil. Impuissance d'auteur, a-t-on dit. Non : quand il s'agit de Faulkner, on ne peut parler d'impuissance. Ce dessin était un dessein, si l'on me permet le jeu de mots. Et un hommage à la perfection et à la netteté de l'image. A son langage.

Mes amis Jean-Marc Roberts, Pierrette Fleutiaux, Christian Charrière glissent des images dans leurs mots. Moi aussi. Au nom de quoi amputerait-on la communication d'un de ses membres les plus porteurs - l'image?

Nous sommes les bébés de la bédé.

Mais il ne faudrait pas tomber dans le piège extrême, et vouloir anoblir la bande dessinée en l'affublant d'abstraction, d'intellectualisme. Elle n'a pas besoin de cet anoblissement : sa noblesse est dans ses limites, ses contraintes.

La B.D. est une petite fille rustique, virevoltante, qu'il serait désastreux de déguiser. Certaines recherches actuelles (schématisation du trait, jeu des cadres les uns par rapport aux autres, retour au noir et blanc) relèvent d'une course à la sophistication qui n'a rien à voir avec le discours direct, franc, poétique jusque dans ses naïvetés, de la B.D. traditionnelle.

Ce n'est pas au niveau du graphisme ni de la mise en page que la bande dessinée a encore des progrès à accomplir. Mais au plan de son contenu. Je relisais ces jours-ci quelques albums de Willy Vandersteen, le père de Bob, Bobette, Lambique et Jérôme. Certes, le dessin est primaire, souvent d'une banalité flagrante, frôlant parfois le franc mauvais goût. Mais les récits de Vandersteen, l'épaisseur qu'il donne à ses personnages, l'imagination débridée dont il fait preuve confèrent à cette série des Bob et Bobette un charme qui agit sans retenue.

Soyons sérieux : l'avenir de la bande dessinée n'est pas de la faire ressembler à des toiles de Bosch. Son avenir, c'est de se nourrir de l'imaginaire et de la puissance d'un Homère.

Je prends volontairement des exemples empruntés au règne des géants. Parce que, justement, je considère l'expression B.D. comme une expression à part entière. Et je ne vois pas au nom de quoi elle ne réchaufferait pas quelques génies en son sein?

Le danger, c'est l'étalonnage. L'Histoire de France, la Bible, la politique en bande dessinée, je l'avoue, ne m'ont pas convaincu. Pourquoi la B.D. devrait-elle redescendre de ses sommets farfelus au niveau des préoccupations du grisâtre et du quotidien?

Elle n'a pas à être un nouveau support pour nos pollutions intellectuelles. Son monde est celui du rêve. En jouant aux personnes déplacées, elle perdra son âme.

Je me targue de bien connaître les bandes dessinées issues des studios Walt Disney (... et de leurs succursales!). Il se trouve que, estimant que les sempiternels affrontements entre les frères Rapetou et les neveux de Donald avaient fait leur temps, quelques auteurs tentent, depuis depuis deux ou trois ans, d'inscrire leurs récits dans la réalité du monde actuel. Le résultat est déplorable. Les ouvrages, hésitant entre deux tonalités, provoquent alors les mêmes effets qu'un navire qui tangue et roule : l'envie de débarquer.

La mutation possible, souhaitable, je le répète, est au plan de l'imagination. Celle-ci n'a pas à se restreindre pour serrer le concret de plus près. Au contraire. Elle doit aller plus loin qu'elle n'a jamais été.

Popop, le cousin de Donald, est un personnage des plus sympathiques. Mais il n'entrera sans doute jamais au panthéon des héros-qui-parlent-avec-des-bulles : Popop nous ressemble trop. Ses soucis sont trop le miroir des nôtres. Je continue de lui préférer (et de beaucoup!) un autre second rôle de Donaldville : Gontran Bonheur, à qui tout réussit, même l'impossible.

Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas : la B.D. n'a pas à être la morphine qui endort notre jugement, anesthésie notre sens critique - un nouvel « opium du peuple ». Mais elle a une immense chance à saisir. Une chance que le cinéma et la littérature ont failli laisser échapper - et que le roman français laisse encore trop souvent lui filer entre les doigts : ne pas se contenter d'être l'ombre de notre vie, mais être le soleil un peu fou qui l'illumine jusqu'à l'incendie du rire.





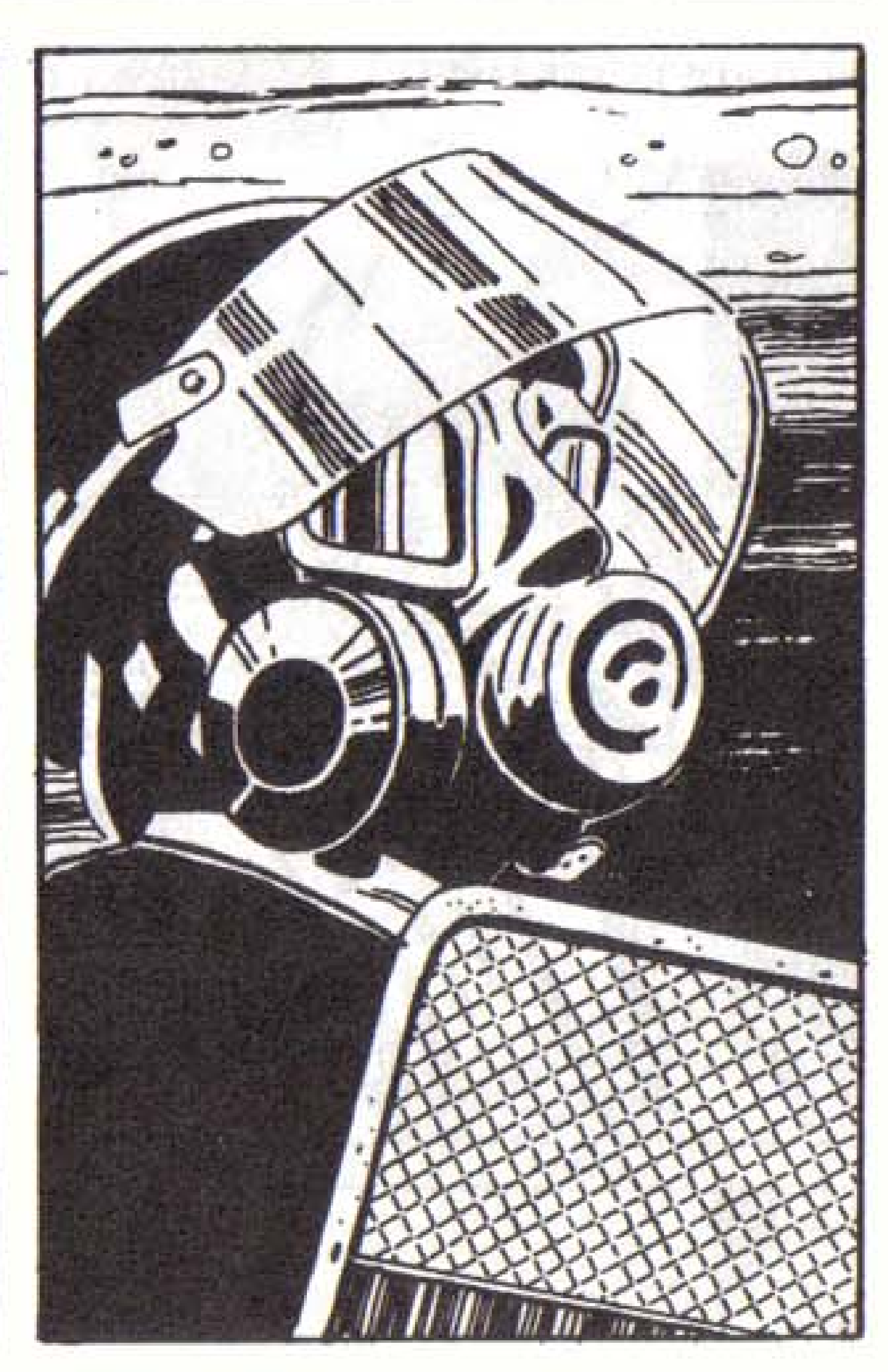


Un dessin primaire mais d'un charme qui agit sans retenue. (Willy Vandersteen)

HOPITAL BELLEVUE

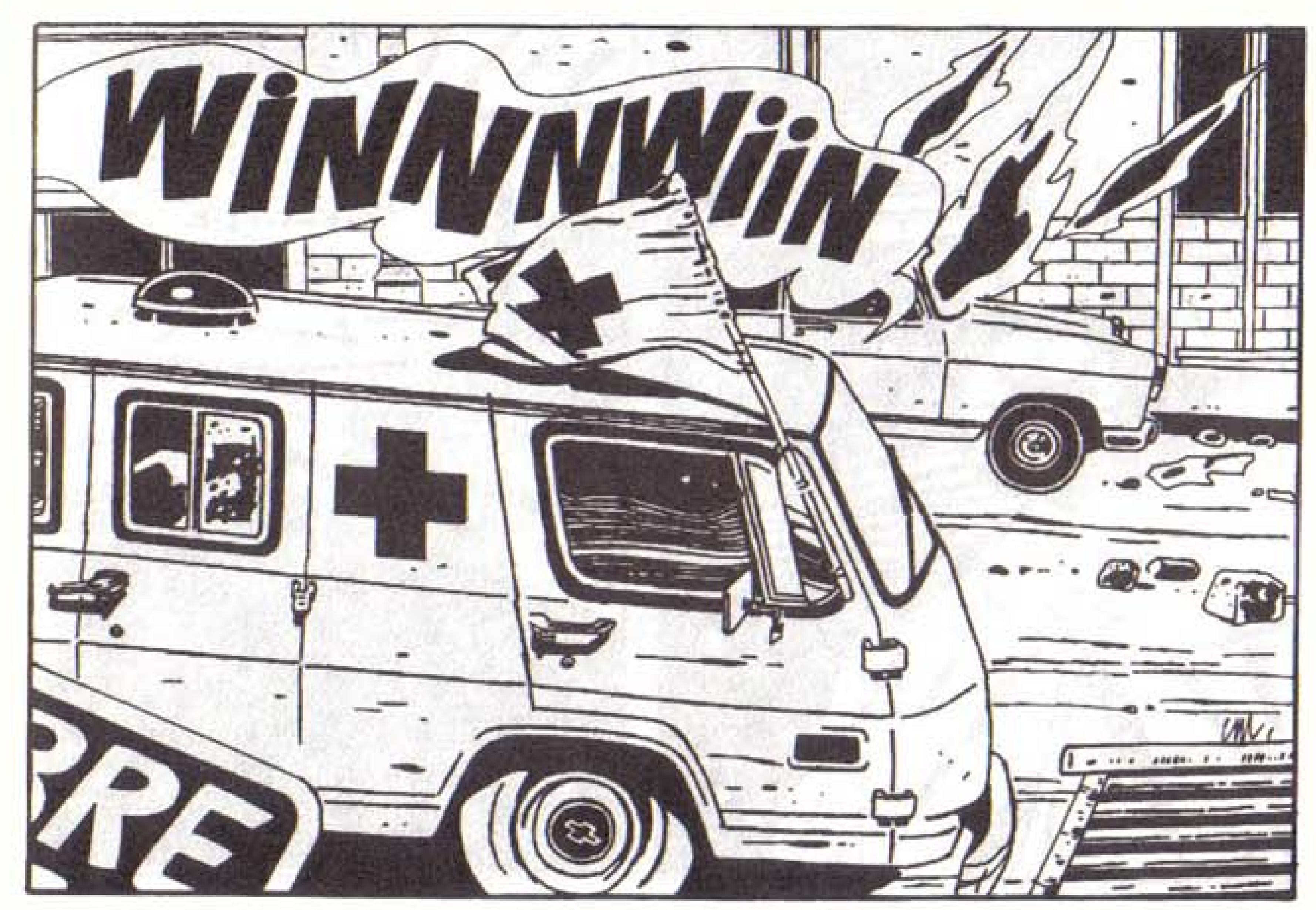
CHANTAL MONTELLIER














ALORS ON Y VA?..
ON TENTE L'OPERATION?
OUI... C'EST RISQUÉ MAIS DE TOUTE FAÇON... AU POINT OU IL EN EST...
IL EST CONSCIENT?
PAR MOMENTS!


BON ET BIEN NE PERDONS PAS DE TEMPS...


..IL EST DANS UN TRISTE ETAT!..
BELLEVUE HOSPITAL


CES FUMÉES SONT MALSAINES!.. ON NE DEVRAIT PAS RESTER LA... SURTOUT DANS TON ÉTAT...


TOUTES CES FUMÉES...
BELLEVUE HOSPITAL

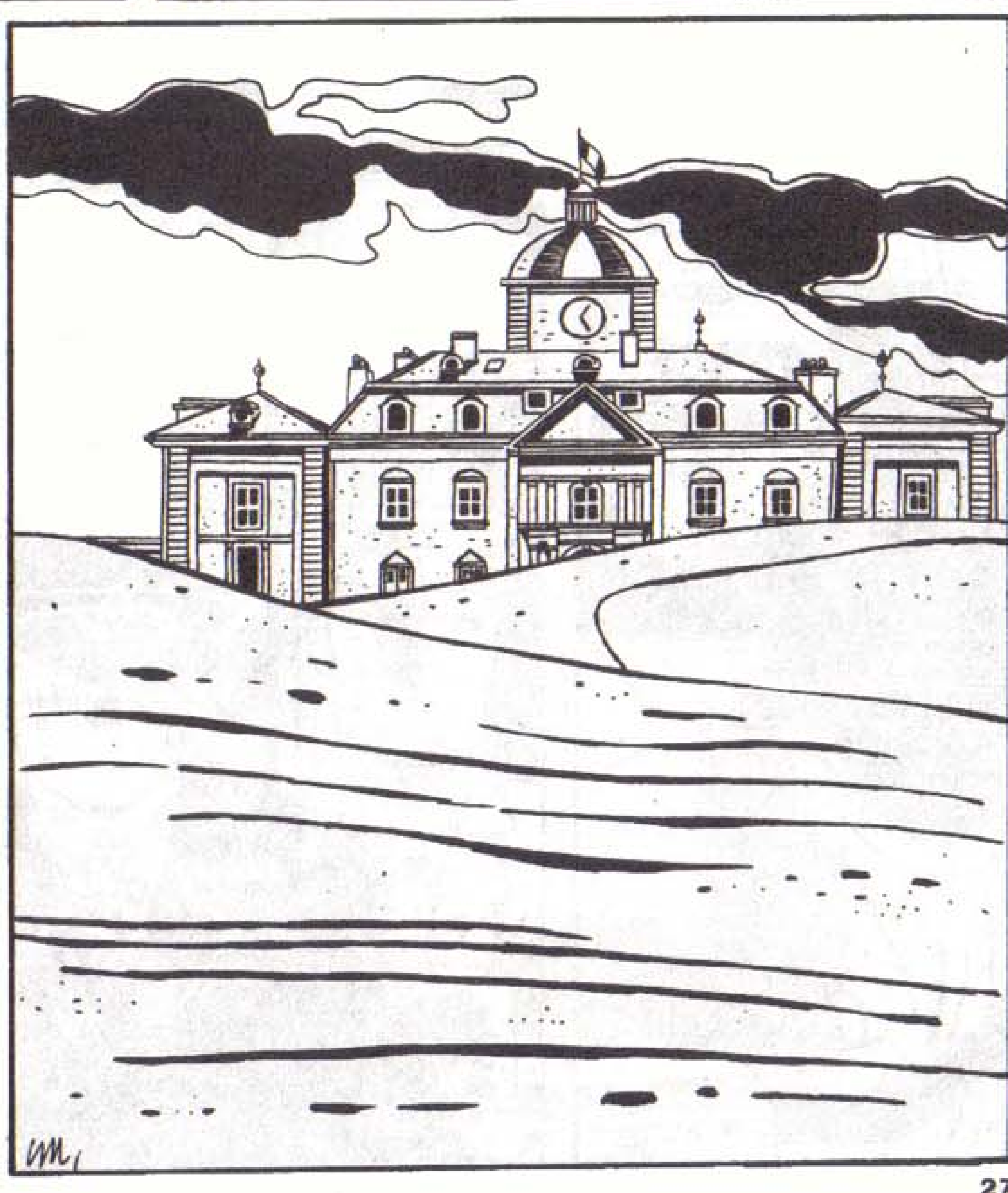

JE CROIS QUE CA Y EST !
ALORS.. ALLONS..Y !


ELLE VA ACCOUCHER..
OUI..QU'ELLE SE DEPECHE, IL EST TARD !


VOUS AVEZ VU ILS RESSORTENT LES AIGLES ET LES DRAPEAUX ! ...PLUS DE 41% DES ALLEMANDS DE L'OUEST ESTIMENT QU'HITLER A COMMIS DES ERREURS MAIS QU'IL AVAIT « DES COTES POSITIFS ! »
LA BETE N'EST PAS MORTE !


...DEPECHEZ VOUS NE PERDEZ PAS DE TEMPS...



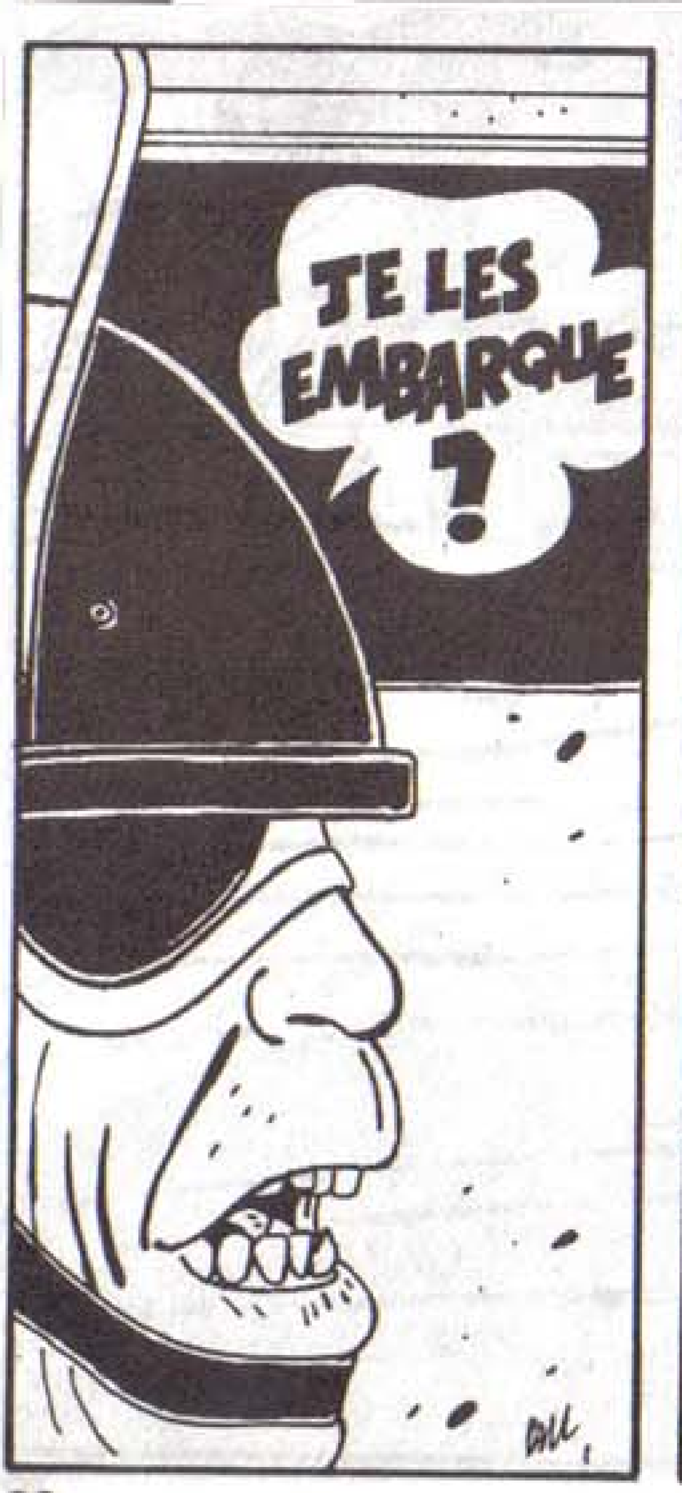


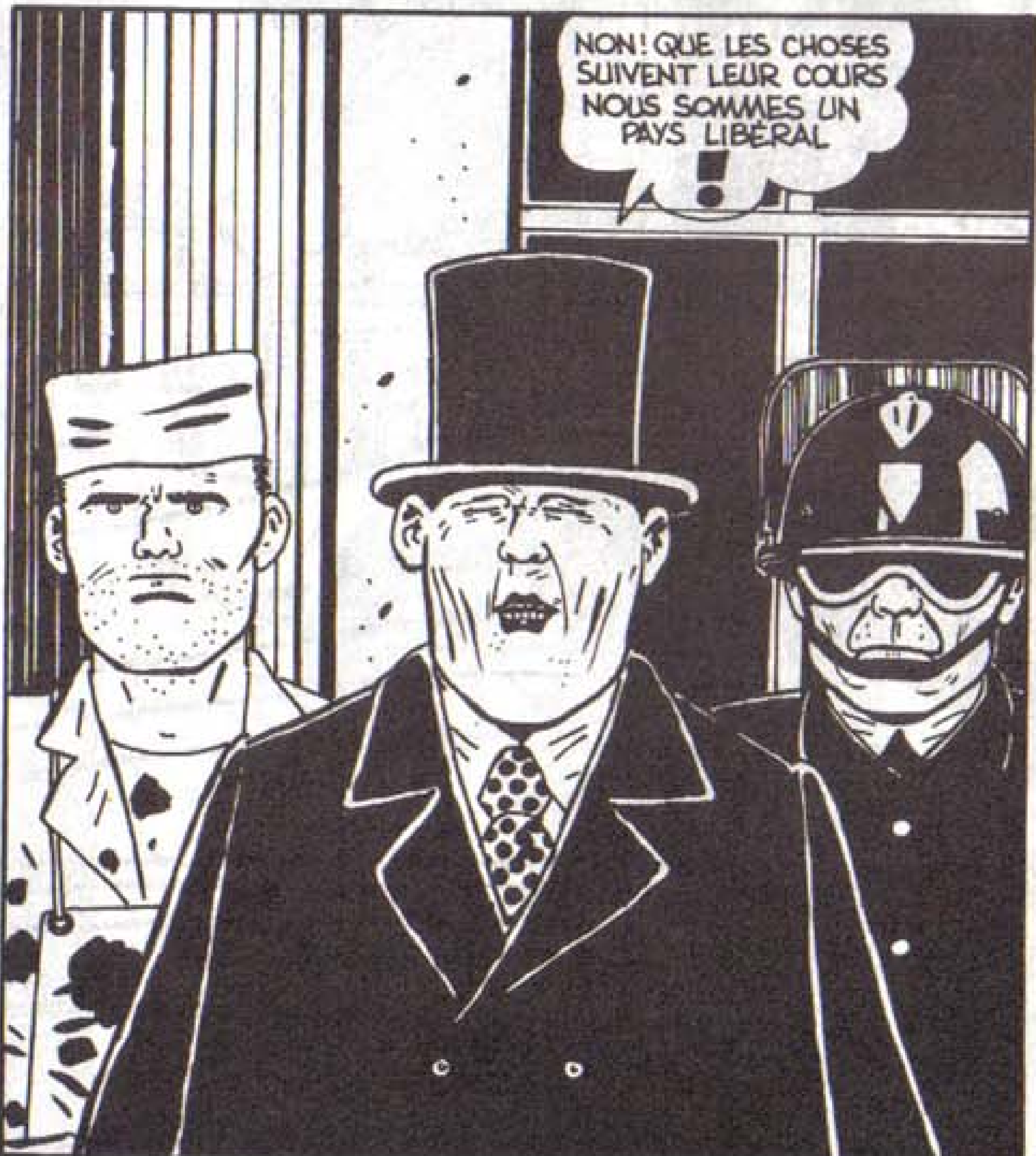

C'EST BIEN ICI
MAIS COMMENT
FAIT-ON POUR
ENTRER
?


MESSIEURS
DAMES!
VOUS CHERCHEZ
QUELQUE
CHOSE?


JE SUIS VENUE
POUR ACCOUCHER..


AH!..ICI NOUS
PRATIQUONS
SEULEMENT LES
AVORTEMENTS!
VEUILLEZ
CIRCULER
!


JE LES
EMBARQUE
?


NON! QUE LES CHOSES
SUIVENT LEUR COURS
NOUS SOMMES UN
PAYS LIBÉRAL
!


VOUS AVEZ VU,
ILS RESSORTENT
LES AIGLES ET
LES DRAPEAUX!


OUI J'AI VU....QUE
VOULEZ-VOUS...
PLUTOT HITLER
QUE LE
FR.
PARTONS
!
PFF!

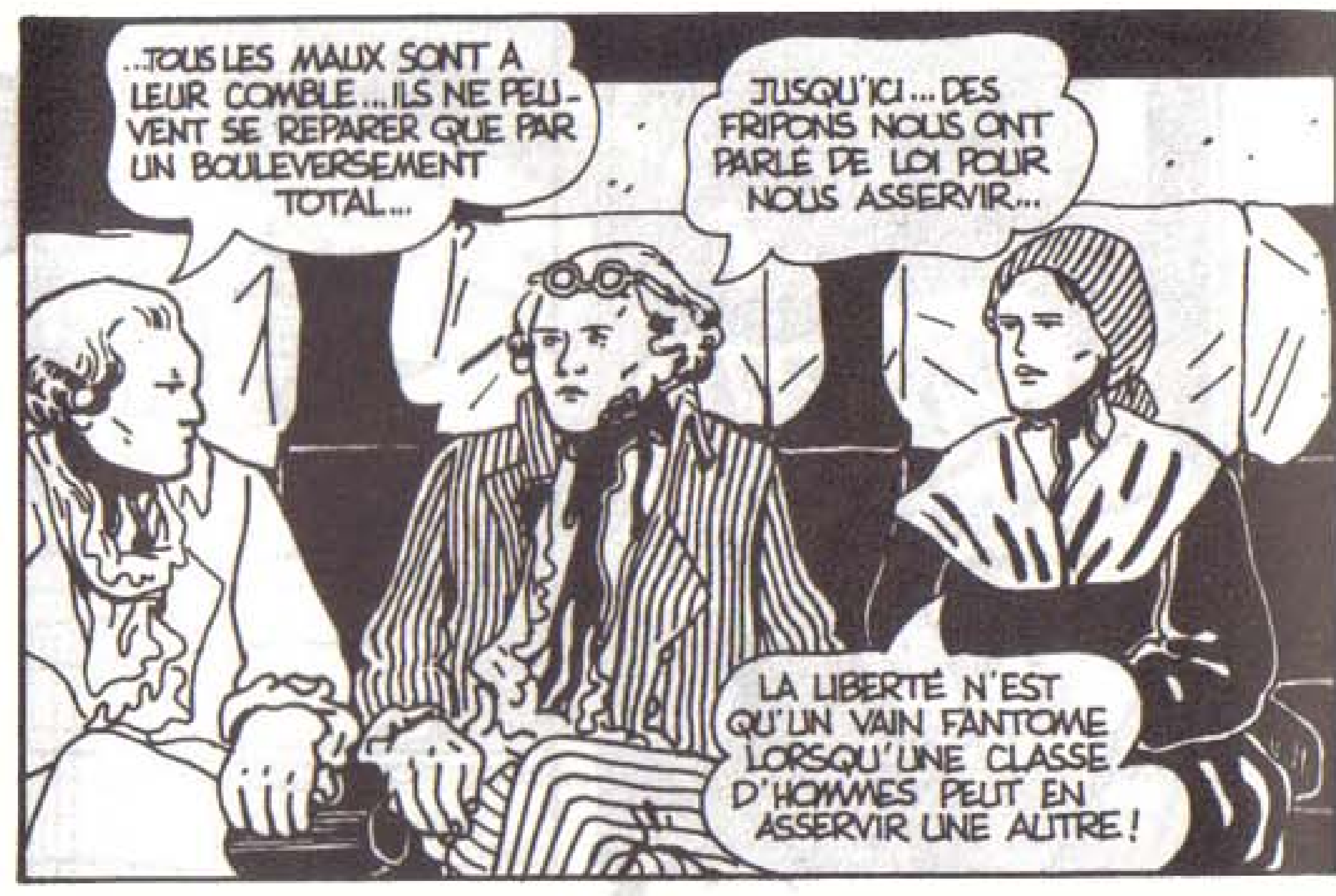

OUI PARTONS
BELLEVUE HOSPITAL


REGARDE! QU'EST-CE QUE C'EST?
ON DIRAIT UN TRAIN!.. UN TRAIN QUI A DÉRAILLÉ!

J'AI MAL!.. JE SUIS FATIGUÉE... ...TOUT CE SABLE...!
ПОЧИНИ
ЗНАЧИТ
ОЛОД
ДОБИТ
ОКО
КА

JE N'EN PEUX PLUS...JE NE PEUX PLUS MARCHER..
VIENS..ON VA CHERCHER UN ENDROIT DANS LE TRAIN...



...TOUS LES MAUX SONT A LEUR COMBLE... ILS NE PEUVENT SE REPARER QUE PAR UN BOULEVERSEMENT TOTAL...
JUSQU'ICI... DES FRIPONS NOUS ONT PARLÉ DE LOI POUR NOUS ASSERVIR...
LA LIBERTÉ N'EST QU'UN VAIN FANTOME LORSQU'UNE CLASSE D'HOMMES PEUT EN ASSERVIR UNE AUTRE!



ON VA CHERCHER UN COMPARTIMENT VIDE...



ALLONS PLUS LOIN...
JE SUIS SI FATIGUÉE...



..IL SEMBLE QUE TOUS LES COEURS QUI BATTENT POUR LA LIBERTÉ N'AIENT DROIT QU'À UN PEU DE PLOMB...



CES GENS... TOUS CES GENS..ILS SONT SI... PALES!
ET TOUT CE SANG...
LE TRAIN EN RUISSELLE..
IL FAUT CONTINUER AU FOND DU TRAIN PEUT-ÊTRE...ON TROUVERA UNE PLACE...





ICI IL N'Y A PERSONNE... ÇA DEVRAIT ALLER!..
IL FAIT FROID!


INSTALLEZ-LE SUR LA TABLE D'OPÉRATION..
BELLEY HOSPIT
FROID..

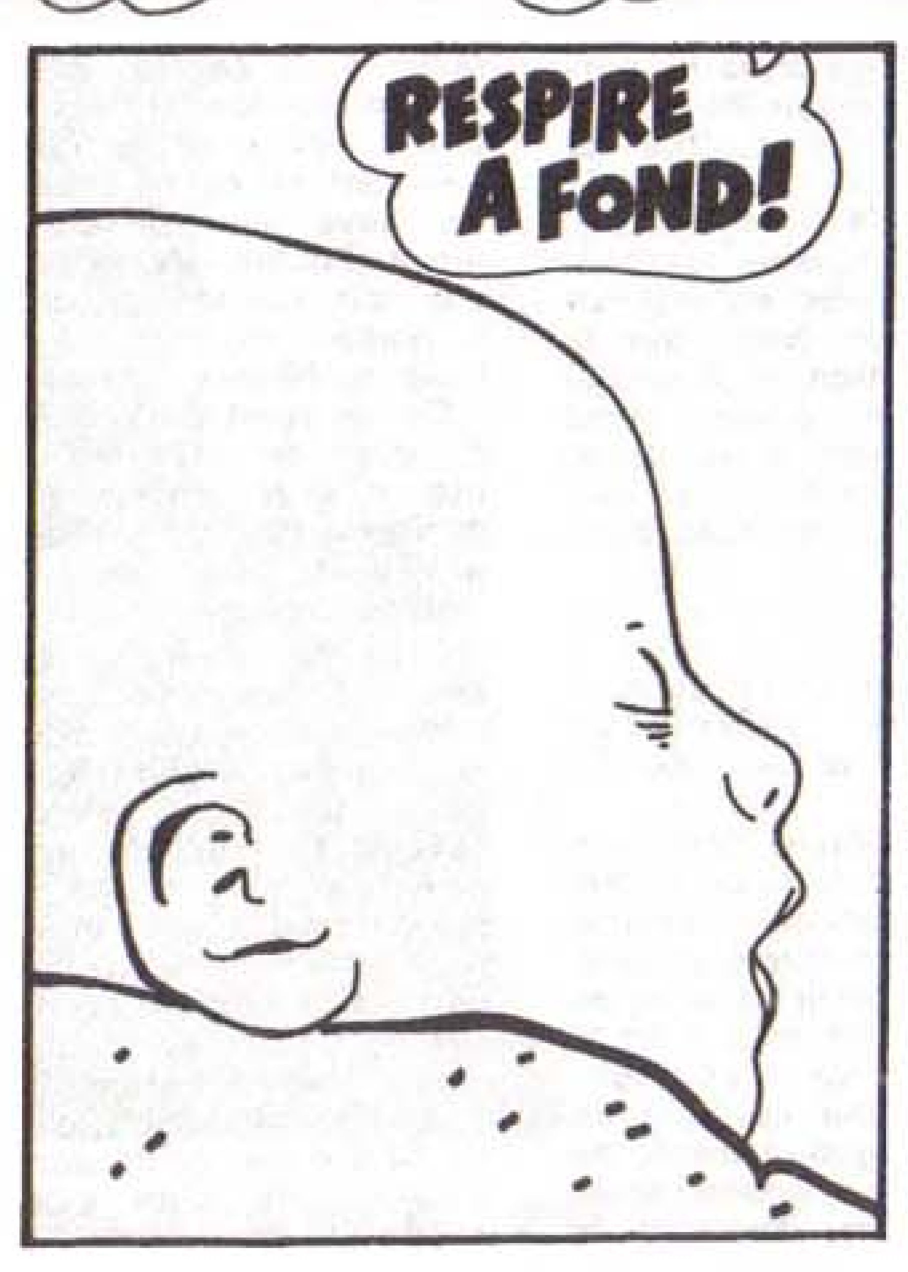

N'AIE PAS PEUR...

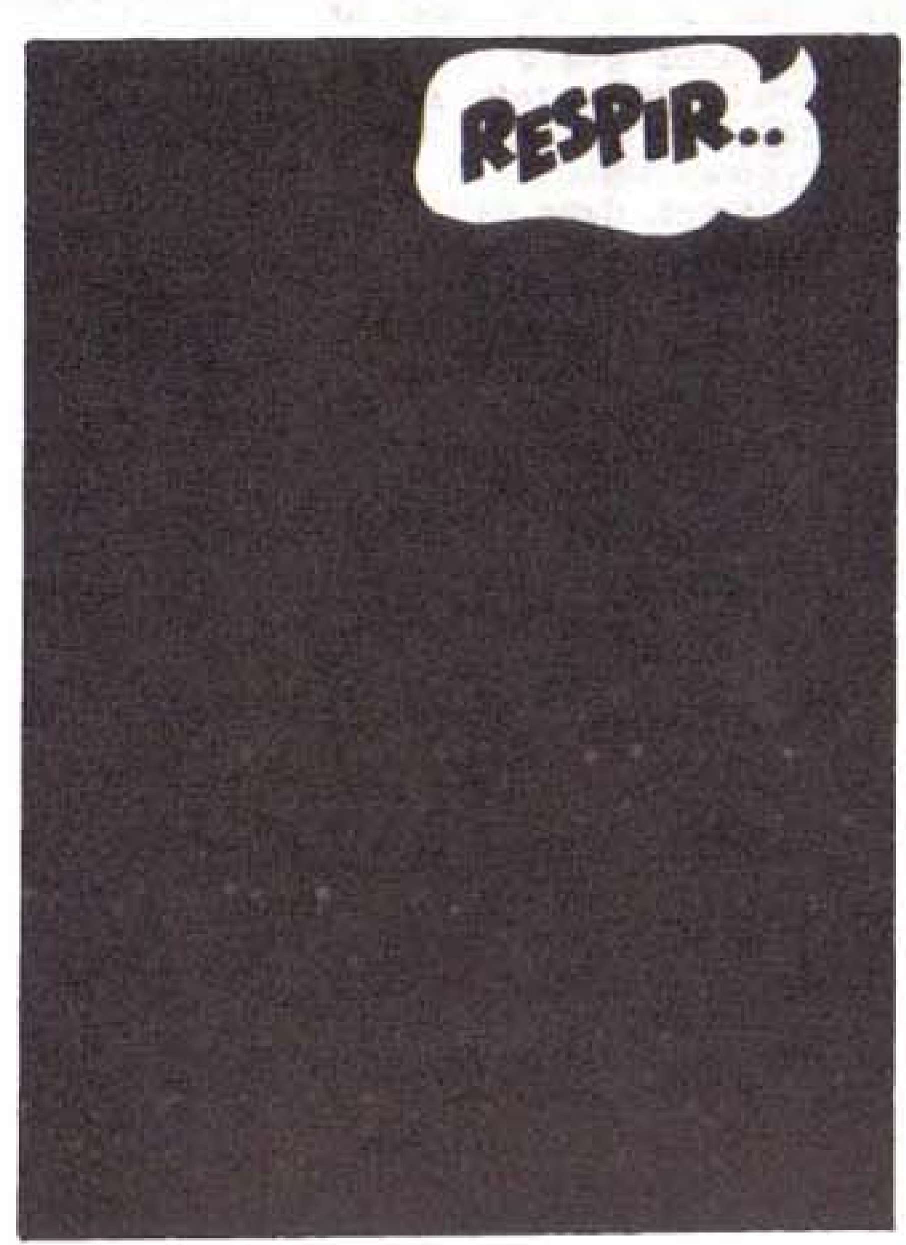

OOH!


IL RESPIRE MAL!..


AÏE! IL FLANCHE !
OOH
RESPIRE
POUSSE..

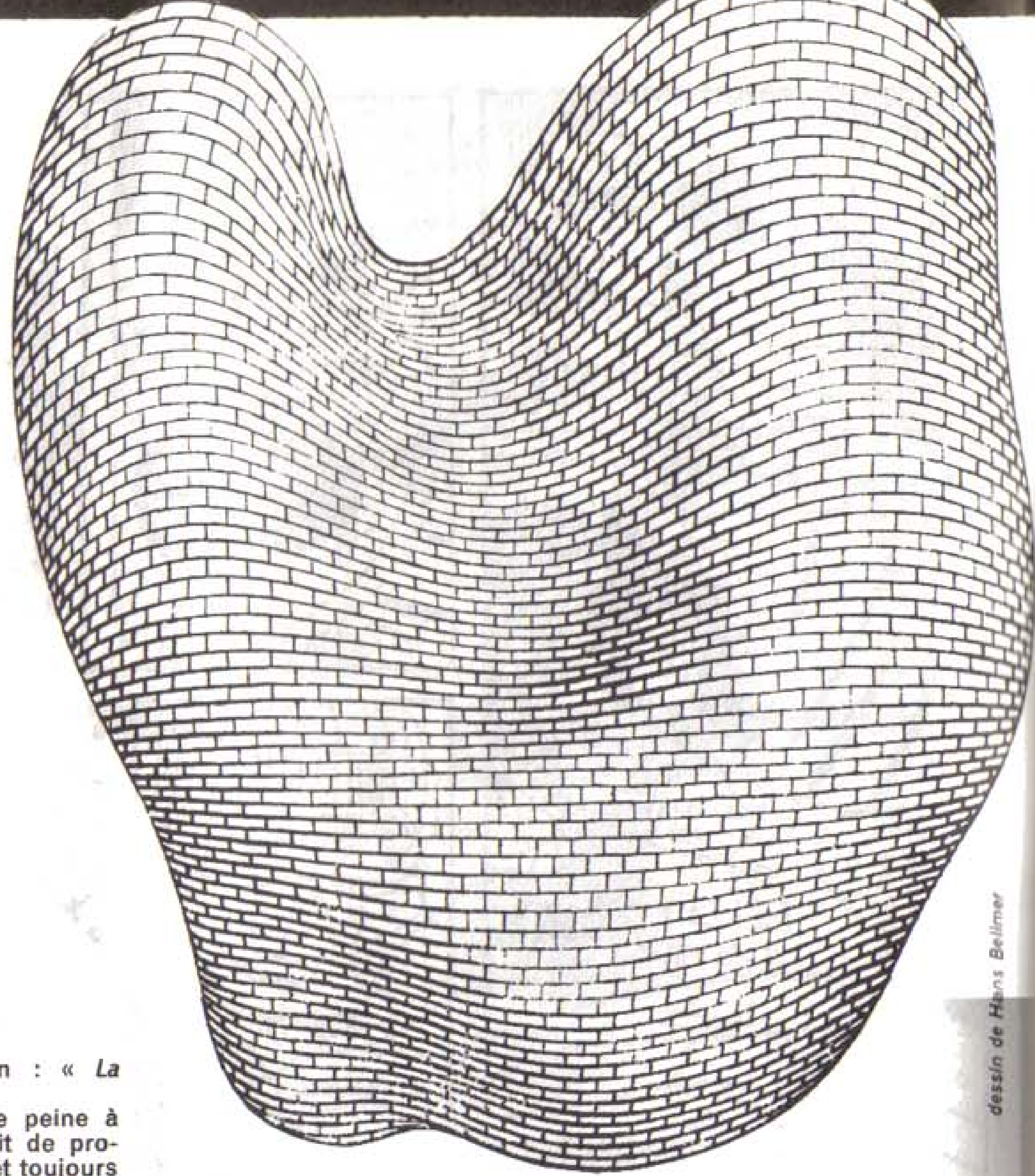

COMME IL RESPIRE FAIBLEMENT.. JAMAIS IL NE SURVIVRA...
RESPIRE A FOND PETIT...


RESPIRE A FOND!


RESPIR..

J'AI DONC JE SUIS

PHILIPPE AUDOIN


dessin de Hans Bellmer

Le sens commun incline à opposer l'*être* et l'*avoir* - à privilégier le premier, à tenir le second pour vil. A l'un le souffle de l'Esprit, la liberté spirituelle; à l'autre l'aliénation, les vasières de la matière pesante. Ce terrorisme moral est présent dans la sagesse grecque comme dans la méditation boudhique. Le christianisme le reprend à son compte. Ainsi, selon Saint-Mathieu (ch. XX) : « *Si tu veux* ETRE *parfait* - déclare Jésus à un jeune homme de bonne volonté - *va, vends ce que tu* AS , *et le donne aux pauvres, et tu* AURAS *un trésor dans le ciel; après cela, viens, et suis-moi. Mais quand le jeune homme eut entendu cette parole, il s'en alla tout triste; car il* POSSEDAIT *de grands biens.* »

J'ai souligné, dans cette citation évangélique, les verbes en débat. On voit que l'avoir maudit est celui qui s'exerce en ce monde. En revanche, il y a un « bon avoir » dans le ciel, un avoir toujours ultérieur qui, dès lors, au prix d'un de ces dépassements dialectiques qui apparentent souvent la pensée occidentale au jeu de bonneteau, s'identifie à l'être même dont la vacuité principielle est comblée sans mesure par la pleine possession de soi, par l'*être-avoir-Dieu*, dans les siècles des siècles.

L'idéologie marxiste, en tout ce qui concerne la possession, dérive directement de cette dichotomie surmontée. Le terrain lui avait été préparé de longue date, dans le domaine profane, par les grands contempteurs de l'appropriation. On se souvient de la solennelle malédiction de Rousseau à l'égard du premier homme qui a osé dire : « *ceci est à moi* » - et tout autant de la maxime prêtée (hors de son contexte) à Proudhon : « *La propriété, c'est le vol* ».

Marx n'a eu aucune peine à démontrer que le droit de propriété fondait partout et toujours l'exploitation de l'homme par l'homme. La vitupération christique demeure, bien que quelque peu déplacée - et aussi la sanctification possible de l'avoir, c'est-à-dire l'appropriation collective conçue comme fin escathologique, et qui revient, là aussi, à une sorte de traite tirée sur l'Eternité (fin de l'histoire), sur le trésor que le renoncement *hic et nunc* nous amasse « dans le Ciel ».

Je sais bien que Marx ne parlait que de la propriété privée des moyens de production et laissait, non sans mépris, à la juridiction de l'avoir individuel, les hardes et nippes, meubles meublants, masures ancestrales et vol du chapon. Reste que le lien d'appropriation, déjà frappé d'anathème par Jésus, n'est aucunement réhabilité par Marx. Il fait tout au plus figure de survivance abusive, tolérable dans certains cas.

De nos jours encore, un certain gauchisme radical porte, à l'égard de toute forme de propriété, la même condamnation qu'autrefois les moines de Citeaux.

L'analyse juridique romaine a défini, dans le droit de propriété, les trois droits secondaires qui la constituent : *utere, fruere, abutere.*

Utere : s'en servir ; *fruere*, en percevoir les fruits soit, dans le droit contemporain : en jouir; *abutere*, enfin, qui contient en puissance la négation même de la propriété au sens économique, puisque ce terme implique le pouvoir de détruire, sans retenue et sans raison avouable, ce que l'on possède. Ainsi, sous son apparente rigueur, la définition romaine fait place, à la fois aux instincts de conservation les plus étroitement liés à la perpétuation de l'espèce, mais aussi aux démesures délirantes, et sans doute nécessaires, qu'impliquent les pulsions de jouissance sans mesure et de destruction gratuite. Soit, selon la terminologie adoptée par Georges Bataille, dans *La Part Maudite*, la Consommation et la Consumation - les espèces du bovidé paissant et celles, ravageuses, du fauve. « ... *Ce n'est pas*, - disait Bataille - *la nécessité mais son contraire le luxe, qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux.* »

De ce point de vue, l'exercice du droit de propriété échappe aux « *eaux glacées du calcul égoïste* » (Marx), aux catégories juridiques, pour s'alourdir d'une charge érotique considérable.

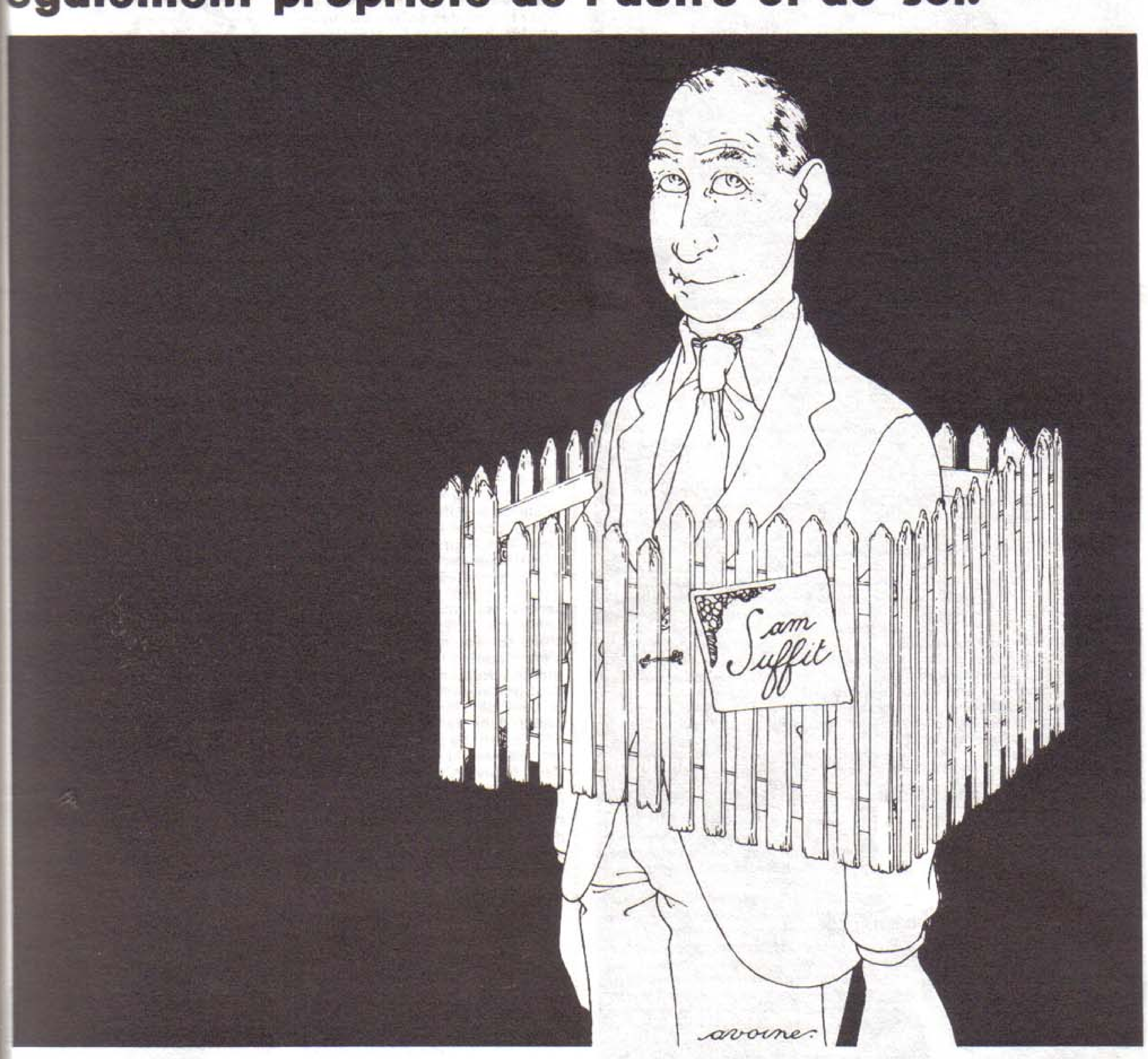
Posséder, jouir, abuser... ces termes conviennent à la fois aux attendus des jugements de bornage ou de mitoyenneté, et à ceux qui concernent les crimes sexuels. Ce n'est pas un hasard, certes, et l'on ne se fera pas faute de me remontrer que c'est précisément contre cette assimilation d'un corps à un objet que militent tous les mouvements émancipateurs d'inspiration féministe. Pour ma part, je souhaite de tout cœur qu'ils parviennent à leurs fins. Mais quand cela arriverait, les rapports réciproques de possession n'en seraient pas abolis pour autant. Disons qu'au gré des déflagrations amoureuses, les occasions d'être, selon le cas, sujet ou objet, possédant ou possédé, seraient indéfiniment reversibles de l'un à l'autre des partenaires. Ce qui s'accomplit déjà en fait, en dépit des phallocraties institutionnelles (média).

Au-delà, les composantes érotiques de toute possession ne sauraient pour autant être abolies, quel que soit l'objet possédé : parure, outil, maison... et usine? Ce n'est pas tout à fait exclu. Ce qu'il importe de saisir, c'est que la relation sujet-objet n'est pas univoque. L'objet possédé nous investit autant que nous l'investissons. De nous aussi il use, il jouit, il abuse. Le lien réciproque est d'ordre magique même si, secondairement ou principalement, les composantes économiques s'affirment. On disait, on dit encore de quelqu'un qu'il est *possédé du démon ;* on dit aussi qu'il a *le diable au corps* - comme si le possesseur s'était fait piéger par le possédé.

En ces matières, les habitudes de langage sont au moins aussi révélatrices que les systèmes. Pour définir un objet, on énumère *ses propriétés* - et l'on infère (sauf idéalisme forcené) que l'ensemble de ce patrimoine nous renseigne sur l'être propre de cet objet. Elles lui appartiennent. Mais il en est la somme : il leur appartient.

Il serait vain de continuer d'opposer l'*être* et l'*avoir :* l'avoir est une propriété de l'être - et réciproquement.

Le monsieur Même de Tardi et Forest dérape-t-il sur les murs de Mornemont à la recherche de ses terres ou de quelque autre identité ? Aujourd'hui, à la veille de ce qu'il est convenu d'appeler " choix de société ", la question ne se pose jamais qu'en termes de grande ou petite propriété, au sens du capital. Mais la propriété n'est pas que celle des murs. Au-delà, elle est également propriété de l'autre et de soi.



LES TERRITOIRES DE LA PROPRIETE

C'EST LE VOL ?



Il n'y a plus de nature : les relations ont produit des règles, et les règles une légalité, qui est devenue le contraire du produit qu'elle est puisque nos comportements y puisent une origine. Ce renversement est un modèle : tout l'Ordre y tient.

Mais qu'est-ce que l'ordre ? En principe, la stabilité des principes, donc le produit de leur équilibre. Là aussi, par renversement, le produit devient origine, si bien que l'Ordre assure ce dont il devrait dépendre.

Dès lors autant s'interroger sur le processus qui entraîne cette métamorphose, laquelle a pour conséquence qu'au lieu de venir au monde pour inventer, nous y sommes pour reproduire.

Inventer ou reproduire : la vie humaine se joue sur ces deux termes. L'Ordre exige la reproduction : il faut être conforme ; et il nous fait croire que, en dehors de lui, il ne peut exister que son contraire : le désordre.

L'Ordre n'invente rien parce qu'il se veut définitif. Pour que s'impose le définitif à la place de l'invention, il magnifie la propriété. Et celle-ci atteint sa propre perfection dans la certitude qu'elle ne changera pas : devenez propriétaires et vous serez parfaits !

Au moment où tout le monde est propriétaire, l'Ordre n'appartient cependant qu'à quelques-uns. Ce tour de passe-passe a l'avantage, comme tous les tours bien exécutés, d'être invisible. Il l'est grâce à un vol.

Le mot «vol» désigne ce que l'on dérobe à quelqu'un. Le maître des voleurs est celui qui vole sans que le volé s'en aperçoive. Pour devenir le propriétaire des propriétaires, donc l'Ordre en soi, il faut voler ce que les volés ne se plaindront pas d'avoir perdu, car ils ne s'en apercevront pas.

Le tour de passe-passe ne peut invisiblement nous voler que l'invisible, et c'est le Sens — le sens même de ce qui est en jeu à travers toute la relation.

Quand Proudhon lança le mot fameux : *«Qu'est-ce que la propriété ? c'est le vol»*, il ne visait, dans la propriété, que le droit d'aubaine, c'est-à-dire toutes les formes de *l'intérêt*, source, pensait-il, de l'exploitation brutale du travail ; par contre, il voyait dans la propriété «juste» un régulateur social.

Ce régulateur, aujourd'hui, fonctionne très bien. On n'exploite plus le manque de propriété, mais l'accession à la propriété — de même que l'on n'exploite plus la force de travail, mais la force de consommation. On masque la misère d'une aisance qui la dédramatise. Du coup, on gage son espérance de vie pour acquérir ce dont le mouvement d'acquisition constitue en fait la perte, et la relation au temps est transformée en relation à une chose. Cette tranformation correspond au vol du sens.

La propriété, c'est à la fois le vol et la perte du sens — le vol par l'Ordre, et pour nous, la perte de ce qui invente et donne conscience que la finalité n'est pas dans les choses, dans les définitions et le définitif, mais dans une perpétuelle avancée, dont le but est seulement plus de sens encore.

BERNARD NOEL

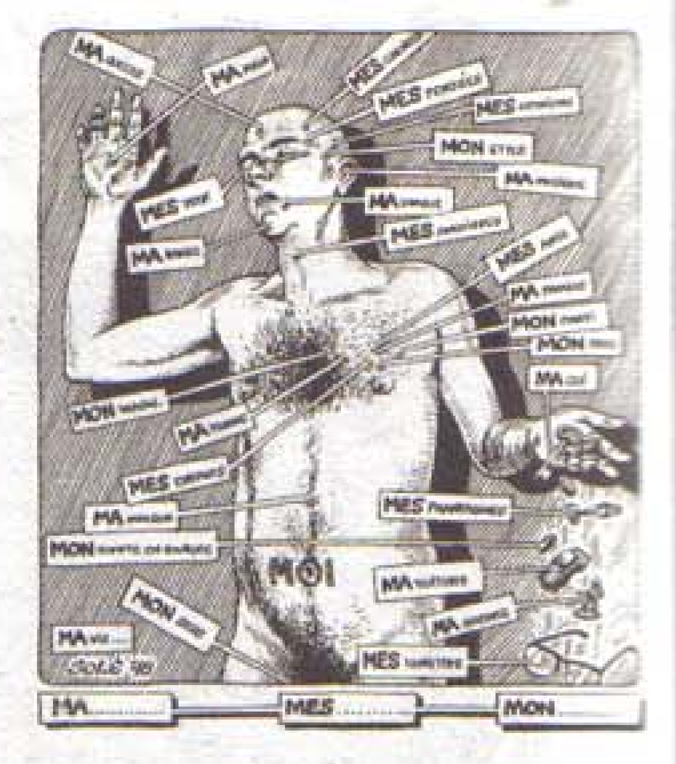


Bernard Noël est né le 19 novembre 1930, dans L'Aveyron. Il a réuni ses poèmes de 1954 à 1970 sous le titre de Extraits du corps *(10x18). Il est également romancier :* Les premiers mots *(Flammarion) et* Le château de Cène *(J.J. Pauvert); auteur de livres «d'histoire»:* Le dictionnaire de la Commune *(F. Hazan). Aragon a écrit de lui : « Je veux parler d'un homme qui semble prêcher dans le désert et n'est encore entendu que de quelques-uns, mais que je tiens pour l'un des poètes les plus importants de notre temps. Il s'appelle Bernard Noël ».*



LA PROPRIETE

Vide, cette « civilisation » occidentale qui ne connaît que l'appropriation, la non-relation; vaines, ses tentatives de figer le réel des autres communautés humaines — structures en mouvement et plurielles — en substituant à leur réalité ses propres instruments; abusive, l'ethnologie qui s'érige en spécialité quand toute compréhension est compréhension ou expression d'une civilisation, qu'elle est donc subordonnée à l'appartenance à une communauté : l'ethnologue Robert Jaulin a dénoncé dans ses travaux toute procédure unitaire qui conduit à la mort du multiple, à l'ethnocide. La propriété est une de ces procédures, quand elle ne serait qu'un mythe, un mythe qui fonctionne aussi sous la forme de sa dénonciation.



Faire une enquête sur la propriété, c'est s'installer d'emblée dans l'univers du mythe que recouvre ce mot... car il ne veut rien dire!

Il est aussi vain qu'une propriété dans notre monde — celui de la propriété capitaliste ou étatique — puisqu'il s'agit d'une relation abusive, à sens unique, d'une appropriation. Ce mythe n'exprime pas un sens, un ensemble de relations humaines complexe, solide, et constitutif d'une société, mais des relations hiérarchiques, des relations de rupture. Rupture entre ceux qui sont propriétaires et ceux qui ne le sont pas, entre les gens de droite dans le bonheur d'avoir quelque chose dont ils se croient les maîtres, et ceux de gauche dans l'illusion d'avoir saisi une société par l'intermédiaire de l'illusion des autres, c'est-à-dire l'appropriation des objets lourds des autres. Entre ces objets lourds et cet objet idéel qu'est la dénonciation de la propriété, il y a pour moi une relation évidente, dans les deux cas, on est dans le mythe. C'est dans le cadre de ce mythe que la propriété joue un rôle.

C'est un mot qui permet de désigner une relation d'appartenance...

C'est un mot insuffisant. Car propriété de quoi? par référence à qui? Quels droits lui sont associés? Selon ces droits, nous pourrons éventuellement porter un jugement de valeur, dire : je la trouve inconvenante, indécente, source de misère et de structures hiérarchiques abusives. Ou bien il s'agit d'une propriété parfaitement pertinente, expressive de rapports d'autonomie ou de discrétion d'un certain nombre de cellules les unes par rapport aux autres. Que ces cellules soient collectives, avec une propriété collective, ou plus restreintes, un ensemble de familles, un lignage, ou que ce soit une propriété individuelle, dans tous les cas, c'est à la mesure des éléments ou des individus associés à cette propriété que sera rendue compréhensible telle ou telle « propriété ». Jamais nous n'aurons des phénomènes tous comparables, relevant d'une même catégorie : chacun d'eux ne



o Gérard Dufresne

ROBERT JAULIN
EST UN MYTHE

sera compréhensible que par référence au mythe de la propriété.

Mythe peut-être, mais engendré par l'Occident, il devrait donc lui renvoyer sa propre image?

L'usage que nous faisons de ce mot en Occident est lui-même une soif de propriété, et la structure potentielle qui lui est associée est l'inégalité d'un côté, et de l'autre sa dénonciation. Les relations quotidiennes des « propriétaires », relations de consommation, de production, de partage d'espace, ne sont pas, ou guère, décrites par ce mot. De l'autre côté — celui de ceux qui se sont révoltés contre la propriété — l'histoire témoigne qu'ils ont simplement fini par accroître le champ de la propriété et celui où ce mot fonctionnait. En ce sens, ce mot a défait l'histoire, il a défait les communautés qui se sont trouvées harcelées par l'intrusion du mythe de la propriété et de ses représentants.

Maintenant, il peut y avoir une relation d'appartenance, de « propriété » entre une terre et une famille, mais telle que cette famille a souci de sa terre, fait qu'elle dure, qu'elle ne soit pas dénaturée : la relation est ainsi quasiment réciproque. La propriété à l'occidentale n'est pas de cette sorte, elle détruit la nature. C'est une des raisons pour lesquelles il faut toujours aller plus loin, toujours conquérir de nouvelles propriétés. Cette forme d'appropriation crée des objets sans cesse nouveaux, et les conquiert parce qu'elle les détruit. Le mythe de la propriété ne désignant pas des objets réels mais une procédure de substitution (d'accroissement, d'augmentation, contrepoint de la destruction constante commise à l'égard des hommes et du monde, contrepoint d'une perte, donc d'une fuite, d'une peur) donc à terme, ce que l'on cherche, ce n'est plus la définition de l'objet, mais son illusion, sa transformation en monnaie. La relation avec l'objet disparaît, et l'on s'appauvrit. Donc, ce n'est pas la vie réelle de notre société que l'on décrira avec ce mot, mais ce par quoi elle est traversée, ce par quoi elle est défaite : sa mort quotidienne réelle.

Toute communauté édicte pourtant des règlements sur la possession des biens et sur leur transmission.

Oui, les règlements de propriété : s'attacher à cela serait s'en tenir à une vision juridique et vide d'une société, et en aucune façon à une intelligence réelle des relations qu'ont les individus qui se transmettent les biens, des relations prévalant entre les individus et les biens, etc. A partir du moment où on fait usage du mot propriété, avec le mythe qui la sous-tend, pour décrire ce que l'on appelle — à tort à mon avis — des relations de propriété dans d'autres sociétés, on essaie d'intégrer ces autres sociétés au vide associé à ce mythe. C'est cela qui est totalement abusif. Que ce soit des sociologues, des économistes, capitalistes ou marxistes, lorsqu'ils cherchent à décrire des sociétés en définissant uniquement les relations de propriété, et corrélativement, une hiérarchie d'exploitation, etc., ils se trompent tout autant que lorsqu'ils croient décrire notre société avec ces mots. Propriété, impérialisme, ce sont des mots insuffisants, parfois bidons : une fois qu'on a dit cela, on n'a pas dit grand chose, on a partiellement joué la mode...

Et puis il y a tant de formes, elles passées sous silence, de ce phénomène de mise en cage et d'appropriation recouvertes par ce mot — ou ce mythe — occidental de la propriété, que l'on finit par se demander si ce mot n'a pas aussi pour fonction cette occultation. Mais ceci demanderait des précisions....

Robert Jaulin, ethnologue, directeur de l'U.E.R. d'ethnologie à Paris VII depuis 1968. Après de longs séjours chez les Indiens Bari de Colombie, les Indiens d'Amérique du Nord, en Guyane, chez les Sara en Afrique Noire, il a publié La mort Sara *(10x18, 1969),* La Paix blanche *(Le Seuil, 1970),* Gens du soi, gens de l'autre *(10x18, 1973) et* Les chemins du vide *(Ch. Bourgeois, 1977), réflexion sur la folie destructrice de l'Occident.*

LA RICHESSE FANTOME


D.R.

Il est une forme de richesse dont la ruine est le moyen, et le prestige le moteur. On en trouve des traces partout, à toutes les époques. Mais nulle part elle n'a fait l'objet d'une institution globale, sauf sur la côte nord-ouest du Canada, parmi les tribus indiennes riveraines du Pacifique. On désigne d'ordinaire ces parages à la fois maritimes et forestiers, du nom de l'Etat canadien qui en occupe la majeure partie : Colombie britannique.

Ces Indiens étaient relativement riches : saumons, phoques et fourrures. Leurs chefs, grands et petits, blasonnaient leurs dignités ancestrales sur des forêts de mâts-totems, érigés devant leurs maisons, elles-mêmes « aux armes ». Ils se défiaient les uns les autres, rivalisaient de faste, mais à l'inverse du tournoi médiéval, ce n'était pas des coups qu'on échangeait, mais des biens : des coupes sculptées, des plaques de cuivre ciselées, des couvertures, des canots, des esclaves. Le Chef-invitant, des jours durant, se moquait de ses invités en les accablant de cadeaux et de sarcasmes. A la fin de la fête, il était pratiquement ruiné, mais il avait acquis le droit d'augmenter les pièces honorables de son cimier. Les autres chefs humiliés et comblés, repartaient en pirogue vers leurs fjords respectifs et préparaient la contre-cérémonie qui leur permettrait de laver l'outrage, en se ruinant à leur tour.

Cela s'appelait le *potlach*. Un système de circulation des richesses qui en valait bien un autre. Au total, tout le monde s'enrichissait, tout le monde s'enorgueillissait - et à long terme, il n'y avait ni perdants, ni gagnants. Plus on se ruinait, plus on prospérait.

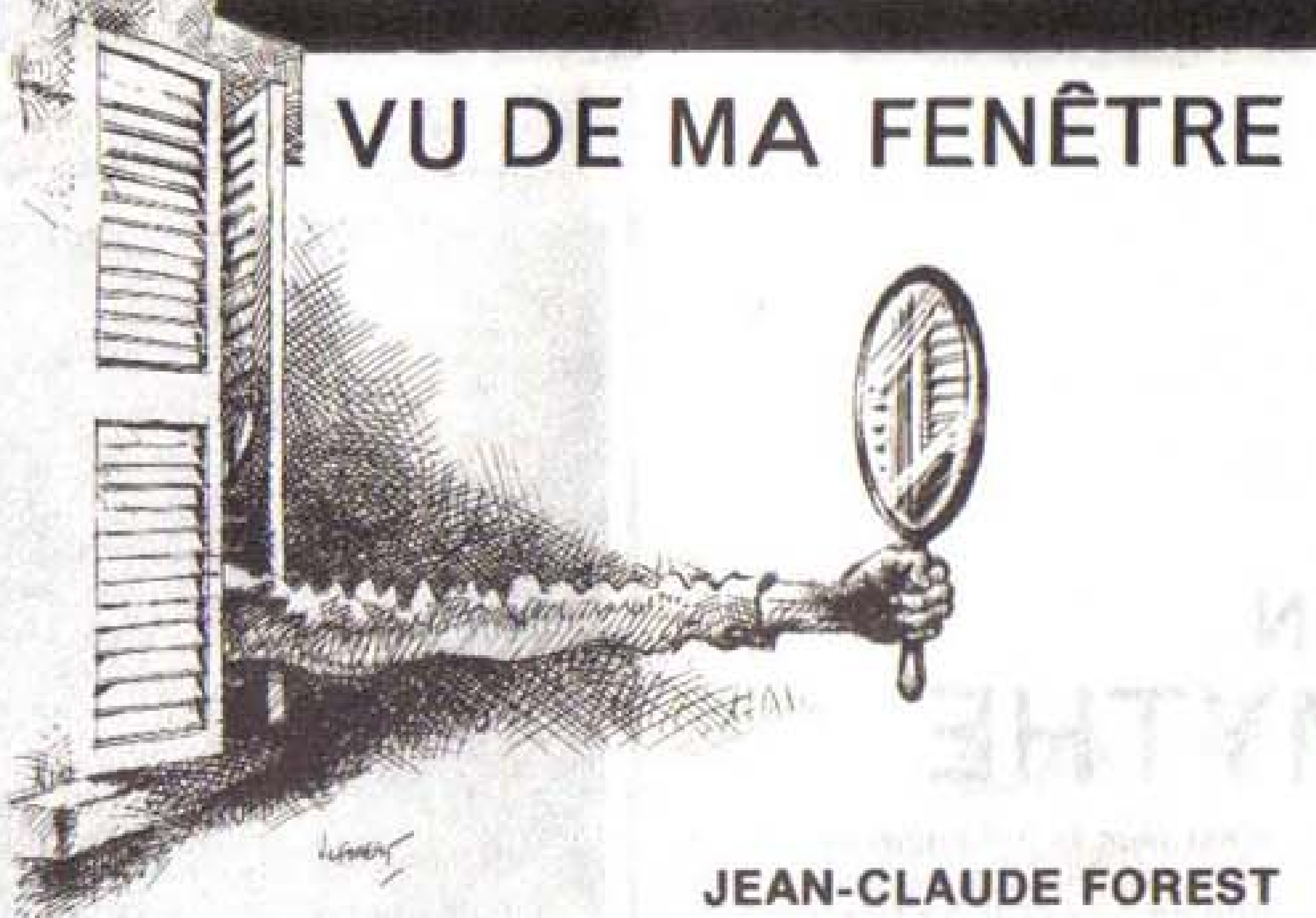
On en vint à rompre cette harmonieuse régulation : on ne donnait plus, on détruisait solennellement les objets d'usage et de prestige. Pour les assistants offensés, l'obligation était la même, sauf qu'ils repartaient les mains à peu près vides, la rage au cœur, avec le dessein de produire davantage pour détruire davantage.

Les missionnaires protestants obtinrent, au début de ce siècle, que le Gouvernement canadien interdît ces ruineuses cérémonies. Depuis, dans tous leurs aspects, les cultures raffinées de la côte nord-ouest n'ont fait que péricliter. De nos jours, elles sont mortes.

PHILIPPE AUDOIN

Philippe Audoin a vécu vingt ans de connivence avec le groupe surréaliste. Il est l'auteur d'un essai sur André Breton *(Gallimard) et d'un livre sur* Les surréalistes *(Le Seuil - coll. Ecrivains de toujours). Il a écrit également :* Bourges, cité première *(Julliard) et prépare actuellement un essai sur* Maurice Fourré.

VU DE MA FENÊTRE



JEAN-CLAUDE FOREST

La propriété. La notion de propriété (l'idée que je m'en fais). La propriété vue de ma fenêtre. Question embarrassante. De celles qu'on aimerait, à peine posées, déposer, comme un despote épuisé par son règne. Au demeurant, c'est moi qui abdique et avoue : je tiens à mes murs autant qu'à ma peau, ou presque. Et je me vois sans effort planqué derrière mes volets et armé jusqu'aux dents d'un pistolet à bouchon, attendant, farouche, les voleurs ou les huissiers. Imaginons :

Séquence I (première)

Son arme rétro un instant posée sur la table de la cuisine, dans la promiscuité d'une bouteille plus près d'être à moitié vide qu'à moitié pleine, l'homme, le forcené, se penche sur son passé et, comme on l'a dit, par sa fenêtre. Il se revoit ailleurs dans l'espace et dans le temps... Et je m'entends, et j'entends parler les copains. Rien d'étonnant. De tout temps on parle de tout, mais surtout, d'une manière ou d'une autre, de fesses et de propriété. A cette réserve près que le terme de «fesses» moins trivial que celui de «propriété», l'emporte de loin dans les conversations.

Allons-y : la propriété est un leurre. L'aliénation garantie. Qui s'en préoccupe, court après son ombre. A l'extrême rigueur, l'acquisition d'un lopin de terre sauvage, une lande, une jungle, est une admissible concession. Mais qui dit concession pense à perpétuité. Quant à poser une pierre sur une autre pierre... pourquoi pas sur son dos le couvercle de marbre !

Pratiques, comme on le sait, les idées reçues, les slogans ; ça sert de couverture chauffante. Mais c'est aussi l'édredon qui étouffe l'enfant malade.

De ma fenêtre aujourd'hui il est facile, trop facile, d'éclairer l'enchaînement obscur des situations et des événements qui ont fait — vite fait — ces vingt ans écoulés. Vingt ans pour se décider à se poser la question en d'autres termes.

D'abord ce qui relève de l'inconciliable : vivre sa vie comme un incessant divorce et bâtir maison. (L'absurde est qu'on achète quand même ici et là. Mais pour les autres. Au nom des autres. Jamais en son nom. Jamais pour son compte). Je vois aussi la maladie. Cette sale affaire. Ce procès qui traîne.

Les malades chroniques accumulent les misères. Ils sont à la fois paralysés en tout et obsédés par le mouvement : la vie, c'est courir le monde ou rien ! De la sorte on peut faire la différence entre la propriété bâtie et la propriété acquise, je veux dire celle que l'on crée et celle que l'on achète ; on ne voit, dans l'une et l'autre, qu'une manière de s'immobiliser, de se clouer quelque part (quelle formule !). Quant au mouvement, lié à la notion d'expansion, c'est une façon de bouger sur place qui ne justifie guère le port des éperons ni du chapeau de cow-boy...

Toujours de ma fenêtre, mais cette fois côté soleil, je vois la maison du père et surtout celle du grand-père. Mon œil se réchauffe. Mais cette émotion pose bien plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. D'autant que tout se dessine à travers la brume de l'enfance, comme on dit. Un petit brouillard de grande banlieue, lumineux, confortable. Celui qui dans les contes protège toujours le pays des rêves de la méchante réalité.

J'ai dit la maison du père et celle du grand-père. J'aurais aimé dire celle des parents et des grands parents. Mais, pour ce qui est des maisons, si les femmes en ont bavé à en périr, les hommes les ont conçues et les ont bâties. A chacun son rôle, dont personne au demeurant et de mémoire de famille, n'a jamais décidé. Jusqu'ici les maisons étaient les maisons des hommes parce que les hommes en avaient dessiné les plans. Bien plus que pour en avoir de leurs deniers bien gagnés acheté les briques ou les tuiles. Ce n'est pas un moindre changement que les femmes aujourd'hui se mettent, à leur manière, à tracer des plans.

Sucy-en Brie, quarante ans avant le R.E.R., ça ne se raconte même plus. Mon père y a planté sa maison vers 1938. En 39 il y avait des vitres aux fenêtres mais les portes manquaient. Au premier étage on marchait sur un lit de sable en attendant le beau dallage, d'avant la guerre déjà. On y marcherait durant quatre ans, comme durant quatre hivers on vivrait confiné dans la cuisine, à quoi se réduiraient nos propriétés habitables.

Dans la maison glacière, c'était comme la soupe chaude dans une assiette froide. Il fallait se hâter d'en profiter. Après ça, on cavalait vers la chambre du haut avec une bouillotte et Jules Verne ou Jack London. L'haleine gelée raidissait le bord des draps. Tandis que je vivais mon asthme à la fortune du rêve, mon père se rongeait les sangs, écoutait Londres et attendait la sortie.

La maladie éloignait déjà ma mère. Un moment, j'ai pensé que la maison inachevée avait contribué à l'achever, elle, à coups de petits coups de froid et de mauvais courants d'air. Vers les quatorze ans, on simplifie.

La maison du grand-père côté maternel (l'autre je ne l'ai pas connu), c'était autre chose. Au début, ça n'était qu'une baraque en planches du genre bungalow américain avec une petite pergola comme on en voyait dans Bicot président du Club. Côté construction, mon grand-père avait sur mon père une courte avance, ce qui ramène à 1934-35.

Le père Luneau, comme on l'appelait, avait posé son bungalow dans la plaine de Taverny et sur quatre ou six courts piliers, histoire de ne pas abîmer l'herbe et de me protéger de l'humidité. Parce que cette maison était surtout destinée à nous accueillir, mon asthme et moi, qui vivions avec les grands-parents pendant que papa et maman soignaient leur tuberculose. Il n'y avait pas l'eau. Pas le gaz. Pas l'électricité. Trop isolé ! L'eau et l'électricité ont mis quinze ou vingt ans à parvenir jusqu'au «Chemin des Grans Plants». Le gaz a dû arriver avec les derniers H.L.M.

Je passe sur les corvées d'eau, qui épuisaient ma grand-mère, et sur l'odeur des lampes à pétrole à quoi on attribuait, entre autres choses, mes crises d'asthme. Ça ne relève pas de la construction, ni de la propriété. En revanche, côté grand-père, on ne perd pas de vue l'essentiel et l'essentiel c'est de construire. D'abord, le père Luneau se débrouille pour récupérer des briques. Une montagne de briques. Et en quelques semaines le bungalow en planches s'habille de terre cuite. Les planches restent, à l'intérieur, en secret. Après ça, comme il n'y a pas de vraie maison sans cave, il creuse un trou ; un tunnel oblique. Et aussi seul qu'il a manié la truelle, il manie la pioche et la pelle, et dresse les étais : comme on creuse une mine, il creuse sa cave sous la maison et aussi grande que la maison. Ainsi de suite...

Des propriétés de mon grand-père, du bungalow amélioré et de son petit jardin sans clôture — un truc pour qu'il se confonde avec la plaine — il ne reste rien, sinon ce que je viens de dire, ou que j'aurais pu dire...

Au contraire, le pavillon de mon père est toujours là. Et mon père dedans. Le pavillon a changé. Mon père non, ou presque. Ce qui revient à dire que la maison n'a pas changé, sauf qu'il n'y fait plus jamais froid. Mais de toute façon, même avec le froid, je les ai toujours aimés, mon père et sa maison.

Séquence II (première)

Tout ce cinéma, se dit le forcené derrière ses volets, tout ce cinéma pour expliquer mes revirements, mes reniements, en réalité imputables au seul vieillissement de mes cellules... et d'un même élan il se verse le dernier verre de la dernière bouteille et répond «oui» aux coups frappés contre la porte et qui le délivrent. Et il répète : entre, mon garçon. Et viens vite là, près du feu... car il y a du feu chez le forcené. Dans la petite cheminée, une grosse bûche flambe. Joyeusement. Et l'enfant — adorable — vient s'asseoir près de la cheminée et du chat. Parce qu'il y a un chat.

— On va te mettre tes chausettes et tes godasses, dit encore le forcené, et puis on ira faire un tour.

— T'es con, p'pa, y pleut dehors et c'est tout dégueulasse...

— Alors on f'ra un tour dans la maison...

— Vas-y tout seul ; je la connais, la maison !

— Non, tu la connais pas... et puis tu peux bien faire ça pour moi... et j'te raconterai le cent-huitième épisode du Pirate Epatant...

— Bon, d'accord...

— T'es gentil...

— Toi aussi, p'pa, t'es gentil...

Les voilà parti. Mais sur le chemin du grenier, il n'est pas question du Pirate Epatant. Il n'est question que de parcourir la maison. Et d'ailleurs ce père forcené entend bien le dire à son fils. Lequel comprendra ce que dit son père, probablement. Et ça ne l'empêchera pas dans un avenir terriblement proche et malgré l'amour qu'il lui porte aujourd'hui, de l'envoyer chier.

Bref, le père qui tient à son discours, déclare qu'on a cent fois l'occasion de faire les cent pas, comme ça ; dans l'attente de dieu sait quoi, d'une solution, d'une issue, d'une idée. Et que ces cent pas là, il vient un moment où il est absolument indispensable de les faire chez soi, dans son jardin ou sous son toit, dans un paysage — aussi mesuré soit-il — dans une lumière, dans une chaleur qu'on a choisi. On a besoin de se parcourir. D'ouvrir ou de fermer ses portes, et ses tiroirs, qu'on le fasse seul ou en compagnie de ceux avec qui on a su baliser ce territoire.

Oh ! Ce n'est pas : je possède donc je suis ! Mais, en quelque sorte, je suis ce que je possède. Ce que j'ai créé, conquis, annexé. Et il y a des annexions désastreuses et des conquêtes suicidaires.

Qui ne s'est plié à ce rite étrange, réservé à ceux qui pour la première fois sont invités à la «maison» : dès l'entrée, visiter ou faire visiter les lieux ?

C'est que mes propriétés me ressemblent et me racontent. J'en ai fait mon autoportrait et mon autobiographie. Création, construction, acquisitions raffinées ou entassements et produits de rapines et jusqu'à mes voyages et jusqu'à mes amours, ma propriété est mon double. C'est l'image dans le miroir. Laquelle, on le sait, se porte garant de mon identité.

Séquence II (deuxième)

L'homme a entraîné une femme avec lui. Ou c'est la femme qui a entraîné l'homme, ou etc. Bref, ils sont aussi forcenés l'un que l'autre. En plus, et bing ! ils ont rencontré l'enfant.

Là (et/ou ailleurs) se pose le problème du partage, de la répartition des propriétés — des territoires — les dispositions nécessaires, comme on dit.

Là-dessus, ils ont le même point de vue et on peut dire que ça tombe bien. Beau jeu des analogies : alliance-alliage. Mais tout peut arriver, et fondre le bronze pour en séparer le cuivre de l'étain n'a jamais été facile ni surtout rentable. Alors on préfère l'image du tenon et de la

mortaise (toujours commode). Les propriétés imbriquées qui font les grands édifices — pourvu qu'on ait la même clé de voûte — si on les désunit, la charpente s'écroule, mais les matériaux demeurent ce qu'ils sont et ré-utilisables.

L'homme, la femme et l'enfant ont traversé la maison et gagné le grenier. C'est l'atelier, la réserve. En maquettes, parmi les matériaux épars, en dessins, en notes épinglées sur les murs et les poutres, tous les projets, avant-projets, projets à l'abandon et, magnifiques et triomphants sur le champ de bataille, ceux devenus objets, œuvres.

On ne sait jamais ce qui peut se produire, dit l'homme à ses complices. Un jour mauvais, ils peuvent venir et tout saisir. En tout cas essayer. Même ce meuble. Ce meuble à tiroirs où il y a toutes nos idées. Des idées de romans, des scénarios de films, le plan des maisons, les dessins des objets et des meubles — celui du bureau aquarium et celui de l'escalier en vitrail...

Alors il n'y aura plus qu'une chose à faire : prendre la valise qui se trouve dans le dernier tiroir à droite, et mettre dedans le contenu de tous les autres tiroirs. C'est une valise pas ordinaire, avec un sacré double fond, tout à fait imperméable aux voleurs, aux flics et aux huissiers.

Et nos propriétés ainsi rassemblées dans la valise, et la valise dans l'une de nos poches, je vous propose, moitié Mandrake moitié Lupin, d'emprunter le passage secret dissimulé dans ma chaussure, non sans avoir, au préalable, salué bien bas la compagnie...

J. C. FOREST



MOI SOUVERAIN ET SCHIZO



Max Stirner publiait *L'Unique et sa propriété* en 1845. Alors que le ministre allemand de l'intérieur autorisait la parution de ce livre *désolant pour la philosophie* et *sans effet négatif sur le lecteur*, Marx et Engels l'attaquaient violemment, dénonçant l'idéologie bourgeoise de l'auteur. L'ouvrage eut un vif succès, puis tomba dans l'oubli. Ce n'est qu'à la fin du siècle que les anarchistes le redécouvrirent. Plus tard, André Breton reconnaît Stirner comme un des précurseurs de l'individualisme révolutionnaire, les situationnistes s'en inspirent. En 68 on commence enfin à le lire, et en 73 *Le Monde* salue sa résurrection.

A la base du système Stirner — et au sommet — est l'Unique. L'Unique, ni idée, ni concept, est l'espace vide d'un nom qui devient désignation de Toi. C'est Toi, dans ta singularité qui t'individualise et te rend différent, qui donne contenu et détermination à ce nom : Toi, Tu es l'Unique. Toi et Moi, deux pronoms qui n'admettent pas de pluriel et s'opposent par leur particularité même aux concepts fantoches créés par l'État : l'Homme, le Peuple, la Nation, le Citoyen. Autant de concepts normalisants, dans lesquels le Je et le Tu ne se retrouvent plus. « *Dieu a dû céder la place — mais pas à nous : à l'Homme.* » Et ce n'est plus Dieu qui nous domine, ni un roi, mais le concept qui a pris leur place.

Nous sommes assujettis par notre propre transcendance, par l'Homme. En face de l'État, qui a pour religion l'Homme, l'Unique ne peut être que criminel : il est non-homme.

L'expression du pouvoir de l'État est le Droit. Je dois reconnaître mes droits dans son Droit, sa Volonté Souveraine est tenue pour équivalente à ma volonté propre. Or le droit est toujours étranger au Moi, toujours donné, et le Moi n'en jouit que s'il s'assimile au Moi de l'État. Ainsi le Moi n'existe qu'à travers l'État, ses lois qu'il intègre, ses concepts qui lui servent de miroir. Sans l'État, il est sans existence, sans pouvoir, sans droit et, également, sans propriété, puisque celle-ci n'existe que dans le rapport de souveraineté entre le propriétaire et sa possession. « *C'est le pouvoir seul qui décide de la propriété et, comme l'Etat ... est le seul à en disposer, il est le seul propriétaire...* »

L'Unique est le reflet symétrique et inversé de l'État. Il est « État » en lui-même et pour lui-même, exerçant sa propre souveraineté *au lieu* de l'Etat, lui annonçant sa disparition. Mais son pouvoir est égo-centrique et ne saurait se manifester à l'égard de l'autre : « *Je suis moi-même mon pouvoir et, par lui, ma propriété.* » Moi souverain et schizo, sans limites et sans freins, il ne connaît pas l'*exclusion*.

L'Unique, c'est Toi, puis Toi, puis Toi...

Lui seul peut être propriétaire, et sa propriété est le Tout. Pour l'État, il n'a que ce mot : « Ote-toi de Mon soleil. »

Voilà le paradoxe de Stirner :

La propriété individuelle n'existe pas encore. Existerait-elle, qu'il n'y aurait plus de propriété, qu'il n'y aurait plus d'État!

GEORG R. GARNER

Bibliographie :

Œuvres Complètes — L'Age d'Homme (Lausanne, 1972) — 49 F.

L'Unique et sa propriété — Stock Plus (Paris, 1977) — 20 F.

DON'T DISTURB



Procédons par ordre - puisqu'il s'agit de défendre la propriété, donc l'ordre public.

Qu'est-ce que la liberté? La propriété de soi. Et comment s'appartenir si rien ne vous appartient? Ou ne vous a appartenu?

L'enfance, ce n'est pas situé dans le temps, c'est un lieu : chambre, jardin, villa. Propriété de famille. Une enfance en location, c'est une enfance mal fichue, avec ses séquelles : un âge mûr pas vraiment mûr.

Thème suspect, intimiste, proustien? Amour petit-bourgeois du clos, du feutré, de l'inviolable? Rêve de régression dans l'arrondi moelleux d'un ventre, d'une coque, d'une arche?

Allez donc! On n'a pas assez de toute une vie pour fermer les portes et se retrouver quelque part chez soi. Libre de s'appartenir. Libre. Immobile. Pétrifié. Mort peut-être mais content. Voyez Beckett : il suffit d'une poubelle. A chacun son *cosy-corner*.

On peut arranger sa poubelle : voilà la résidence secondaire, poutres et cheminée. On tapisse de livres, de tableaux, de pense-bêtes. On y reste seul, au chaud, sans penser. Tranquille à mourir, heureux comme nouveau-né. Et la boucle est bouclée. « Don't disturb ».

J'ai longtemps rêvé, comme tout le monde, avant et après Jules Verne, du *Nautilus*, astucieuse synthèse du nomade et du *gemütlich ;* du renfermé et de l'aventure. L'idéal du propriétaire imaginatif.

En vain : les voyages, on a beau dire, c'est très amer et salissant.

Voilà pourquoi j'ai fini par acheter une maison à la campagne, comme tout le monde. Histoire de se payer - sait-on jamais? - une enfance en différé, après coup.

Cela n'a pas l'air de marcher trop bien.

La propriété n'est pas une histoire gaie, puisque c'est la recherche du bonheur.



REGIS DEBRAY

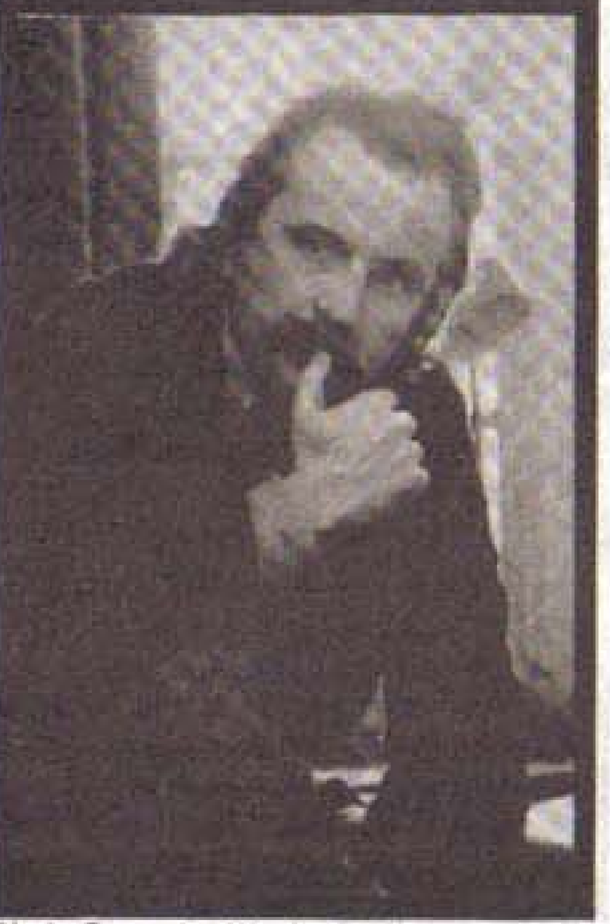


Photo Françoise Viard - Seuil

Régis Debray est né en septembre 1940. Il est l'auteur de nombreux essais politiques : La guerilla du Che; Entretiens avec Allende; Critique des armes *(Le Seuil). Mais il a publié aussi de nombreux romans :* L'indésirable; Les rendez-vous manqués *(Le Seuil);* La neige brûle *(Grasset), pour lequel il a obtenu le prix Fémina en 1977. Son dernier livre est une* Lettre aux communistes français et à quelques autres *(Le Seuil).*

L'AMOUR DE LA TERRE

E. LE ROY LADURIE

Monsieur Même a de lointains ancêtres et de proches descendants. L'attachement à la propriété trouve ses racines dans le passé néolithique des Français, pour aboutir à l'invasion des pavillons de banlieue, des maisons individuelles et des résidences secondaires qui, peu à peu, mitent le paysage. Entourés ou non de murs de dissuasion, la propriété privée devient un asile de paix ou de folie. Emmanuel Le Roy Ladurie évoque les grandes lignes de ce fait social et mental.

La science historique permet-elle de préciser les origines de la propriété du sol?

A l'époque des chasseurs-collecteurs, il y avait appropriation personnelle des outils de chasse, mais c'est avec la naissance de l'agriculture et sa diffusion qu'apparaît, tout naturellement, la propriété foncière. Cela doit remonter, pour les territoires de l'ouest européen au Ve millénaire avant J.C., peut-être avant. Les fouilles archéologiques ont permis de dégager certains champs néolithiques et de l'âge du bronze ou du fer avec des sillons qui se croisent; on retrouve les dimensions des cabanes anciennes; on discute pour savoir si l'une des gravures rupestres du val Camonica ne représente pas une sorte de plan de terroir.

La forme de possession est familiale, elle se situe au niveau de la famille nucléaire, le couple, les enfants, éventuellement les grands-parents (rarement, car on ne vit pas vieux). Peut-être y avait-il (comme en Russie avant la révolution) redistribution périodique des terres, en tout cas les pâturages devaient être communs.

Avec les Celtes, on voit se mettre en place un système où les puissants possèdent la terre; ils exigent des paysans diverses redevances (que nous ignorons). Ces paysans, réduits à la dépendance, ont certains titres de possession sur leur terre, sans avoir un contrôle absolu sur elle. Rome implante la grande propriété esclavagiste (la « villa ») et organise le partage de certaines terres entre les légionnaires vétérans (ainsi dans la région d'Orange).

Quels sont les rapports entre l'écrit et la propriété?

Dès l'époque romaine, la propriété s'appuie sur la trace écrite. A l'époque des grandes invasions, les textes disparaissent, mais ensuite, sous les Carolingiens, les documents que nous possédons définissent parfaitement les droits du seigneur et les redevances des paysans.

A partir des XIe, XIIe siècles, les chartes précisent les conditions de la propriété. Au XIVe siècle, on est submergé par l'écrit, lequel est favorisé par une extraordinaire diffusion du papier. C'est particulièrement vrai dans le Midi de la France, où existe une activité notariale très forte. Au XVe siècle, la moindre bourgade méridionale, le moindre village, a son notaire; on y va pour un oui ou un non; pour vendre une poule, on se rend chez le notaire. C'est aussi le cas dans les pays à forte bureaucratie (de ville ou d'Eglise, pas d'Etat) comme sont l'Italie ou l'Espagne.

La propriété appartient-elle au domaine de l'investissement réel ou du désir?

De nos jours, la vraie propriété c'est la propriété industrielle, commerciale, bancaire, mais celle qui fascine le plus dans notre pays, c'est la terre. Or la terre rapporte peu, environ du 2 %; c'est dérisoire; par contre, le prix de la terre est élevé, délirant même. Posséder de la terre est faiblement rentable; mais lorsqu'on la vend, on retrouve son argent, réévalué au rythme même de l'inflation. Cet amour de la terre procède d'une connivence nationale, que Colbert avait déjà notée : « *les familles*, disait-il, *ne se maintiennent bien que lorsque leur fortune est en fonds de terre* ». Avoir sa fortune en immeubles était également fort rentable. Ainsi à Caen, au XVIIIe siècle, le prix des immeubles double en 25 ans, alors que l'indice des prix double en 80 ou 100 ans (d'après une thèse de J.C. Perrot).

Pendant très longtemps, en revanche, le possédant paysan ne vise pas le profit, mais la subsistance de sa famille sur son lopin de terre. On travaillait à perte, d'un point de vue capitaliste; on s'exploitait soi-même, en utilisant une main-d'œuvre familiale, semi-gratuite. Le développement de l'enseignement a, du reste, compromis l'usage agricole de celle-ci.

Et les « partageux »?

En effet, le mot est significatif. Les mouvements anti-propriété d'autrefois ont souvent visé le partage des grands domaines au profit des petits possédants, plutôt que l'instauration d'un mode de vie communautaire. Il existe un tabou de la propriété, un respect sacro-saint pour elle. Les révoltés peuvent bien attaquer toutes sortes d'institutions : la Noblesse, l'Etat, l'impôt. L'exigence du partage des fermes, elle, apparaît avec force au XVIIIe et surtout au XIXe siècle, ça et là, en France; et puis en Espagne, en Italie, car dans ces zones méditerranéennes, la grande propriété latifundiaire est fréquente.

L'idéal jacobin du petit propriétaire, boutiquier ou paysan, restait encore fortement ancré dans les mentalités.

Assiste-t-on, de nos jours, à des mutations intellectuelles ou sociales à l'égard de la propriété?

La petite propriété reste définie par des murs, murs épais, hauts, où l'on plaçait autrefois des tessons de bouteilles, pour décourager tout malandrin. Les murs qui entourent certaines propriétés sont parfois plus épais que les murs de la construction elle-même.

On assiste cependant à un développement de l'habitat individuel à l'américaine, avec des maisons entourées de pelouses ouvertes; cette américanisation du bâti et du gazon se répand sous l'influence de diverses firmes; elle touche surtout certains milieux socio-professionnels (cadres moyens et supérieurs par exemple).

Pour la petite bourgeoisie et la classe ouvrière, la propriété individuelle, cela peut être le mur. Je me souviens avoir vu à Montpellier un maçon qui construisait autour de sa maison un véritable rempart. Quand la résidence secondaire est prise pour cible par de jeunes fêtards, qui renouent avec la tradition du Charivari, un soir de réveillon, le propriétaire sort et tire. En l'air, heureusement...

Les murs de la petite propriété ne semblent pas devoir de sitôt subir le sort de ceux de Jericho.

Propos recueillis par MICHEL PIERRE

Agrégé d'histoire et docteur es Lettres, Emmanuel Le Roy Ladurie est connu du public essentiellement pour Montaillou village occitan *(Gallimard); mais il est aussi l'auteur de* Territoire de l'historien, *dont le premier tome est paru en 1973 et dont le second sort ces jours-ci, chez Gallimard.*





ICI MÊME

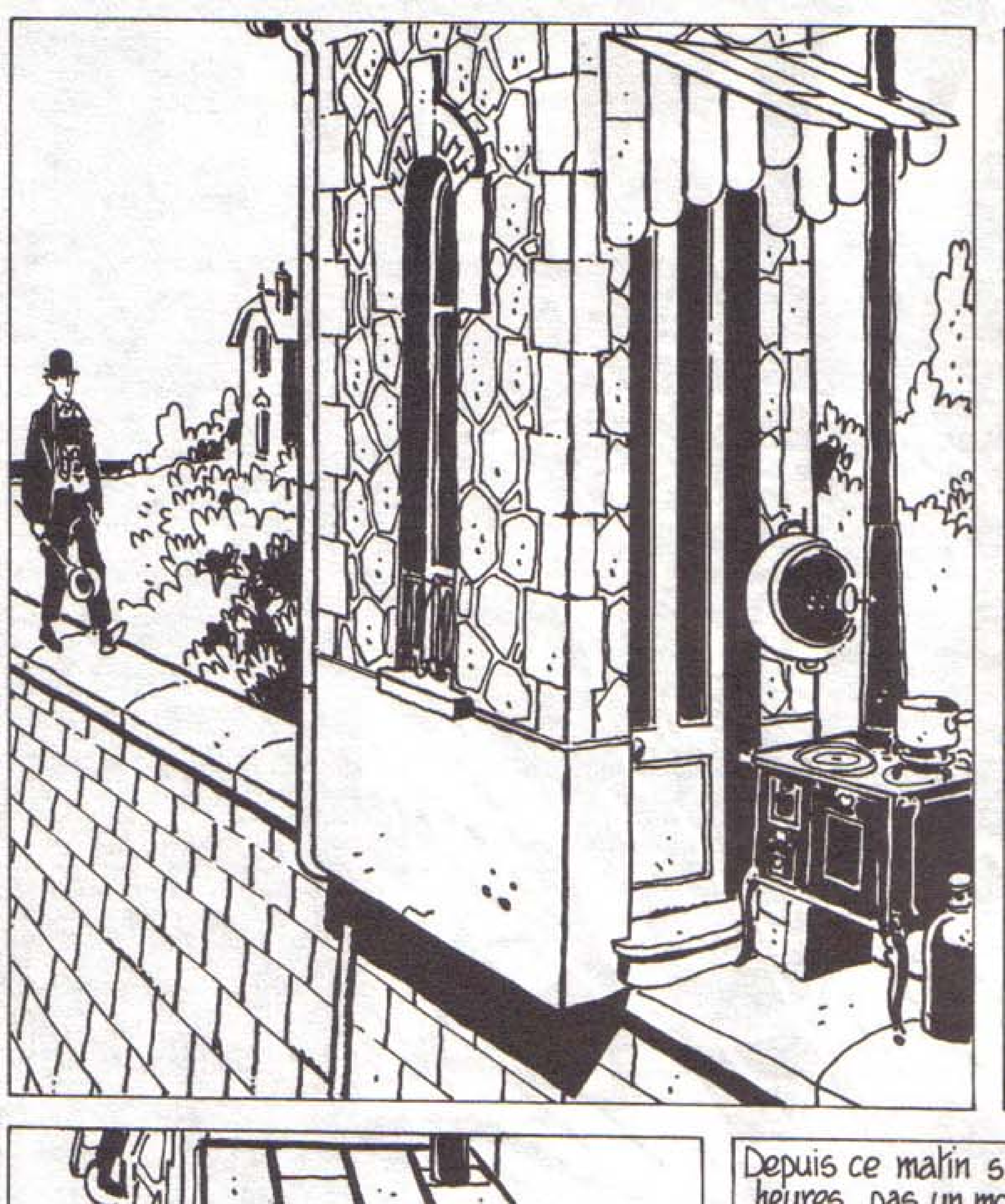


CHAPITRE II

JULIE

TARDI FOREST

A Mornemont, le "pays clos", Arthur Même règne sur un labyrinthe de murs. A la suite de querelles et de procès mal engagés, la famille de Même a perdu tous ses biens, mais ce dernier a conservé toutes les enceintes. Les propriétaires de Mornemont ne peuvent donc ni entrer, ni sortir de chez eux sans payer un droit de passage à cet étonnant concierge. A longueur de journée, au prix de mille risques, Même arpente donc son étroit domaine, pour ouvrir et fermer les grilles. Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'il peut rentrer chez lui, pour passer de mystérieux coups de téléphone à sa mère. Mais, avec l'obscurité, tourbillonnement aussi dans la tête de Même la peur et de curieux fantasmes.






MIDI !


Depuis ce matin six heures, pas un mot, pas une syllabe, rien! Cette fois, j'en prends le mur à témoin, six heures durant, silence ... Quand je veux, je peux !... Qui aurait voulu m'arracher une parole m'aurait arraché la langue plutôt...


... Parce que je parle, qu'ils disent ... Je parle tout seul et je dis DES CHOSES - sans m'en rendre compte - et ils se marrent paraît-il, mais ça les dégoûte en même temps, paraît-il encore... C'est comme une femme qui a des pertes celui qui parle comme ça tout seul, ou à ses pieds...

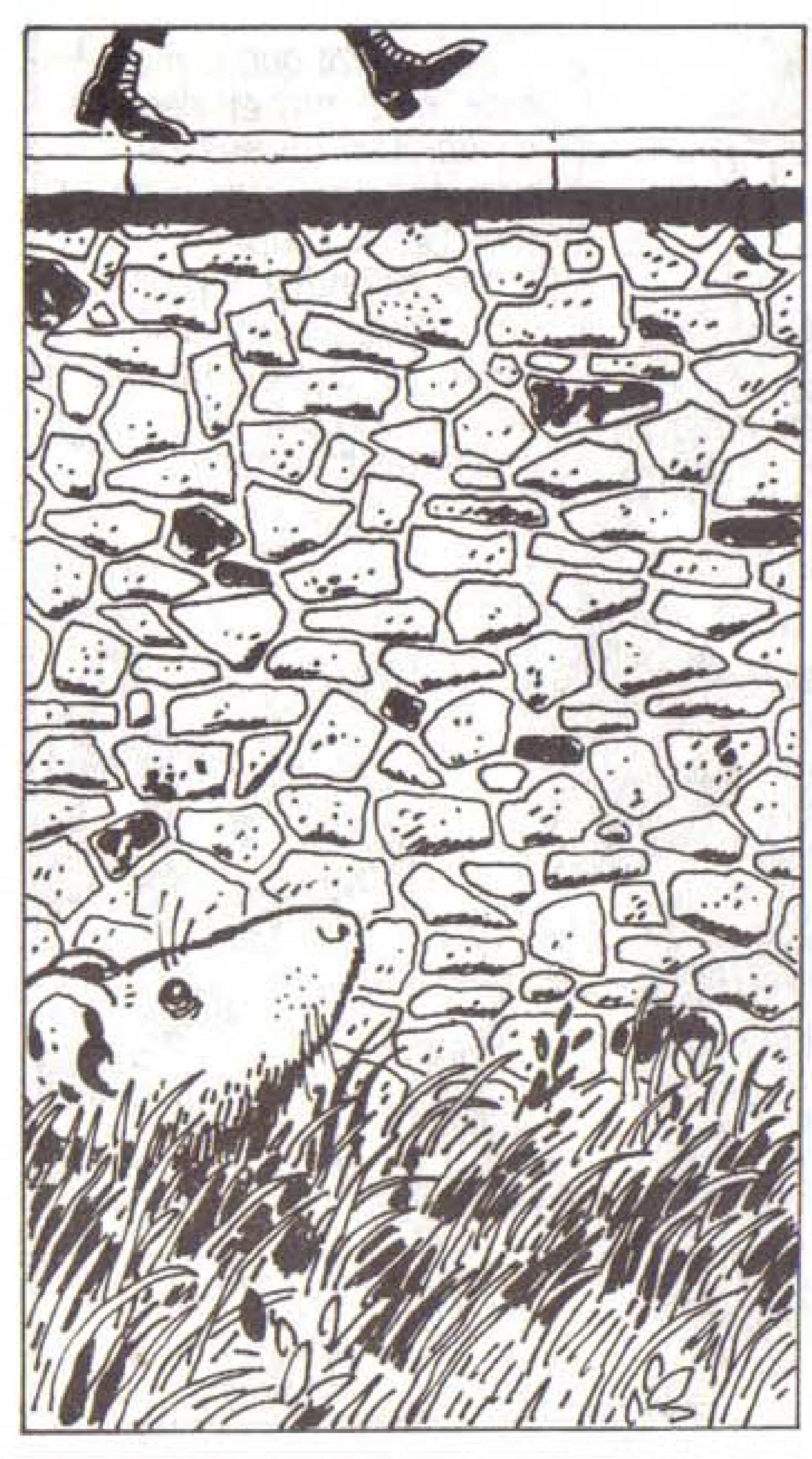

...Parce que je parle à mes pieds quand je marche, dit-on...


Je regarde mes pieds... (J'aime savoir où je les mets) et, par ailleurs je parle; voilà la vérité !


J'ajouterai que ni mes pieds ni le mur en dessous n'entendent un mot de mon discours, j'en mets mon oeil à couper... Pour entendre, il faut écouter. (Un tant soit peu...) J'imagine mal mes pieds ou le mur dressant l'oreille.


...Et que la chose m'échappe !


Je n'en dirai pas autant de tous ces voleurs - coalition de canailles - ceux-là doivent en permanence tenir un des leurs aux aguets...
21




... Il y a celui qui se cache dans l'ombre ou le fourré et qui chemine (sous moi) comme la fouine ou la taupe...

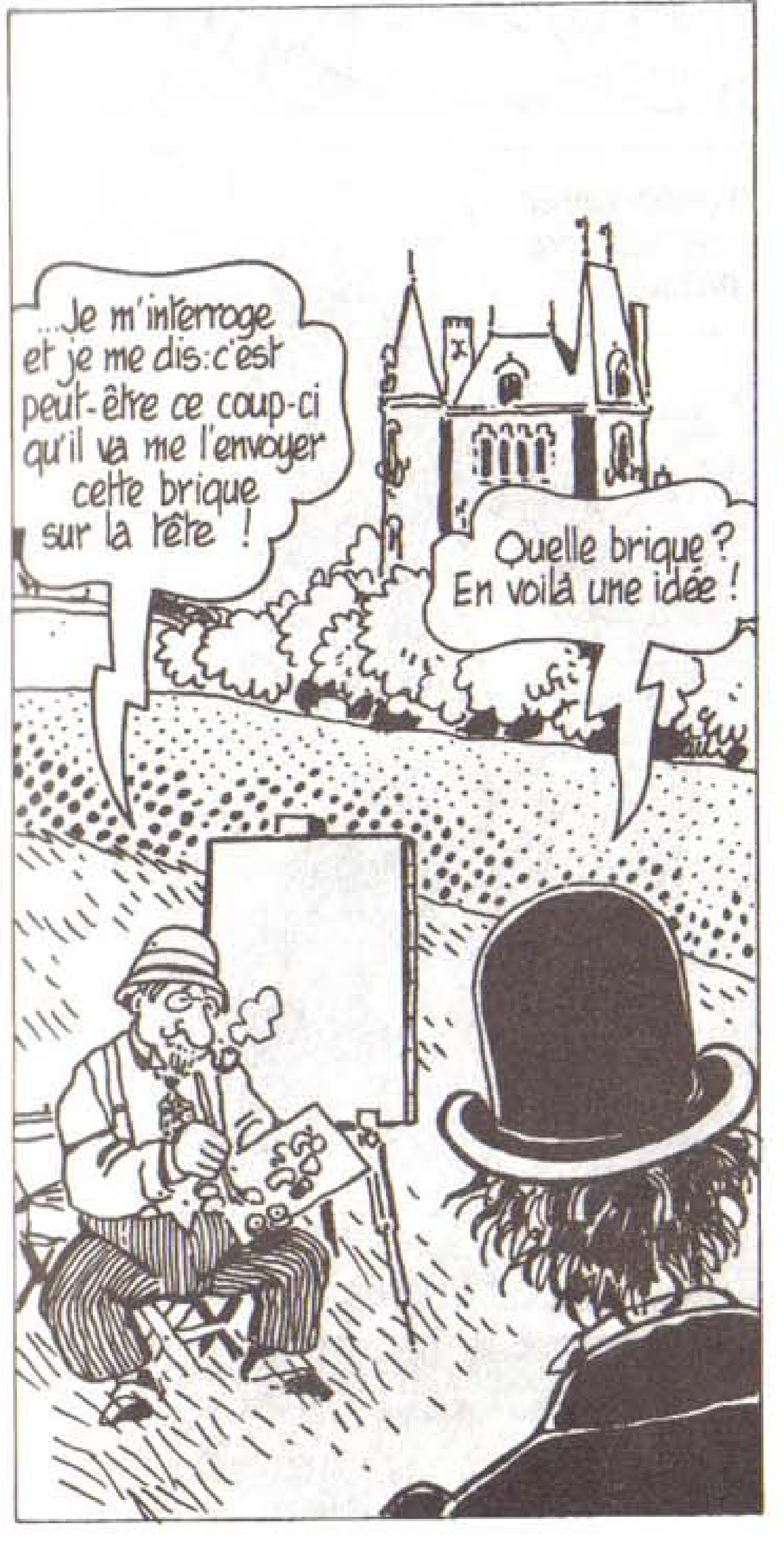

Et il y a l'autre, celui qui fait l'innocent !...


Ai-je l'air assez innocent Monsieur MÊME, pour ne pas ressembler à la taupe ou à la fouine ?


Vous n'avez pas l'air particulièrement rusé mais pas spécialement innocent non plus... les gens qui n'ont l'air de rien, je ne m'en méfie pas moins que des autres, sinon plus !
22


C'est drôle, moi de mon côté, je ne me méfie pas tellement de vous... Je ne me méfie plus, pour être juste, et pourtant ...


Pourtant quand je me tiens là, le dos au mur et tout occupé à peindre ou à faire semblant... et que je vous entends venir à pas feutrés - parce que ça vous arrive, tout fier que vous êtes de feutrer le pas...


...Je m'interroge et je me dis: c'est peut-être ce coup-ci qu'il va me l'envoyer cette brique sur la tête !
Quelle brique ? En voilà une idée !


Bah! ... Au diable cette histoire de brique! ... A vrai dire je n'y accorde pas plus d'importance qu'à la peinture ... d'ailleurs je déteste la peinture et les peintres du dimanche... et à mon âge les dimanches tombent sept fois par semaine... je déteste les choses qui se répètent comme les vieillards qui radotent...


Il y a des briques qui se perdent !
23


ATTENDEZ!
Quoi encore!


Vous, la peinture, ça ne vous a jamais tenté ?
En voilà une question ! On voit que vous ne passez pas votre temps à cavaler du nord au sud et d'est en ouest ! Ah ! si j'arrivais à chasser de MORNEMONT tous les voleurs, là, évidemment, je ne dis pas !


Tenez, prenez ma toile, mes pinceaux, tout mon matériel... ET ESSAYEZ POUR VOIR!
Pour voir quoi ? Je ne verrai rien... Il n'y a rien d'autre à voir ici que ce que je vois tous les jours et qui n'est pas drôle...


Vous verrez la tête de vos ennemis... mon fils, par exemple, sa femme, la mienne... la mienne est impotente et ne quitte plus la maison, mais de sa fenêtre elle voit tout- elle m'a volé mes jumelles de marine et ne les lâche plus...
Quand même vous planteriez ce chevalet à l'autre bout du pays clos, elle saurait vous débusquer... Et qu'elle découvre cet imbécile de "portier" déposant sur la toile, avec impudence et d'un pinceau léger, la plus petite touche de jaune de chrome ou de vert véronèse, ah ! quel événement !... quel scandale ! Elle est capable d'en faire une crise...


Ah ! Pour m'empoisonner l'existence, on peut dire qu'ils s'y entendent !...
Jamais en panne d'idée...
24

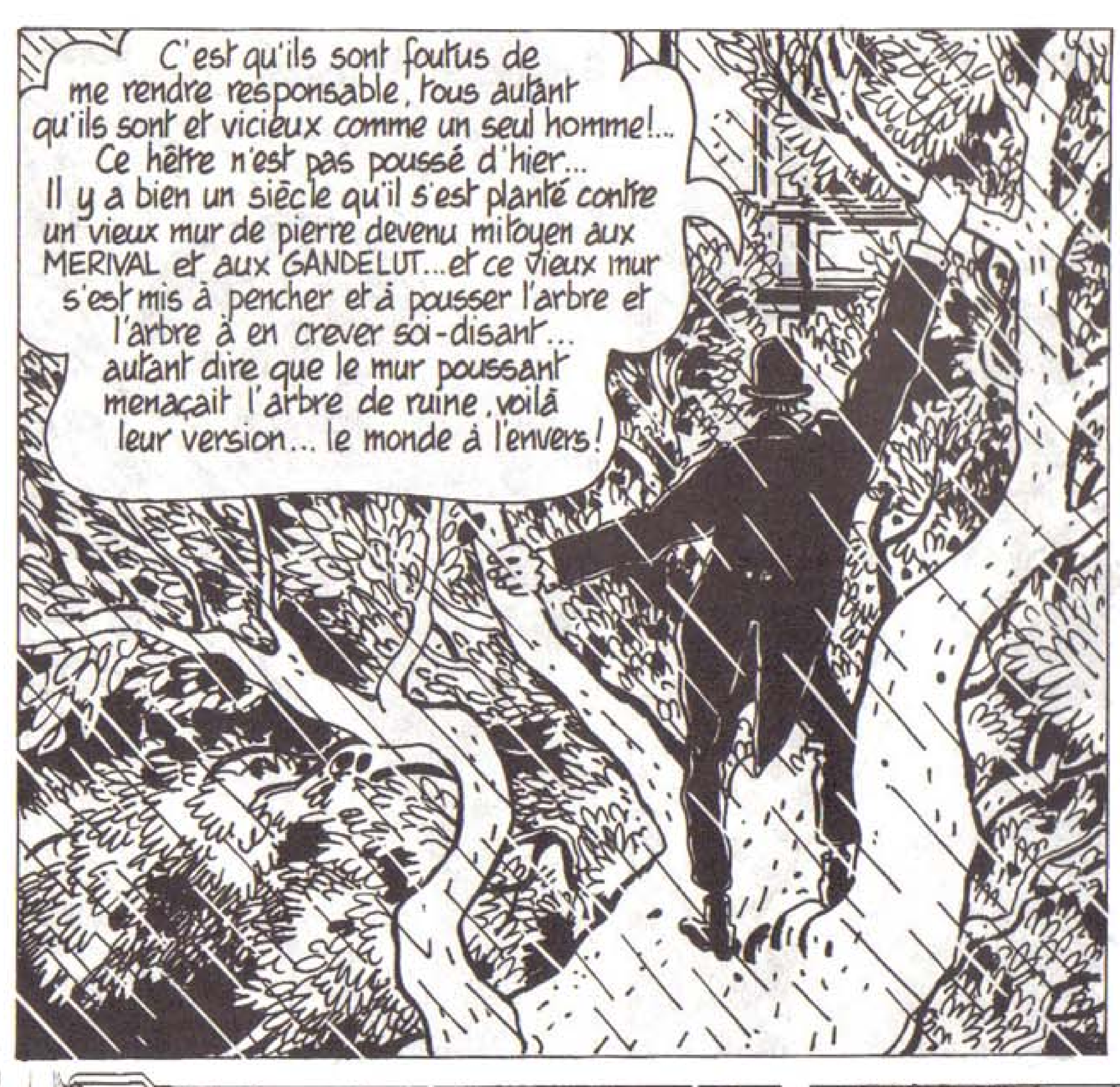

J'te laisse M'man... Je suis obligé... J'entends sonner la cloche des GANDELUT... par ce temps de chien, c'est à croire qu'ils le font exprès !


DONG DONG DONG DONG DONG Do


G DONG DONG DONG DONG DONG

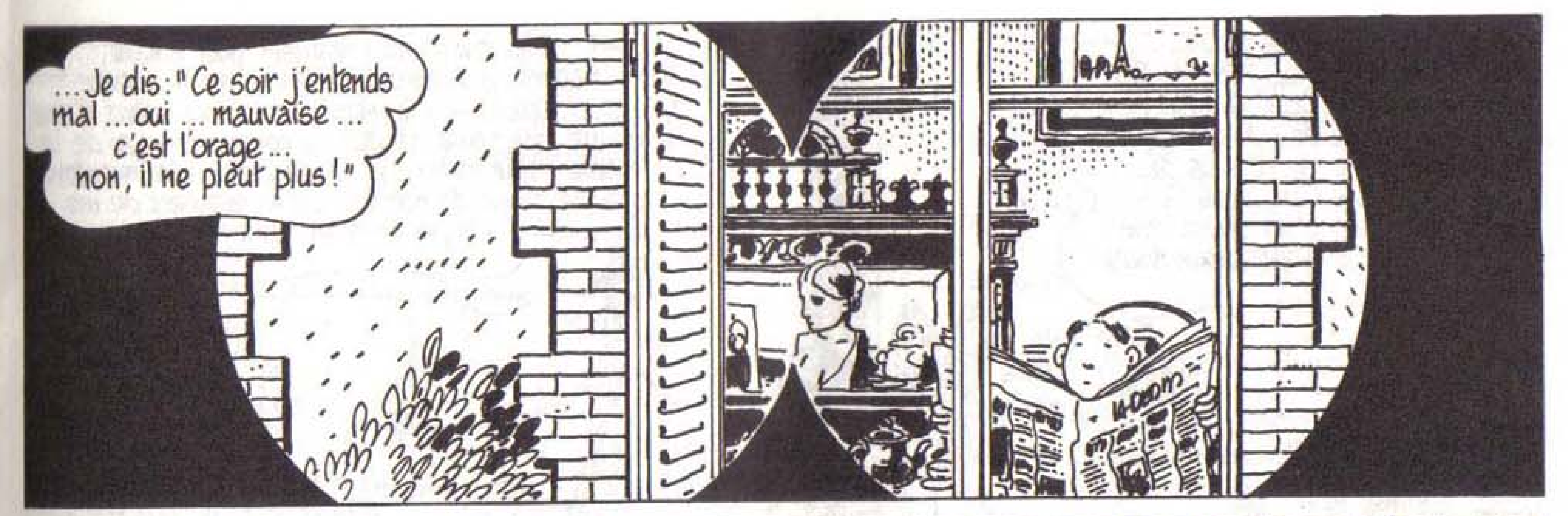

Le hêtre des SERGY-MERIVAL ! Il fallait bien qu'il tombe un jour et que ce jour soit celui-ci... saleté de saleté de saleté !


J'aime mieux ne pas penser aux dégâts ! La brèche dans le mur ça ne compte pas... J'en ai vu d'autres... mais si le château des MAILLARD a écopé... si le sommet de l'arbre a touché la façade, ou le bord du toit... et démoli quelque chose !.. J'aime mieux ne pas penser aux dégâts, mais il faut que je sache !
25


C'est qu'ils sont foutus de me rendre responsable, tous autant qu'ils sont et vicieux comme un seul homme!... Ce hêtre n'est pas poussé d'hier... Il y a bien un siècle qu'il s'est planté contre un vieux mur de pierre devenu mitoyen aux MERIVAL et aux GANDELUT...et ce vieux mur s'est mis à pencher et à pousser l'arbre et l'arbre à en crever soi-disant... autant dire que le mur poussant menaçait l'arbre de ruine, voilà leur version... le monde à l'envers!






... Je dis : "Ce soir j'entends mal ... oui ... mauvaise ... c'est l'orage ... non, il ne pleut plus !"

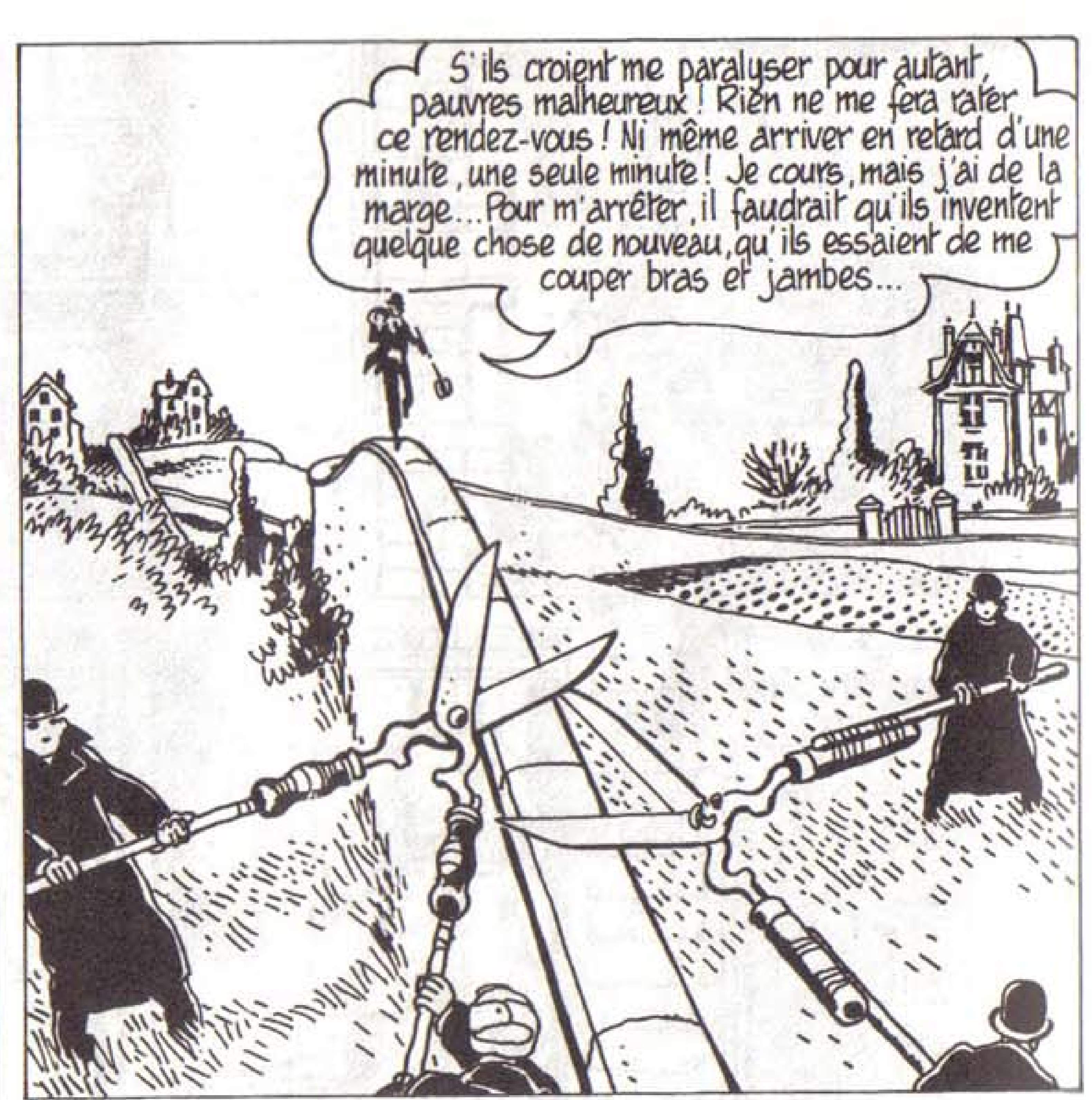

... Je vais être obligé de raccrocher ... je n'entends plus ... qu'est-ce que je fais ?


... Je me couche tout de suite ... je ne tiens plus debout ... bonsoir Maman ...


... Si je suis sage ? ... il y a longtemps, Maman, que je suis sage ...


27


Les GANDELUT, les MICHELOT, la Mère LINÉA, les MORLEBŒUF, ils s'y mettent tous, ce matin... c'est à cause de mon rendez-vous, évidemment... je ne sais pas comment ils savent, mais ils le savent... Quelqu'un ouvre mon courrier, ça ne fait aucun doute...
DONG! DONG! DONGUE
TING! TING! DONG
DONG! DONG! TING TIN
DONG! DON


S'ils croient me paralyser pour autant, pauvres malheureux! Rien ne me fera rater ce rendez-vous! Ni même arriver en retard d'une minute, une seule minute! Je cours, mais j'ai de la marge... Pour m'arrêter, il faudrait qu'ils inventent quelque chose de nouveau, qu'ils essaient de me couper bras et jambes...




AAA
!

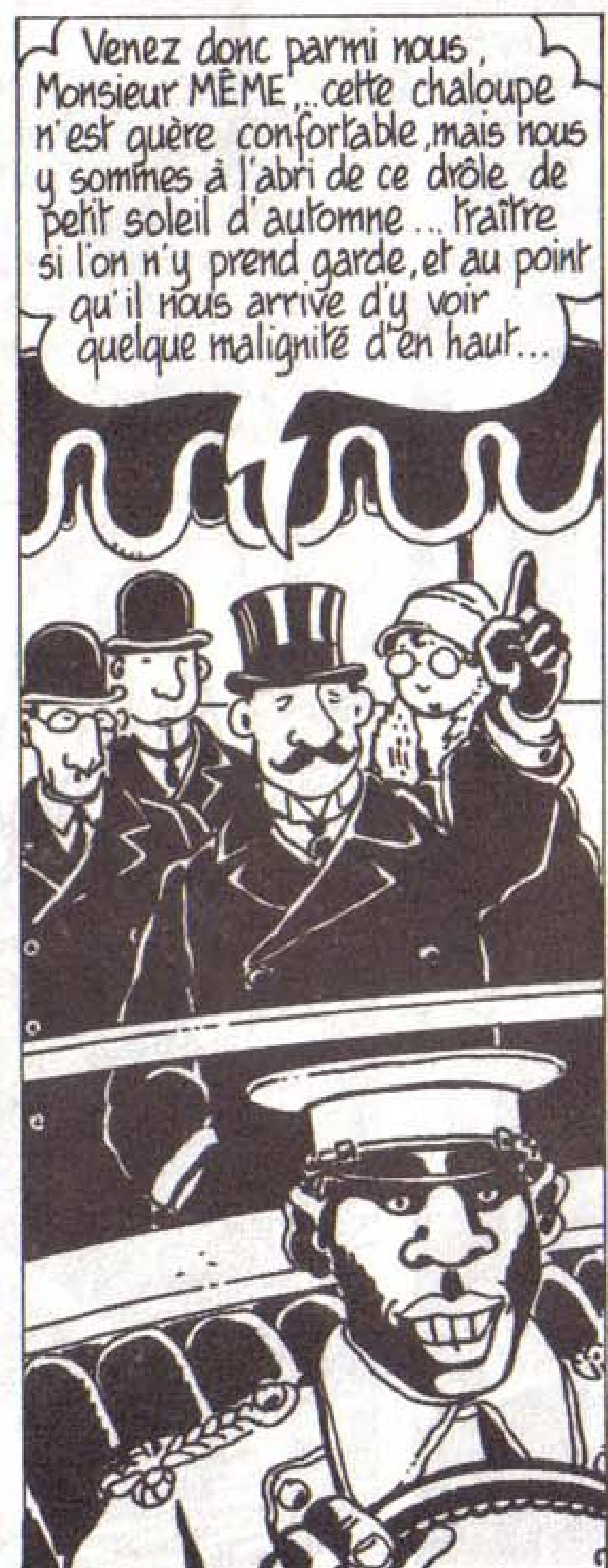

Ils posent des collets, à présent... Oh! Maman! Ils me veulent vraiment du mal, tu sais!


Ah! Saleté de saleté de saleté...
28


Alors, Monsieur MÊME, on a faim aujourd'hui?
Non, non et NON! Dégagez!... J'attends quelqu'un...


Je sais, je sais, pardi! C'est aujourd'hui le jour du JOUR... Entendez le vrombissement solennel et consolateur, et voyez poindre le canot noir, porteur d'idées roses et de vertes espérances.
TAISEZ-VOUS, IMBÉCILE! Eloignez votre péniche, elle sent le fromage et la viande pourrie!


Ah! Monsieur le Bâtonnier!... avez-vous fait une bonne traversée?
Excellente, cher ami, excellente!


Venez donc parmi nous, Monsieur MÊME,.. cette chaloupe n'est guère confortable, mais nous y sommes à l'abri de ce drôle de petit soleil d'automne... traître si l'on n'y prend garde, et au point qu'il nous arrive d'y voir quelque malignité d'en haut...


... Mais DIEU nous garde de lui faire un tel procès.. nos affaires nous suffisent...
29







...concernant la propriété MAILLARD... est de nature à faire jurisprudence, j'entends... han... qu'en l'état, il nous suffit de battre l'une des parties adverses - et les MAILLARD me paraissent... disons... hon... les plus vulnérables - pour que l'affaire dans son ensemble et dans toutes ses composantes, tourne en notre faveur...




... Oui, bien au contraire !
Ah ! cette entrevue nous aura permis de faire le point et je m'en félicite, Monsieur MÊME ... je m'en félicite ... est-ce que nous oublions quelque chose, Mademoiselle ?
Je ne pense pas Monsieur...
Ah ! Merci, Monsieur le Bâtonnier... mais si Monsieur le Bâtonnier le permet... je souhaiterais...

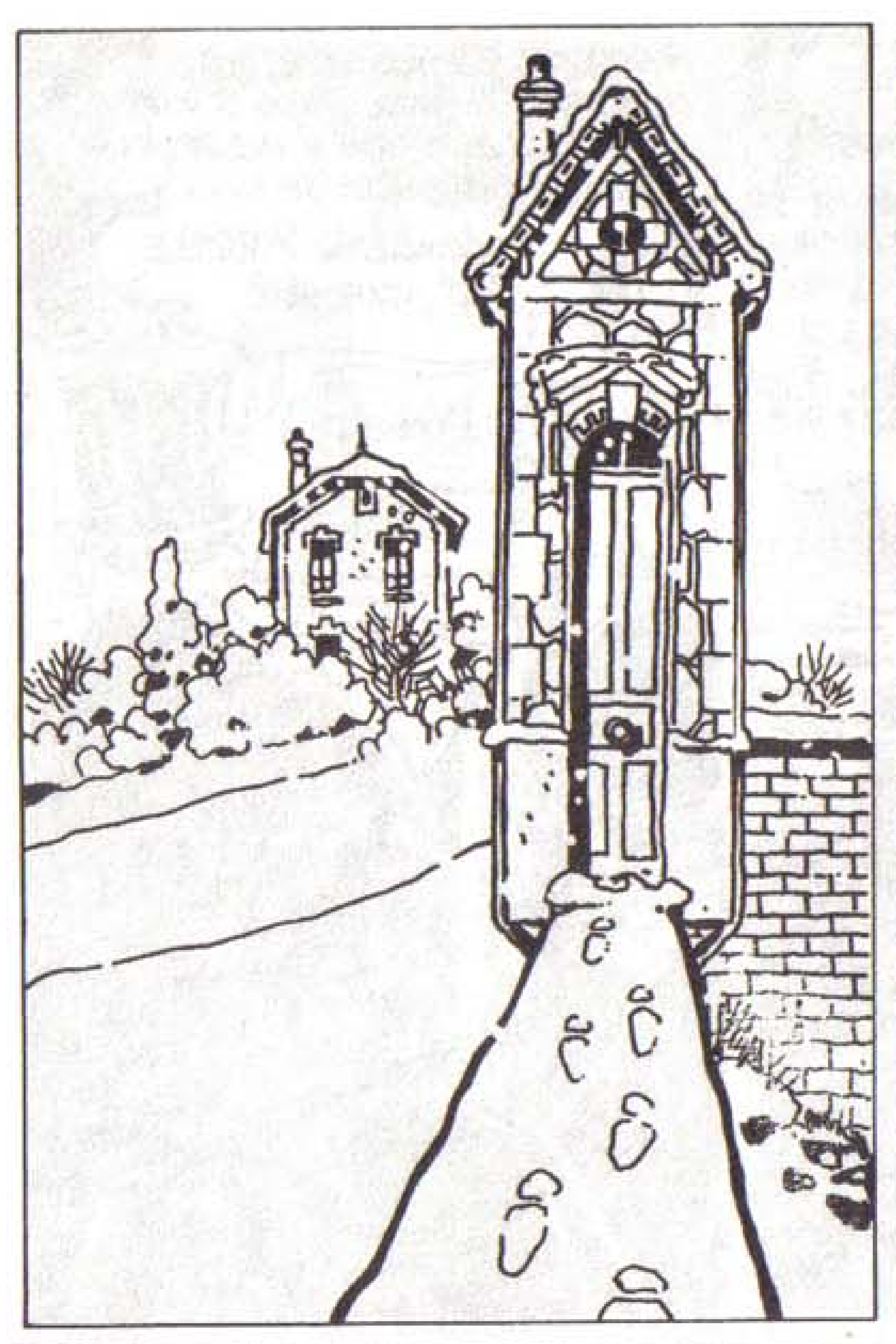

Oui ? Je vous en prie...
Pour les honoraires... je tiens à vous verser quelque chose... j'ai apporté...un peu...


Nous avons le temps ... cher ami, nous avons le temps... mais si vous y tenez ... Mademoiselle va s'employer à régler cette question !
Mademoiselle MIREILLE, êtes-vous là ?
Oui, Monsieur...

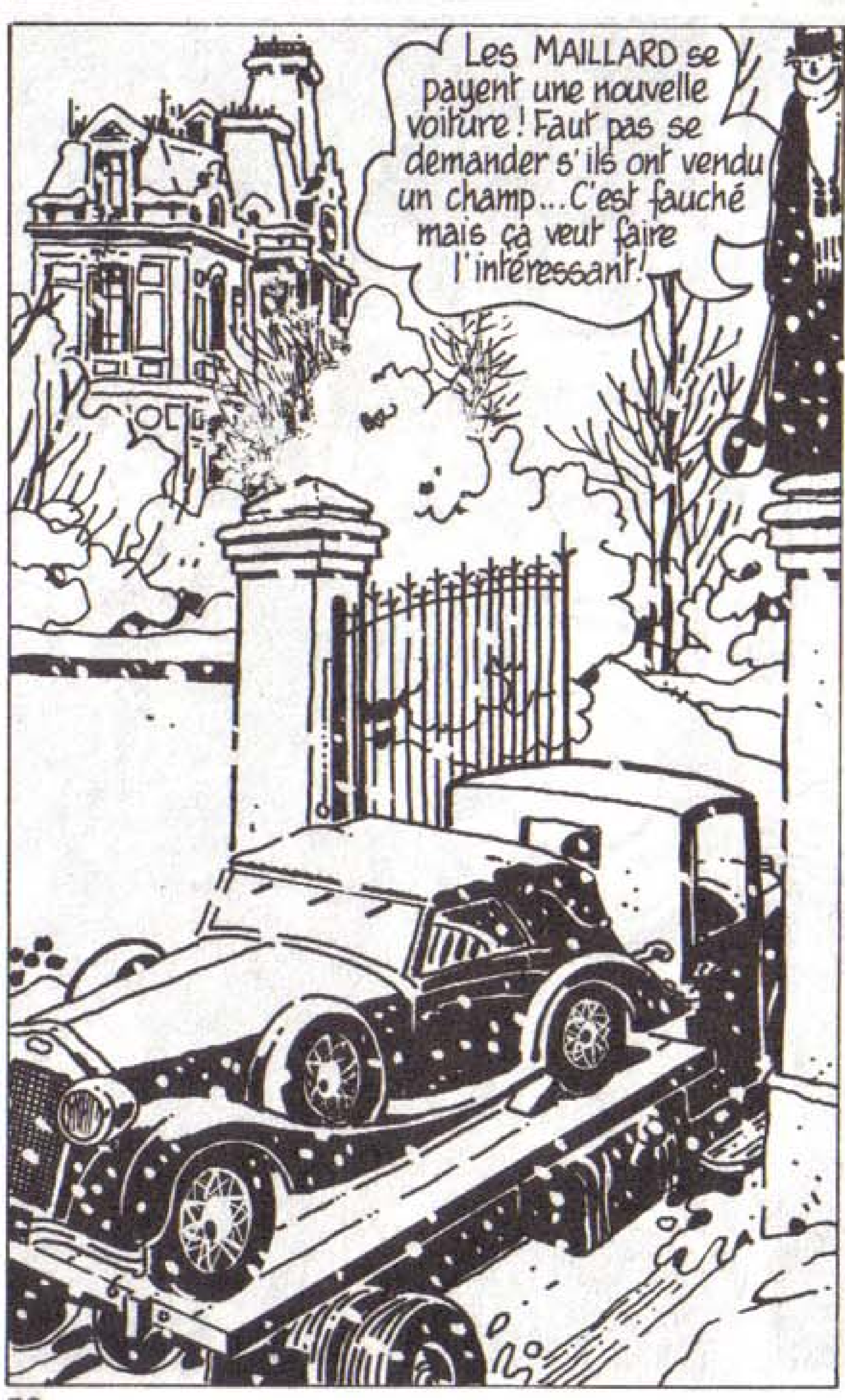

Monsieur CHARLEMAGNE, si vous voulez bien sortir la tirelire...
Avec plaisir, M'ame !




31

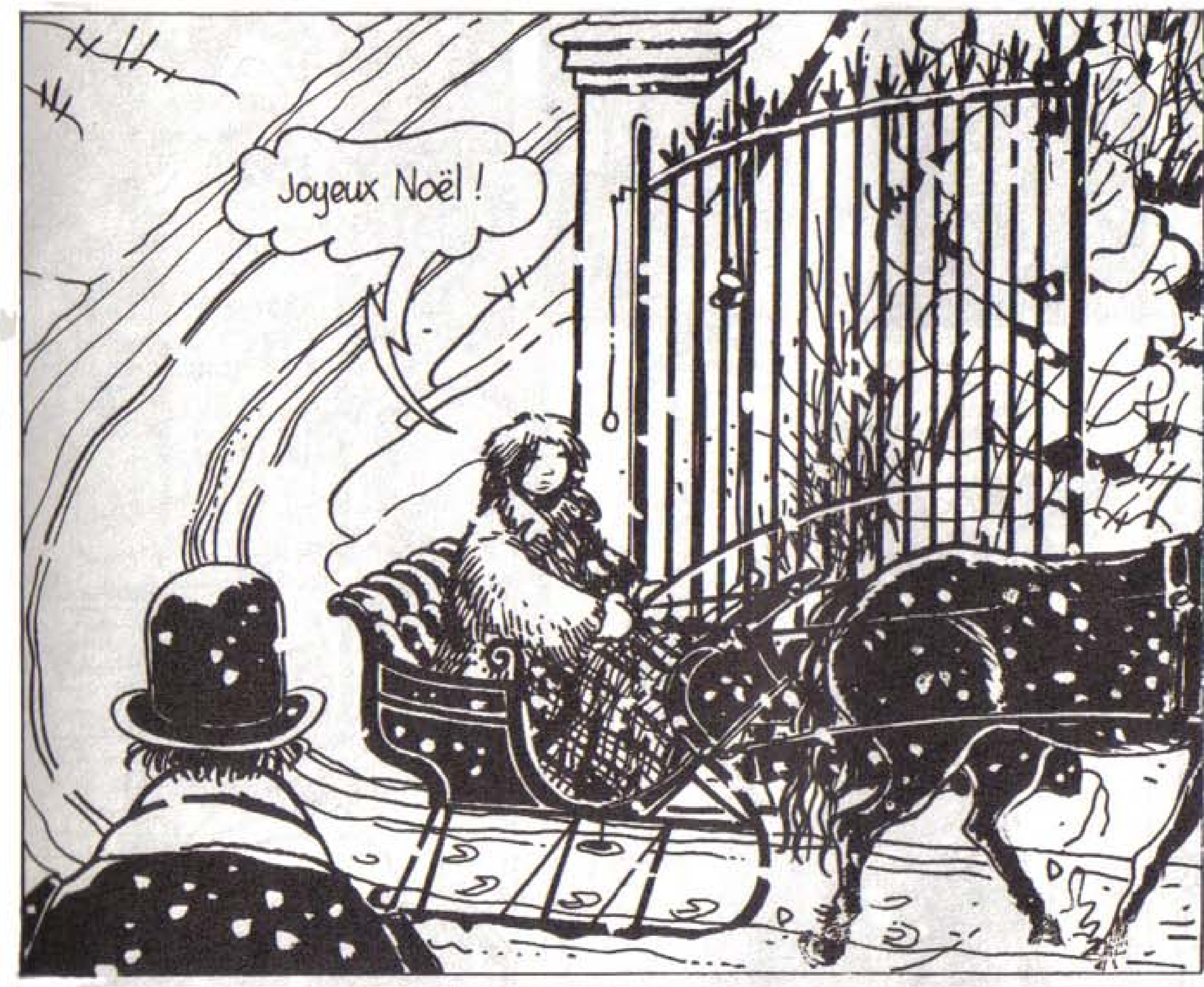





Les MAILLARD se payent une nouvelle voiture ! Faut pas se demander s'ils ont vendu un champ... C'est fauché mais ça veut faire l'intéressant !


Toute l'année ils résistent, mais à l'approche des fêtes, ils cèdent... ils cèdent à leur caprice et ils cèdent aux voisins avides un pré ou un carré de choux... mais c'est MA TERRE qu'ils se vendent et s'achètent. VOLEURS SE VOLENT ENTRE EUX !


32


Joyeux Noël !


C'est moi Julie !
Julie MAILLARD...
Vous vous souvenez ?






33





Oui MAMAN...
Non MAMAN...
Oui MAMAN...
Non MAMAN...
Oui MAMAN...
Non MAMAN...

A vous aussi, JOYEUX NOËL Mademoiselle JULIE !
34

JEAN GIONO



Quand une histoire est bien racontée, on est tout de suite entraîné dans le courant de la narration. Les premiers mots vous harponnent, et le lecteur doit rester attaché jusqu'aux derniers mots du texte.

Pour donner un exemple de cet art du récit et montrer les « ravages exquis » qu'il peut provoquer, mon père écrivit un jour une malicieuse préface aux *Grandes Espérances* de Dickens (un de ses auteurs favoris).

Il raconte que, lorsqu'il était élève au collège de Manosque, une transformation étonnante se produisit un jour chez un de ses camarades de classe, le grand Fauque, cancre géant et chahuteur. Son entourage, déconcerté, chercha à savoir ce qui s'était passé, et découvrit enfin que le grand Fauque avait lu un livre!

« Il fut même certifié par témoins qu'il l'avait lu pendant une « colle » du dimanche matin. On apprit qu'excédé par les reniflements de ce mastodonte prisonnier, le surveillant lui avait donné un livre de la bibliothèque de prêts; que le grand Fauque, les yeux au ciel, s'était d'abord colleté dédaigneusement avec les premières pages de l'ouvrage, mais, qu'ayant baissé les yeux (peut-être pour suivre une mouche), il avait été hameçonné par un mot et qu'il avait fini ses trois heures de colle dans le silence et l'immobilité du colosse de Rhodes foudroyé ».

Ce livre, bien sûr, c'était *Les Grandes Espérances*.

Des changements cocasses et incroyables que la lecture de cet ouvrage opéra par la suite sur le grand Fauque et sur le reste de la classe, je ne dirai rien. Car ceci est une autre histoire. Chaque histoire est une autre histoire. Et chaque fois, les moyens de *hameçonner* le lecteur changent. Par exemple, dans la nouvelle qui suit, l'art du récit consiste à user d'un langage direct, simple et familier, comme celui de la conversation. Ce qui suppose un interlocuteur attentif à qui l'auteur s'adresse, *ex abrupto*, pour le faire entrer directement dans le jeu.

Il s'établit ainsi entre l'auteur et le lecteur une sorte de connivence, de complicité. C'est un appel direct qu'on ne peut éluder. Mais pour retenir l'attention dès l'abord, et s'en assurer la domination jusqu'au bout, il faut que le conteur connaisse bien son affaire. Il faut aussi qu'il y ait quelque chose d'un peu diabolique dans la domination qu'il va ainsi exercer.

Ceci s'applique particulièrement à l'histoire qui va suivre. A vous de voir si vous voulez vous laisser tenter par le diable!

ALINE GIONO

FAUST AU VILLAGE

— Tu es de campos?

— Oui.

— Tu es malade?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as?

— Il m'est arrivé une drôle d'histoire. Assieds-toi un peu, là. Tu connais la route d'Albaron?

— Oui.

— L'an dernier, je passais là avec le camion. C'était la nuit. Il faisait mauvais. En plein dans les gorges, je vois un type dans mes phares. Il était collé contre le tronc d'un peuplier. Il me fait signe. Je m'arrête. Il me dit : « Vous ne pouvez pas me porter jusqu'à la gare de Lus? » Je dis : « Pourquoi pas. Montez. » Je dis : « Vous avez de la chance : à cette heure-ci, en cette saison, sur cette route, il ne passe jamais personne. » Il me dit : « Sauf vous. » « Évidemment, je dis, mais c'est un hasard. Mon travail me mène surtout ailleurs. Pour venir ici, il faut vraiment avoir quelque chose à y faire. » Et on s'envoie toutes les gorges. La route était couverte d'eau. On monte. On passe Clostre. Le vent nous prend sous bois. J'avais peur des arbres. Souvent il en tombe. Et ils balançaient. Enfin, on s'en sort. On prend les lacets du col, on passe, on descend sur Lus. Je le mène à la gare, il me dit : « Merci et au revoir. »

La semaine d'après, je reste par ici. Je fais quelques petits transports pour Peyrot. Je vais à Prébois, je vais à Mens, je reste dans les environs. Il faisait beau. Guilloux me dit : « Tu ne me ferais pas un voyage de charpente ?» Je lui dis : « Diable. » Il me dit : « C'est pour Saint-Vable. » Je dis : « Pourquoi pas. Quand?

— Jeudi.

— Bon.

— Tu connais comment on va à Saint-Vable?

— On passe par Valency, la montagne de Hardel, tu descends sur Revol, et après je crois que c'est par Lavien, le flanc du Bonnet de Calvin et des forêts par là-bas derrière. C'est pas ça?

— Si. »

Me voilà parti. Je mets cinq heures, mais j'arrive. Ils me disent : « Méfie-toi au retour. Tu es à vide. Ne va pas trop vite. Les virages de la forêt sont assez salauds, mais ceux du Bonnet de Calvin, alors, ils sont vaches : tous à contre-main. » Tu parles! Le premier intéressé c'est moi, et j'avais déjà vu ça à la montée. Aucune envie de me casser la gueule. Et je m'envoie à la papa. Il faisait mauvais. De petites choses laides. Froid d'abord, et de la pluie dure. Naturellement, la nuit, et pour comble : brouillard. Avec les phares à peine si j'y voyais à dix mètres. J'allais au pas. En forêt, ça se corse. Le brouillard aveuglait. Avant d'aborder les virages, je freine et je me frotte les yeux. J'entends ma portière qui s'ouvre, j'envoie la main pour la retenir. C'était un bonhomme. Le même! Exactement le même. Il monte, il s'assoit à côté de moi, il tire la portière. Il me dit : « Merci. Vous êtes gentil. » Je dis : « Vous avez de la chance : je me suis arrêté par hasard. » Il me dit : « Je vous ai fait signe. » Je dis : « Je me suis arrêté parce que j'ai été ébloui. » Il me dit : « Vous voulez me porter jusqu'à la gare de Lus? » Je dis : « C'est que cette fois, ce n'est pas précisément la route. A chaque tour de roue, nous nous en éloignons. » Il dit : « Tant pis. Vous ne passez pas à côté d'une autre gare? » Je dis : « Si, mais d'abord ça n'est qu'une halte, et de toute façon nous y arriverons vers les dix heures. A cette heure-là, il n'y a plus de trains. » Il me dit : « Déposez-moi toujours là, on verra. » On fait un vilain voyage. En bas de Lavien, impossible de se rendre compte si on est dans les prés ou sur la route. Mais le bouquet, c'est la montagne de Hardel où on navigue avec du coton jusque sous l'essuie-glace. J'en avais plein les bras. Le bonhomme faisait « tsss » entre ses dents d'un air dégoûté. Quand je lui avais parlé de halte, je pensais à la halte du Monetier où on passe après Valency quand on rejoint la grand-route. J'avais dit dix heures, il en était plus de onze quand on débouche sur la Nationale et je lui dis : « Alors, vous, vous êtes verni. Regardez ce que c'est, ça. » Il dit : « Quoi? — Un train tout éclairé en gare du Monetier! » Je pousse sur le champignon. Il me dit : « Doucement les basses, la route est mouillée, ça dérape. » Je dis : « Ça serait couillon de le manquer. » Il dit : « Ça serait beaucoup plus couillon de se casser la figure. » Il a raison, n'empêche qu'à mon avis c'était une occasion unique et il ne fallait pas rater ça. Je le quitte pile devant la baraque. Devant un beau train tout neuf. Il me dit : « Merci bien, au revoir. »

Je pense à lui jusqu'à la maison. Je dors. Je pense à lui en me réveillant. Je me dis : Voyons, voyons, ça n'a pas l'air de coller, tout ça! Est-ce qu'il n'avait pas sa veste à carreaux comme la première fois? Si. Et est-ce qu'elle était mouillée? Non. La première fois non plus d'ailleurs. Bizarre. Ce n'est pas le tronc du peuplier qui pouvait beaucoup l'abriter. Il ne donnait pas l'impression d'être mouillé. En gare de Lus, il est descendu, il s'est mis sous la véranda éclairée. Ça avait l'air d'être une belle veste, pas mouillée du tout. Pourtant il en tombait à seaux. Il n'y a qu'une chose dont je suis certain : ses pantalons. Très jolis. Neufs. Comme quand on te les déplie la première fois. Je fais chauffer mon café. Je me dis : c'est un type de quel âge? Là alors, aucune idée. J'ai beau essayer de me souvenir. La Ticassonne vient vers deux heures. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu veux? » Elle me dit : « Alors, quoi, ça n'est pas le jour? — Quel jour? — Celui du raccommodage. — Ah bon! » Je lui donne mes bleus. Elle s'installe sur le pas de la porte. Il faisait beau. Vers les quatre heures, elle me dit : « Qu'est-ce que tu as, tu n'as pas fini de tourner? »

Je vais au garage, je mets en marche et je sors avec le camion. Je vais au Monetier. Je dis à Philibert :

— Qu'est-ce que tu fais de beau?

Il me dit : « Rien. »

Je dis : « Le train de cette nuit, qu'est-ce que c'était? — L'express. — Feu de Dieu! Et

qu'est-ce qu'il foutait là depuis six heures du soir? » Il me dit : « J'en sais rien. J'ai eu un coup de téléphone, on m'a dit : « Gardez le 4311 jusqu'à ce qu'on vous dise que la voie est libre. » Je l'ai gardé. Mais qu'est-ce qui se passait, je ne sais pas. Consigne, consigne. A neuf heures du soir j'ai téléphoné à Saint-Martin qui m'a dit : « Tu l'as ton 4311? Oui, eh bien, garde-le. Il n'y a rien de changé. — Qu'est-ce qu'il y a de cassé? — On n'en sait rien. Les ordres viennent de plus haut. »

— Tu l'as gardé combien de temps?

— Jusqu'à onze heures vingt-huit.

Ça correspondait à peu près avec le moment où j'avais déposé le bonhomme. Philibert se souvenait de l'avoir vu monter dans un compartiment de première. Il croyait d'ailleurs que c'était un monsieur qui était descendu pour prendre l'air. « — Sans quoi, dit-il, je lui aurais demandé son billet, car ici il n'en a pas pris. C'est au moment même où mon type montait sur le marchepied du wagon que le téléphone a sonné et que la gare de Saint-Martin a dit : « Lâche ton 4311, la voie est libre jusqu'à Grenoble. »

Bon. Je rentre. Je mange ma soupe. Je fume une pipe. Je me dis : essaie un peu de te rappeler sa binette. Mais je ne suis pas physionomiste. Tout ce que je vois c'est : grand et maigre. Quand il est sorti de derrière son tronc de peuplier, la première fois, il ne m'a pas arrêté en bougeant sa main. Il a mis carrément son bras en travers de ma route. C'est un monsieur qui en a; et de fameuses. A première vue c'est sûr.

Passe peut-être un mois. Je ne fais que de petites bricoles, la navette pour le lait jusqu'à Mens aller retour et des chargements de tuiles de la gare de Saint-Maurice à Prébois pour la coopérative. Un temps superbe. Un samedi, Pradalier me dit :

« Est-ce que tu ne me ferais pas un voyage?

— Diable si. Où donc?

— A la Favière.

— Si c'est pas trop lourd, pourquoi pas?

— Cinq tonnes.

— De quoi?

— Bois de charpente.

— C'est pas un travail d'enfant, ça, hé! Tu connais le chemin. Si tes bois sont trop longs, comment je fais pour tourner dans tous ces virages?

Il me dit :

— Passe par Albaron. Ça tourne moins sec et ça ne monte pas plus.

Je dis :

— Et quand est-ce qu'on fait ça?

— Mardi, ça t'irait?

— D'accord.

Le lundi soir, je vais me rendre compte. Pradalier me dit : « Autant pour les crosses, je suis pas tout à fait prêt.

— Tu le seras quand?

— Impossible de te le dire. »

Je me remets à mon lait et à mes tuiles. Il faisait beau. Là-dessus, j'ai l'occasion de faire un petit voyage pépère à La Cluse. Je ne voulais pas manquer de parole à Pradalier. Je lui dis :

— Est-ce que tu es fixé?

Il me répond : « Je ne peux rien te dire. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas le moment. »

Et je fais mon voyage à La Cluse. De retour, je me remets au lait et aux tuiles. Et Pradalier, je n'y pense plus. Un soir, à dix, onze heures, je dormais; un bruit à ma porte. Qu'est-ce que c'est? C'est Pradalier qui dit : « Ouvre. — Eh bien, je dis, entre. Qu'est-ce qu'il y a de cassé? » Il me dit : « Rien, au contraire. Il faut que tu y ailles demain. »

Je dis : « Tu as le feu au cul? » Il me répond : « Oui, et tu devrais venir nous mener le camion, on ferait le chargement cette nuit, tu pourrais partir demain à la première heure. » Je lui dis : « Alors, toi, tu as de drôles de combines. Je dormais comme un plomb. » Je me lève. Je n'avais pas encore mis mes souliers que mon Pradalier rapplique comme un dératé, et encore autant pour les crosses! Alors, là, je lui dis : « Tu vas fort! » Il me répond : « Qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas ma faute, je t'assure. Je te paierai ton dérangement, mais il faut attendre, ce n'est pas le moment. »

Je dis : « Il n'est pas question de dérangement, tu ne m'as pas dérangé. A peine si j'ai eu le temps d'enfiler mes pantalons. Ça va. Mais la prochaine fois, que ce soit la bonne. »

Il me le promet.

En effet, début septembre, il m'appelle.

— Pas de blague?

— Non, non, cette fois, c'est sûr. Allons-y.

Je passe donc par Albaron, et je monte. Il faisait mauvais. J'arrive. On décharge ma camelote. Je dis : « Grouillez-vous, les gars. Il s'en faut que je sois chez moi et j'ai pas envie de coucher à la belle étoile. » En fait d'étoiles, qu'est-ce qu'il tombait! Ça pétait du côté de l'Archat; des tonnerres secs et de ces giclées qui t'en foutaient plein la vue. Je me renfourne dans ma cabine, et vas-y Popaul, je te fais cette descente en valse, mon ami! Je traverse Albaron : ils fermaient les bistrots. En avant dans les gorges, plein tube. J'ai de bons phares, pas de brouillard, rien du tout. Rien que de la pluie, mais alors, en nappe. Je me disais : « Est-ce que tu roules dans le torrent ou sur la route? » Et vas-y!

Je ne pensais pas du tout à l'homme. Quand je l'ai vu. Sous son peuplier. Le même. Il m'a fait signe. Je me suis arrêté. J'étais soufflé!

Il dit : « Bonsoir. » Je dis : « Bonsoir. » Il s'assoit près de moi. Je sens tout de suite l'odeur de sa veste sèche. Je remarque aussi ce que je n'avais pas remarqué les fois d'avant. Il est tête nue. Il n'a pas le moindre bagage. Et il sent, je te le répète, le sec parfait.

Je repars, traverse Clostre, la forêt, le col, la pente, passe aux Lucettes, embranchement de la Nationale, je prends à droite gare de Lus, pile devant la véranda. Je m'arrête. Il descend. Il me dit : « Merci beaucoup et au revoir. »

Je mets un temps infini pour revenir ici. Mais vide. Je ne me souviens même pas si le passage à niveau était ouvert ou fermé. Je me suis trouvé arrêté le nez sur la porte de mon garage. J'ai garé, rentré chez moi, déshabillé, couché, dormi.

Le lendemain, je me réveille, je dis : « Feu de Dieu! »

Il s'agit de voir clair. Deux fois au même endroit; sous le même peuplier! Arrive Charras. Je lui dis : « Non. Aujourd'hui je suis fatigué. Va voir le fils Raynaud, il pourra sûrement t'arranger avec sa camionnette. Moi, barca! »

Il faut en avoir le cœur net. Il fait un temps superbe. Je calcule mon coup. Je pars en plein soleil. Je passe aux Lucettes. Je monte. Le col. La forêt. Clostre, les gorges. Le peuplier. Reconnaissable entre mille. Pas moyen de me tromper : l'endroit est photographié. Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire, ce peuplier? Rien. Je me rends compte en tout cas qu'il est incapable d'abriter quelqu'un de la pluie. Comme tous les peupliers, mais, en plus, parce qu'il n'est ni touffu ni gaillard, mais au contraire sur le point de mourir, plus qu'à moitié sec, blanc et noir, presque carbonisé. Une idée me trotte. J'ai planqué mon camion sur le côté de la route. Je suis libre comme l'air. Qu'est-ce qui est le plus près d'ici : Clostre ou Albaron? Je vais voir. Je remonte la route sur cent mètres et voilà la borne : Clostre seize kilomètres, Albaron dix-huit. Bon. Voilà un point d'éclairci Il ne vient ni d'Albaron ni de Clostre. Il faut bien pourtant qu'il vienne de quelque part pour être ici? Je retourne au peuplier. Là, il y a encore quelque chose de très clair. La route et le torrent sont côte à côte. De l'autre côté du torrent le rocher à pic a une cinquantaine de mètres de haut. De ce côté-ci de la route, idem. Albaron est en bas à un bout des gorges. Clostre là-haut à l'autre bout; entre les deux, trente-quatre kilomètres de couloir exactement comme il est ici. D'où est-ce qu'il tombe, ce type-là? Et là-haut, au-dessus des rochers, qu'est-ce que c'est? Encore faudrait-il qu'on ait un truc pour en descendre. Et pour y monter.

A cinq ou six mètres à gauche du peuplier, il y a une faille. Un torrent en descend, qui, avec la pluie d'hier, aujourd'hui fait encore de l'esbroufe. Est-ce que le type descendrait aussi par là? Mais venant d'où? Cette faille est extrêmement sombre, en rochers rouges dans lesquels l'eau a creusé des gour qui doivent être profonds. La faille a à peine un mètre de large, et tout embroussaillée. Je ne me pose plus de question pour savoir comment ce type-là fait pour avoir des pantalons impeccables, une veste sèche, des cheveux secs, en plein orage, s'il descend par là (et même s'il ne descend pas par là; d'autant que je me souviens tout d'un coup qu'il a aussi les souliers propres, cirés, reluisants, même vernis).

C'est midi. Je casse la croûte. Il fait très beau. Le soleil tombe d'aplomb dans les gorges. Je me dis : « Tu cherches des poux sur une tête de marbre. Il doit y avoir à tout ça une explication très simple. Est-ce qu'on est au vingtième siècle ou non? Regarde un peu cette faille! »

L'eau a diminué. Ça n'est toujours pas très engageant malgré tout. A la guerre comme à la guerre, j'y vais. C'est plein de ronces. Ça pue : question de mousses qui pourrissent, sont épaisses, jutent, m'en foutent d'une espèce de glaire plein les doigts, car je suis obligé de me glisser à quatre pattes. En tout cas, au sujet des pantalons et même de la veste, impossible de les garder neufs. Ça, ça ne fait aucun doute et, par-dessus le marché, il semble bien que jamais personne n'est passé par là avant moi. Je m'élève de sept à huit mètres comme ça en escaladant les cascades et en contournant des gour, qui, comme je le pensais, ont deux à trois mètres de profondeur, bien qu'à peine grands comme des cuviers, et je vois, encore assez loin mais clair, le débouché de la faille sur le haut du rocher. J'en ai tant fait qu'allons-y.

J'y arrive. Il m'a fallu plus d'une demi-heure. Et là-dessus, c'est un plateau. Mon premier geste, c'est de tirer ma montre. A la lumière, on dirait cinq à six heures de l'après-midi. Il n'est que deux heures. Des buis et des genévriers. Perte de vue jusqu'à des montagnes au fond, que je reconnais : Archiane, les Monts de Fradets, Javaux, et les hauts de Frou. Rien. Ni maison, ni cabane, au contraire. Et c'est frappant! Je fais quelques pas. Devant la pointe de mes souliers part une avenue. De chaque côté : des buis, des genévriers. Par terre,

quatre doigts d'épaisseur de petites bruyères. Je marche là-dessus sans un bruit. Je fais une centaine de pas : une autre avenue part sur ma gauche, une autre sur ma droite, celle que je suivais se sépare en deux, que je vois encore devant moi se séparer en cinq ou six, de chaque côté. J'avance. Je ne vais pas vite. Je regarde bien autour de moi : des buis, des genévriers, des avenues de bruyères. Un parc de château autour de rien. De quelque côté que je me tourne, ces avenues partent; c'est tout. Tout est vert sombre.

Je redescends. Je rentre. Je fais ma soupe. Je me couche. Je n'avais aucune idée.

Le lendemain je m'envoie Saint-Vable. Temps superbe. Je fais attention à tout. Je demande même à Lavien, en disant comment il est. Inconnu au bataillon. Je pars dans la montagne. Difficile de savoir à quel endroit je l'ai chargé. Et tout d'un coup, il n'y a pas de doute, c'est là : de chaque côté de la route, sur des bruyères de quatre doigts d'épaisseur, il y a des avenues de buis et de genévriers qui vont au diable. C'est vert sombre.

Vu.

Je rentre. Pendant deux jours, je fais mon jardin. Je vais voir Charras. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu voulais mercredi dernier? Est-ce que le fils Raynaud t'a arrangé? » Il me dit « Non. Et même ça m'ennuie.

— Il s'agit de quoi?

— Ma fille est nommée institutrice à Vallier. On est allé voir. C'est au tonnerre de Dieu. Jamais la petite pourra rester seule dans un trou pareil. Alors, sa sœur va avec elle. Au début. Et puis on va s'occuper de la faire changer de poste. Mais pour le moment, il faut y aller. Il faut qu'elles portent au moins deux lits, enfin, une table, trois casseroles, une commode, des malles et des valises. C'est pas un chargement pour toi, je le sais. Le fils Raynaud m'a dit : « Moi, vous savez, j'ai de mauvais pneus pour aller là-haut dedans », enfin j'ai compris que ça ne lui disait rien. Je ne t'en parlais plus parce que c'est un peu ridicule de prendre un camion comme le tien pour porter trois fois rien.

Je lui dis : « Écoute, je suis un peu patraque, ton truc, c'est un petit truc, si tu veux je te le fais. Tes filles sont déjà là-haut? — Non, elles monteraient avec toi s'il y a de la place dans ta cabine. »

Et nous nous mettons d'accord pour le vingt-huit septembre. En le quittant, je pense tout d'un coup que le vingt-huit est un dimanche. « Tu n'y as pas fait attention, lui non plus. » J'étais là pour le rappeler. Puis je me dis : « Laisse, si ça ne fait pas son affaire il te le dira. Toi, que ce soit dimanche ou lundi, ça n'a pas d'importance. »

Charras ne dit rien et nous partons le dimanche. Il faisait mauvais. Obligé de bâcher, et on se fourre, les deux filles et moi, dans la cabine. Le voyage va bien, on ne s'en faisait pas tous les trois. Vallier, c'est pas plus mal qu'autre chose. C'est un peu haut, un peu triste, mais les gens sont très serviables. Ils nous aident à décharger le matériel, à le rentrer à l'école, et ils font beaucoup de bonnes manières à leur nouvelle institutrice. Bref, ils nous font manger la soupe. Une potée au lard. Et on sort des bouteilles. La nuit tombe. Le temps était de plus en plus mauvais. Ils me disent : « Restez ici, demain il fera jour. » J'accepte, on sort d'autres bouteilles. Et en avant. Entendu que je dois coucher chez un nommé Firmin. Mais mon camion est dehors et il se mouille. Je dis : « Vous n'avez pas une grange, un hangar où je pourrais le garer? » Il y a un type qui me dit : « Si, viens. » Il allume un fanal et on y va. Je dis : « C'est loin? — Non. C'est à cinquante mètres. » Je monte dans la cabine. Voyons voir si ça va partir. Je me disais : Avec ce qu'il y est tombé dessus, qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant que les bougies soient noyées. Pas du tout, ça part, ça ronfle même. Le type au fanal me dit : « Je passe devant. Je vais te montrer. » Je ne sais pas ce qu'il me prend. Peut-être ce moteur qui ronflait, je t'assure, d'une façon épatante. Je me mets à la portière et je l'appelle. Il rapplique. Je dis : « Écoute, j'ai changé d'idée. Je file. — Où donc? — Je rentre. » Il dit : « Ne fais pas une chose comme ça : regarde ce qui tombe! — Si si, je rentre. » Il me fait tout entrevoir. Rien à faire. Je dis : « Remercie tout le monde. Excuse-moi, je suis comme ça, moi, je me fais du mauvais sang, tu sais, il faut que je rentre. »

Je recule. Je braque, je tourne et bon vent.

Franchement, un tour de couillon! Une heure après, recta, je trouve mon bonhomme. Je vois d'abord dans mes phares une sorte d'avenue qui prend au bord de ma route : genévriers, buis et un petit morceau de tapis de bruyère, tout ça très propre sous la pluie. Vert sombre. Mon bonhomme est là. Il me fait signe. Et je ne m'arrête pas!

Enfin, pas tout de suite; je fais peut-être encore vingt mètres. Il arrive. Il dit : « Bonsoir. Vos freins ne vont pas, ce soir? » Je dis : « Non, ils ont besoin d'être un peu serrés. »

Il s'assoit à côté de moi. Il est toujours sec comme un pendu.

Tu vois Vallier. Ce n'est pas précisément la direction de la gare de Lus. Il y a cependant un coin par lequel on peut y aller. Je dis on peut. Tu vois l'embranchement pour Saint-Julien. Là, dans la croisée, il y a un chemin. Pour venir ici, tu te détournes de trente kilomètres. J'ai pris ce chemin. Et on a tourné dans des bois et des bois. Jusqu'à la gare de Lus.

« Les filles demandent pourquoi tu es parti comme ça l'autre soir, me dit Charras quelques jours après. Et aussi si tu es bien rentré. »

Après ça, je fais deux ou trois voyages là autour pour les uns et les autres. Je me dis : « Minute. Regarde venir. Il doit bien y avoir moyen. » Comme ça un mois, un mois et demi. La neige commence à se mettre partout. Il n'y a plus rien à faire en dehors des routes nationales. Arrive Picolet d'Avers. Il a quelque chose de drôle à me demander. Tout de suite, ça me fait mauvais effet. Il veut que j'aille chercher un taureau à Montmeyan. Je lui dis : « Tu as vu le temps qu'il fait? » Il me répond que c'est tout le long sur la grand-route bien libre, que si j'ai peur de ça, alors...

Je n'ai pas peur de ça, mais où on le mettra, son taureau? Ce n'est pas des mètres cubes de bois. Il me dit : « J'ai sa boîte. On le rentre dedans. Tu n'as plus qu'à charrier la boîte; c'est facile. » Je lui réponds que, pour lui, tout est facile, mais que, pour moi, ça n'est pas pareil. Et que son taureau, ça ne presse pas. Et il me raconte que c'est une bête primée, enfin, ce taureau, il me le fait plus beau que le pape. Mais je tiens bon et je lui dis que ses vaches peuvent encore se passer de pape pendant quelque temps. Il me dit : « C'est pas seulement mes vaches, c'est toutes les vaches. — Eh bien toutes les vaches se passeront de pape jusqu'à ce qu'il fasse beau. »

Il part. Il n'est pas content. Je me dis : « C'est vrai ça, on ne peut quand même pas faire passer les vaches avant les chrétiens! » Va te faire foutre qu'à partir de ce moment-là le temps se lève. Ciel clair, soleil, un peu de bise. Il gèle ferme. Je monte jusqu'à la route : elle est sèche et solide comme en été. Je me dis : « Tu as l'air d'un âne. Avec une route comme ça, qu'est-ce que c'est d'aller à Montmeyan? »

Je redescends. En redescendant je me dis : « Non. Tu auras l'air de ce que tu auras l'air, mais tu n'y vas pas. C'est encore un coup dans le genre de ce qui s'est passé pour Pradalier et pour Charras. Ça te lanterne jusqu'au moment précis où tu tombes pile sur le bonhomme. Tiens-toi à ton idée. »

N'empêche qu'à midi, dans les endroits à l'abri, on dirait l'été. Je fume ma pipe sur le banc devant ma porte. Je me dis : « Montmeyan, c'est quand même pas le désert. C'est tout le long dans des villages et des champs; ça ne monte pas, il n'y a pas de forêts; on passe à Clelles; on passe à Mens; on passe à Landres, qui ne sont plus des villages, presque de petites villes. » Et je me redis : « Non, non et non. » Même, j'entreprends quelque chose d'autre tout de suite. Le soir, je me répète : « Tu as l'air d'un âne. » Je me redis : « Tant pis. Non. » Je me couche. Je me réveille en pleine nuit. Je me lève. Je ne sais pas pourquoi. Je vais à la fenêtre. Des étoiles, plein. J'ouvre le tiroir de la commode et je prends mon revolver. Mais je me dis : « Et ça te servirait à quoi? Est-ce que ce type-là t'a fait quelque chose? Absolument rien. Il s'assoit à côté de toi et tu le mènes à la gare de Lus, un point c'est tout. Il est là et il ne dit même rien. » Je replace le revolver. Je me recouche et je me rendors.

Le lendemain, c'est à se mettre à genoux! Un temps! Tu te souviens? Et ça dure huit jours. Et pendant ces huit jours, tous les jours je me dis au moins cent fois.

« Va chercher le taureau de Picolet. — Non!

— C'est si facile, va chercher le taureau de Picolet.

— Non!

— Il fait beau; c'est franc comme l'or; va chercher le taureau. — Non!

— Va chercher le taureau; c'est tout le long dans des villages, il n'y a pas de forêts, ni de désert, ni de vert sombre nulle part. — Non et non! »

Et puis je me décide tout d'un coup. Je me dis : « Tu n'as qu'à y aller en plein beau temps et en plein jour. Et tu rentres avant la nuit. Tu pars d'ici à sept heures. Tu es là-bas à dix. Tu pars à onze. Tu rentres à deux heures de l'après-midi. En plein jour. Au soleil. »

Et je téléphone à Picolet. Et je pars le lendemain à sept heures recta. Même à moins le quart. Avec un temps dur comme du ciment. Dégagé de partout, plein d'étoiles vertes. Le soleil ne pointe pas encore, mais il n'a rien au-dessus de lui. Un ciel propre comme une pierre de lavoir. Partout des couleurs de beau temps. Pas un brin de rouge. Net. Je regarde de tous les côtés. De tous les côtés ça brille. La route est propre comme un sou. Je mène dur. J'arrive à Montmeyan à neuf heures et demie. Les types ont été prévenus par téléphone. Ils sont là. Le taureau est mis en boîte, bouclé, chargé, c'est dix heures et quart. Je suis en avance de trois quarts d'heure. Un temps de marbre. Je regarde encore de tous les côtés. C'est formidable. C'est même plus beau qu'en été. Je pourrais prendre mes aises. Mais je suis gonflé à bloc. Je veux y arriver et je démarre à dix heures vingt. Pendant les premiers kilomètres je surveille pour me ren-

dre compte si mon collègue ne rouspète pas trop là derrière. Pas du tout. Il en a pris son parti; le pape se laisse véhiculer. Je passe Landres, je passe Mens, je passe Clelles. Il est midi. Je suis à treize kilomètres de Clelles et, devant moi, je vois déjà le clocher de Percy au-delà de cinq ou six mamelons aveuglants de neige, quand il y a quelque chose qui foire et me voilà en panne. Je descends, je relève mon capot; je fais mes trucs : rien. Est-ce que c'est bien midi? Oui. C'est midi vingt-cinq. C'est bien le diable s'il ne passe pas une voiture allant vers Clelles. Je le ferai dire au garage et Martel s'amènera dare-dare. Ça peut coller. Il y a encore au moins pour presque quatre heures de jour. J'allume un petit feu de branches sous le radiateur pour qu'il ne gèle pas et, en attendant, je me remets à tripoter là-dedans. J'ai naturellement soufflé dans le gicleur et tâté les bougies. Une heure dix, il ne passe personne. Le pape ne dit rien. C'est déjà bien. Deux heures et demie, personne et toujours rien à faire. J'attaque à la manivelle. Je suis en nage.

Et brusquement un coup de froid me pince sous les bras. Je relève le nez. Qu'est-ce que je vois : le col bouché; un nuage noir qui descend; des nuages noirs qui dépassent la crête de l'Archat et le dos du Ferrand, et qui vont vite, s'amènent; plus de soleil; une giclée de grésil, et va te faire foutre que voilà la neige, épaisse et bourrasque. Je colle du bois à mon feu, ferme le capot et je grimpe dans ma cabine. Ça va mal. Toujours personne. Trois heures un quart. Il y a bien longtemps que je vois plus ni clocher du Percy ni rien du tout, pas même les bords de la route. Je n'ai plus que, tout au plus, une demi-heure de jour devant moi. Là-dessus, le pape se met à foutre des coups de talon dans sa baraque et il chante un drôle de cantique. Il s'impatiente. Il n'est pas seul. Je redescends mais je n'ouvre même pas le capot; avec ce qui tombe je ne risque pas d'arranger quoi que ce soit. J'alimente mon feu. Je rentre à l'abri. S'il ne passe personne, je suis là jusqu'à demain. Et il ne passe personne.

La nuit tombe. J'allume les phares. Je vais décharger ma batterie. L'autre continue à beugler et à ruer. Je crois même qu'il flanque des coups de tête, et heureusement que dans sa boîte il n'a pas de recul, sans quoi du train où il va, il casserait tout. Alors, à nuit noire, je vois dans mes phares, au-dessus du blanc de la neige, un tout petit peu de vert sombre. Comme le commencement d'une allée de bruyère entre des genévriers et des buis, et voilà mon homme qui arrive par là, nu-tête, avec sa veste à carreaux, son pantalon neuf, ses bottines cirées et pas de bagage. Il vient, il ouvre ma portière, il s'assoit à côté de moi. Il dit : « Sale temps. » Je dis : « Oui. » Il sent le sec. Le pape est sage comme une image. J'appuie sur le démarreur. Ça ronfle. Et nous partons. Je suis allé droit sur la gare de Lus. Ce n'est qu'après que je suis rentré ici.

A partir de là, le temps fut mauvais. Souviens-toi. C'est à peine si on se voyait de maison à maison. Chacun chez soi. Il ne fallait plus penser à faire des transports, même à cinquante mètres. Je faisais comme toi, et comme tout le monde. Je sortais juste pour aller chercher mon tabac. J'avais le temps de tourner et de retourner toutes choses. Je me dis que peut-être un chien ferait l'affaire. Je vis Auguste Blache et je lui demandai s'il ne voulait pas me vendre un de ses fameux chiens-loups. Je savais qu'il en vendait. Il voulut bien, au contraire. Il me dit même que c'était le moment rêvé. Il en avait un jeune très fort. Il me dit : « Si tu le prends maintenant, il s'attachera à toi. » Je lui dis : « Pourquoi donc maintenant? » Il dit : « A cause du mauvais temps et du froid. Il restera près du feu, et comme il comprendra que c'est ton feu, il s'attachera à toi. » Oui. Et puis, je lui fis de la soupe d'os. Alors, tu comprends, pour ce qui est d'aimer quelqu'un, il m'aimait. Tu connais les chiens de Blache. C'était sûrement le plus beau. Il se tenait planté comme un Préfet. Il avait les onglons comme des rasoirs. Une belle tête; il savait rire; des dents de passe-partout. Je lui tâtais les muscles du cou, on aurait dit du câble électrique. Il dormait à mes pieds. Il n'y avait que moi pour lui. Nous passons ensemble Noël et l'hiver.

Arrive le printemps. Je me dis : « Maintenant, tu as quelqu'un avec toi. La première occasion qui se présente, je ne cherche pas midi à quatorze heures, je la prends. » C'est Pical qui veut que j'aille à Dauban porter trois tonnes de peaux de bœufs à la tannerie. Ça presse parce qu'il a peur que le dégel les pourrisse. Je lui dis : « T'en fais pas, j'y cours. » Il dit : « Il est loin de faire beau. » Je dis : « Il est même près de faire très mauvais, mais laisse faire, on verra bien. » J'étais fier comme Artaban.

Je fais monter le chien à côté de moi dans la cabine. Je l'avais appelé Pompon. Il s'assoit à la place où le bonhomme s'asseyait. Et nous partons pour Dauban avec notre chargement qui ne sentait pas la violette. Il faisait le temps rêvé pour mon zèbre. La pluie tombait à seaux, et même elle était si épaisse que c'était elle, bien plus que le nuage, qui faisait de l'ombre jusqu'à mettre la nuit dans le jour. J'étais bien tranquille, j'allais doucement. Sale coup pour Pompon si on s'était flanqués dans le fossé. Je ne tenais pas à lui faire peur. C'était sa place, maintenant, là, à côté de moi, sur le siège de la cabine. J'avais plaisir à voir sa bonne tête, si solide, bien dentée, ses bonnes oreilles qui se couchaient nerveusement de joie quand je l'appelais par son nom, ses yeux si affectueux. Il me lécha au moins dix fois les mains pour son plaisir à lui.

Je n'avais jamais vu un temps plus mauvais. On était emberlificoté dans la pluie comme dans des draps et des couvertures. On n'allait pas plus vite que le pas. On donnait du nez dans des saloperies. Tu usais ton pied à freiner. Ça se débrouillait un peu, tu y voyais encore quelques mètres. Tu les faisais, ça s'emmouscaillait de plus belle. J'ai un essuie-glace à main. D'habitude c'est plus pratique. Là, non. Vingt fois j'ai passé le chiffon par-dehors. J'ai finalement trouvé une pomme de terre dans mon coffre à outils. Elle est là pour ça. J'en ai passé sur la vitre et on a pu faire un peu de route. Quand la pluie s'écartait, je voyais le pays sauvage.

On a fait ça jusqu'à Dauban où on arrive à trois heures de l'après-midi. Ces trucs où il y a beaucoup d'ouvriers, comme ça, on ne trouve jamais personne. Avant qu'on ait enregistré le poids et la tare, fait le bulletin et déchargé les ballots, c'est plus de quatre heures. Mais je n'étais pas impatient et, cette fois, je regardais la nuit en face. Il faisait d'ailleurs moins mauvais. Il n'y avait plus que de la pluie ordinaire.

On part. Pas d'erreur : c'est tout à fait une nuit pour mon zèbre. Dans mes phares, je vois maintenant un drôle de pays. Il n'y a naturellement pas encore de feuilles aux mélèzes ni aux frênes. Les arbres sont vernis de la tête aux pieds. L'eau brille dans toutes les branches. C'est comme une toile d'araignée. Dans les tournants j'éclaire la lande, ou des pentes de montagnes nues. Des choses vastes. Enfin, je vois des buis, des genévriers vert sombre. Une avenue de bruyères. Je joue franc jeu. Je m'arrête.

Et le type ne se dégonfle pas. Il arrive. Il n'était pas là quand je me suis arrêté. Maintenant, il est là. Veste à carreaux, pantalon neuf, souliers vernis, pas de bagages. Je vois la pluie tomber sur sa tête nue, mais je sais qu'il sent le sec. Et cette fois, je vois son visage. Il sourit. Je touche mon chien. Il est toujours assis à côté de moi. Il ne bouge pas.

Le type s'avance, ouvre la portière. Je dis : « Descends, Pompon. » Pompon descend de la banquette et se couche près de mes jambes. Le type s'assoit à côté de moi. Et nous partons pour la gare de Lus. Il me faut d'ailleurs quitter ma route et prendre à gauche. Je prends à gauche. Pompon ne me gêne pas pour conduire. Il est plutôt couché sur les pieds du type.

Je l'ai déposé à la gare de Lus, comme d'habitude. Mon chien a voulu le suivre. Il a fallu que je descende, que j'attrape Pompon par le collier et que je le fourre de force dans la cabine. Il a failli me mordre. L'homme était arrêté sous le réverbère et nous regardait en train de nous battre. Tout le long, pour venir ici, Pompon est dressé contre la vitre et il geint. Je l'enferme avec moi dans ma chambre. Il se couche contre la porte. Il respire l'air qui passe sous la porte. Il geint toute la nuit. Le matin, il profite de mes allées et venues et il part. Je le vois sauter la haie. Je l'appelle. Il ne me répond même pas. Il file ventre à terre vers Lus.

Je l'attends un jour, deux jours, trois jours. Chaque soir, je passe une heure à le siffler dans toutes les directions. Je retourne à la gare de Lus. Je demande. On l'a vu, puis on ne l'a plus vu. Il me manque.

Je descends à Grenoble. Je vais au garage des Allées. Je dis à Chabot : « Est-ce que tu ne connaîtrais pas un type qui voudrait venir chez moi. Il s'agit de m'aider à conduire le camion. Il faudrait un jeune. Je le nourris. Je le loge. Je lui donne sa paie. Ce qu'il faudrait, c'est un type qui chôme. Est-ce qu'il n'y en a pas? »

Il me dit : « Si. Tu es pressé?

— Oui.

— Quand est-ce que tu remontes?

— Le plus tôt possible. Je n'ai rien à faire ici. Je suis descendu exprès.

— Va casser la croûte et puis reviens. J'aurai peut-être ce qu'il te faut. »

En effet, il a un jeune bien sympathique. Je lui demande s'il sait conduire les poids lourds, il me dit oui. On se met d'accord, je l'emmène. Il est bien, il est costaud, placide. Il ne s'en fait pas. Il a l'air tout content d'avoir trouvé une place. A moitié chemin, je lui donne le volant. Il conduit jusqu'ici. Impeccable. Prudent et régulier. Il passe les vitesses comme dans de l'huile.

Nous faisons tout de suite bon ménage. La maison lui plaît, le pays lui plaît, le boulot lui plaît. Moi, je ne lui déplais pas. C'est un bon bougre, serviable et pas fainéant. Il met la main à la pâte pour tout. Il a même des idées pour cuisiner. Je n'aurais jamais cru qu'il y ait des petits gars comme ça. Nous faisons pas mal de voyages ensemble. Il fait beau.

Certains soirs, même, je chantonne. Quelle

différence avec Pompon! Nous parlons. Nous partageons le tabac. Il va, il vient. Nous jouons aux cartes. Il s'appelle Jules. Je n'aurais jamais cru que la vie à deux soit si agréable.

Nous entamons la période de mauvais temps. Et brusquement, un jour, je suis prévenu. Les nuages sont bas. La pluie tombe en planches, la bourrasque secoue les arbres et les maisons. Vers les dix heures du matin, la porte du jardin bat. Je regarde par la fenêtre. C'est un homme sous une grande pèlerine et enfoncé jusqu'au menton dans un capuchon, qui arrive. C'est Bienaimé Laveur. Il dit : « Est-ce que tu ne me ferais pas un voyage? » Je dis : « Naturellement, si. Il s'agit de quoi? » Il s'agirait d'aller chercher un groupe à Saint-Dizier. Seulement, voilà : il y a le moteur, et il y a quatre machines-outils. Il a acheté le tout à un nommé Trémolet qui avait installé une scierie et a fait de mauvaises affaires. On l'a saisi, on l'a mis à la porte, et le groupe est dehors, à la pluie. Il souffre. Il faudrait y aller tout de suite. Je dis : « Tu n'aurais pas pu y penser quand il faisait beau? » Il dit : « Non, quand il faisait beau, je n'y pensais pas. J'y pense maintenant. » Bon. On va aller te chercher ton groupe.

« Est-ce que c'est loin? » me dit Jules. Je dis : « Non. Il faut compter quatre heures en tout, aller et retour. — Restez-là, me dit Jules, j'y vais seul. » J'aime beaucoup ce garçon. « Vous n'avez qu'à me dire où c'est. »

On voit qu'il m'aime bien et que ça lui fait plaisir que je reste à l'abri. Je lui dis : « Prends la carte, je vais te montrer. » Je lui fais voir la route. Elle passe par Albaron et les gorges. J'ai envie de lui dire : « Là, il y a un vieux peuplier », mais naturellement, je ne dis rien. Il casse rapidement la croûte et il part vers les midi. Je lui dis : « Tu seras de retour à quatre heures, mettons cinq. J'aime mieux que tu rentres de jour. » Il me répond : « Ne vous en faites pas, patron. Dormez sur vos deux oreilles. »

Je m'en garde bien. Je reste à regarder le temps. Ça n'a jamais été le temps du bonhomme comme aujourd'hui. Si peu que la pluie s'écarte, il me semble que je vois des genévriers et des buis vert sombre; une avenue de bruyères. C'est le frêne qui est encadré dans ma fenêtre, ou bien c'est le châtaignier du coude de la route. Plus de cent fois ce pays vert sombre, ce parc de château autour de rien apparaît. Je guette l'homme. Je crois le voir. C'est un de vous autres qui passez sur la route. C'est Valigrane qui a pris le raccourci dans le pré et qui voyage à travers la pluie. J'essaie de m'intéresser à quelque chose. J'égoutte mes vieux bidons d'huile dans une bassine. L'huile est verte et sombre. Je vois ce pays triste qui domine les gorges. Jules est en train de rouler en bas au fond, en ce moment. A-t-il dépassé le peuplier ou pas encore? La pluie s'enrage contre mes vitres. Il me semble que c'est contre mon pare-brise et j'ai envie de manœuvrer l'essuie-glace. Il a dû dépasser le peuplier. Il ne doit pas être loin de la sortie des gorges, maintenant. Je continue à égoutter mes vieux bidons. Ça coule à petit fil. Jules ne sait même pas que ce pays vert sombre existe. Il ne pense qu'à conduire : à la crête des rochers, là-haut, les genévriers et les buis regardent passer mon camion. Ce n'est pas moi qui suis dedans.

Quatre heures. Je dis : « Et voilà. Il va arriver. » Cinq heures. J'ai dit quatre ou cinq heures. Il ne va plus tarder. Il fait presque nuit. Mais qui sait si de l'autre côté des montagnes la pluie est aussi épaisse qu'ici? Peut-être qu'il y fait jour plus longtemps. Six heures. Maintenant, il fait nuit noire partout. Sept heures. Où est-il? Huit heures. J'entends du bruit sur la route. Je sors. C'est une rafale qui rage dans les branches des châtaigniers. Neuf heures. Je me demande s'il a été arrêté à ma place.

Cette fois, c'est lui. Les phares ont éclairé ma fenêtre. Je lui demande ce qu'il a bien pu foutre; il est dix heures un quart. Il me dit que quand il est arrivé à la scierie il n'y avait personne. Il ne pouvait pas charger le groupe tout seul. Il a fallu qu'il aille à la ferme à côté : ça a pris du temps. Ils se sont donné un tintouin du diable pour charger ces machines qui, en effet, n'ont pas l'air commode. Je lui dis : « Gare ça. On ira décharger demain. Viens manger ta soupe. »

Il dit : « Tiens, vous n'avez pas allumé la lampe? » Je dis : « Non. » Je l'allume. Je mets deux assiettes sur la table. Il dit : « Vous n'avez pas encore mangé? » Je dis : « Non. » Nous commençons à avaler la soupe. Je n'osais pas aborder la question. Je dis : « Tu as fait bon voyage? » Il dit : « Oui.

— Il n'a pas fait trop mauvais temps?

— Comme ici. Il n'a pas fait beau.

— Tes phares marchaient bien?

— Oui. Ils sont un peu bas. Je les redresserai demain. »

J'avais mis un jarret de porc salé à bouillir avec des choux et des pommes de terre. Je tire le jarret de la marmite. Je le coupe.

— Tu as faim?

— Oui.

Je lui en donne un bon bout. Il se sert un verre de vin. Je suis obligé de fermer les yeux tellement la couleur du vin est sombre, presque verte.

— Tu n'as pas eu d'ennuis?

— Non.

— Tu as passé par la route que je t'ai dit?

— Oui.

— Le torrent n'avait pas débordé?

— Si, mais pas grand-chose.

— Tu y voyais bien devant toi?

— Très bien, mais les phares sont un peu bas. Il faut un tout petit peu les redresser.

Je me sers de choux et de pommes de terre. Lui aussi.

Je dis : « Et, est-ce que tu n'as pas peur de rouler la nuit? » Il me dit : « Pensez-vous! et de quoi voulez-vous que j'aie peur? » Je me dis : Est-ce que ça serait un imbécile? Je dis : « Il peut arriver des quantités de choses, la nuit. » Il dit : « Il n'arrive jamais que ce qui doit arriver. »

A ce moment-là, je trouve dans mon assiette une feuille de chou toute verte, d'un vert sombre.

Je dis : « Tu n'as rencontré personne sur la route? » Il me dit :

— Si, c'est drôle, un type que j'ai connu à Grenoble. Il est employé dans une laiterie. Il sortait juste du bureau de tabac d'Albaron comme je passais.

— Quand?

— En allant à Saint-Dizier.

— Et en retournant?

— En retournant, tout à l'heure, j'ai chargé un type qui m'a arrêté sur la route.

Je dis : « C'est dangereux de prendre des types, comme ça, la nuit. » Il dit : « Non. C'était un monsieur. Et avec ce qui tombait, on ne pouvait vraiment pas le laisser sous un peuplier. »

Le lendemain, tout bien pesé, je dis : « Jules, je vais te payer deux mois, mais il faut que tu fasses ton baluchon. » Il dit : « Comment, qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça veut dire que tu t'en vas, que tu ne restes pas ici, que tu pars, que tu vas ailleurs.

— Je vais où?

— Où tu voudras.

— Je ne reste plus avec vous?

— Non. » Il dit : « A cause de quoi? » Je réponds : « A cause de rien. C'est comme ça. »

Nous avons alors des mots parce qu'il dit que je ne sais pas ce que je veux.

— Pourquoi l'as-tu renvoyé? Moi, je l'aurais gardé. Il faisait les choses à ta place, puisque tu ne pouvais pas te défaire de l'autre.

— Pour que tout se passe derrière mon dos? Non. Il serait parti et je serais resté là? Non, je n'y tiens pas. Il l'aurait rencontré, il l'aurait mené. Non. J'aurais été au courant de tout : quand les temps du bonhomme arrivent, il n'y a pas à s'y tromper. Alors, imagine-toi! Jules serait parti et je serais resté. Je me serais dit : « Maintenant, il allume ses phares, maintenant, il roule dans la pluie, maintenant le bonhomme lui fait signe. Maintenant Jules s'arrête. Maintenant le bonhomme s'assoit près de lui avec son odeur de veste sèche, maintenant ils roulent vers la gare de Lus. » Jamais de la vie. Qu'est-ce c'est, Jules? C'est rien, Jules! Non.

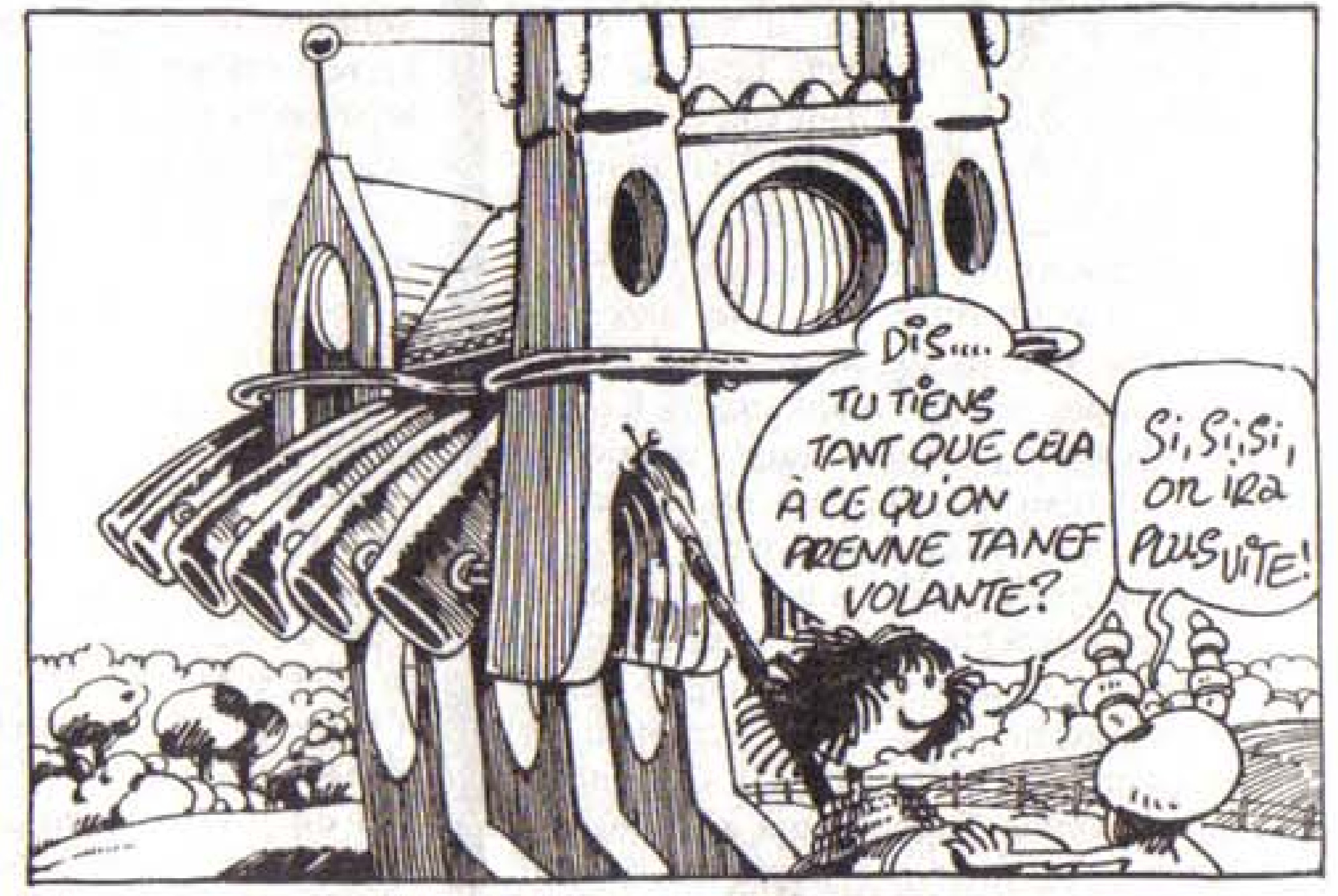
Il fait son baluchon et il part. Et moi, j'attends. Les beaux jours sont arrivés. Je roule un peu par-ci par-là, et même je fais quelques longs voyages pour Pradalier, pour Valigrane, pour Bicaille, dans des coins perdus. Enfin, petit à petit, les nuages montent. Pendant toute une semaine le ciel se prend. Et c'est le mauvais temps. Dès le matin, je sais que c'est le temps du bonhomme. Je me dis : « Tu vas voir. Sûrement, tout à l'heure, le Pical, le Lotier ou le Valigrane vont venir te dire : « Est-ce que tu ne me ferais pas un voyage? » et tu diras : « Diable, si » « Mais le jour se passe, il ne vient personne. Je me ronge à rester là. Le lendemain, c'est de plus en plus le temps du bonhomme. Et il ne vient encore personne. Alors, le soir, vers quatre heures, je sors le camion et je pars. Je ne me dis pas : « Tu vas aller ici ou là, à Albaron ou à Saint-Vable », je dis : « Tu vas. »

Je prends la route. Naturellement vers les coins perdus. Je passe à Jarrot, à Sagnard, je monte à Caire, j'arrive à Reculet; je vois les trois maisons passer à travers la pluie dans mon pare-brise, je prends un chemin montagnard et je monte, en troisième. La forêt. Un coup de vent écarte la pluie. Voilà devant moi les buis, les genévriers et le chemin de bruyères. Tout est vert sombre. Je m'arrête. Personne. Mes phares éclairaient loin dans les avenues. La pluie tombait juste assez pour luire. Je savais qu'il était là. Je me dis : « Donne un coup de klaxon. » Mais non. Je mets pied à terre, je me dis : « Va le chercher. » Et me voilà parti. Je monte, je monte. La forêt, la forêt, la forêt, la forêt, la forêt, dans la lumière des phares. Et il est là. Il vient vers moi. Je l'attends. Il passe. Je le suis. Je sens l'odeur de sa veste sèche. Il me semblait que j'étais à cent kilomètres de mon camion, mais nous le trouvons tout de suite. Le bonhomme me laisse alors passer devant lui. J'entre dans la cabine. Il entre, s'assoit près de moi. Je tourne dans ce chemin étroit comme sur une place publique, sans y penser.

Cette fois, nous ne sommes pas partis pour la gare de Lus. Il m'a dit où il avait à faire et je l'y ai mené. Directement.

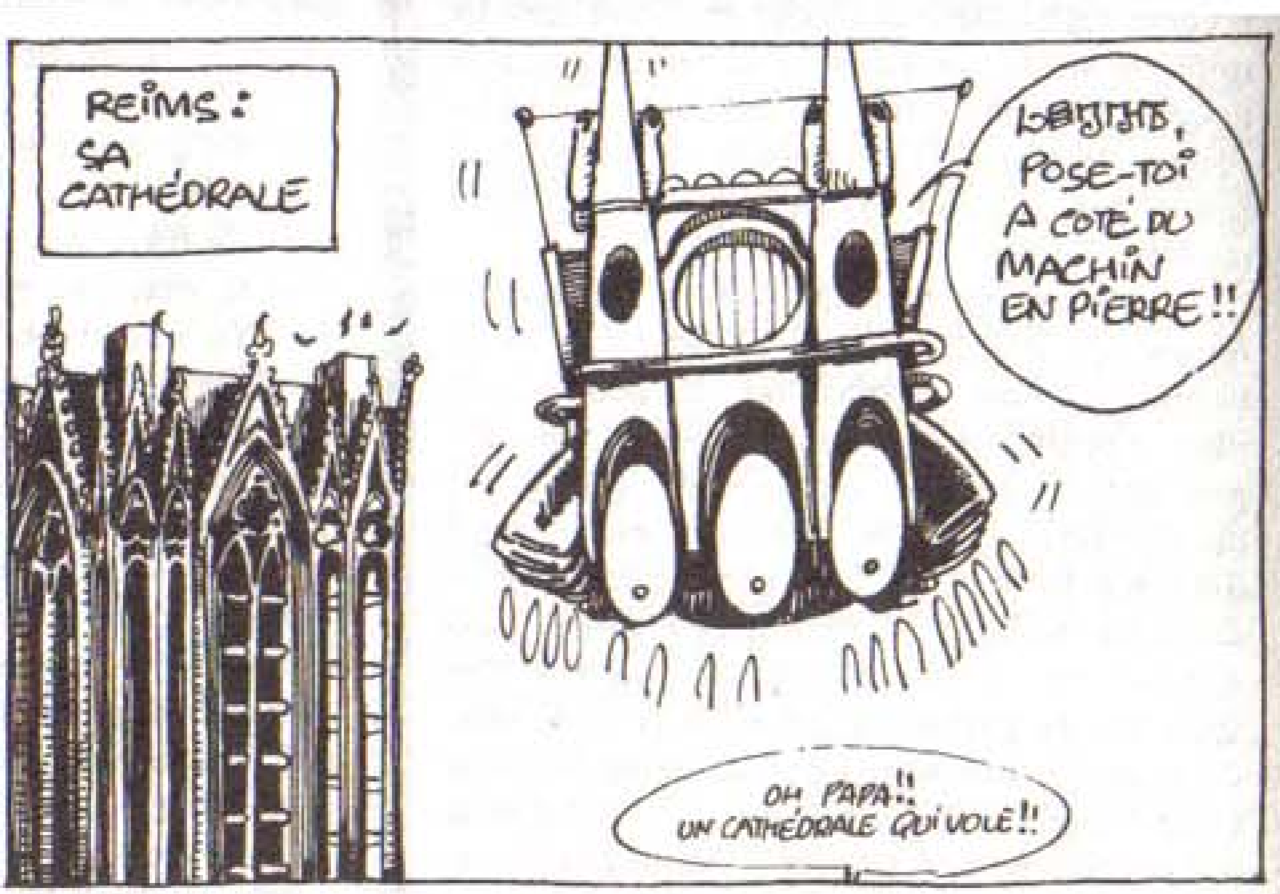
Extrait de FAUST AU VILLAGE © Ed. Gallimard


JEHANNE DARC
J'IRAI À REIMS
ELLE IRA À REIMS!
PARS POUR REIMS!
ALLEZ À REIMS


DIS.... TU TIENS TANT QUE CELA À CE QU'ON PRENNE TA NEF VOLANTE?
SI, SI, SI, ON IRA PLUS VITE!


AOH, FRANCIS, IL SEMBLE QUE L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE CONTINENTALE AIT FAIT DE REDOUTABLES PROGRÈS....
AOH!
?


TU VAS À LA CATHÉDRALE, GARGOYLUS?
C'EST POUR FAIRE MARRER LE PETIT, Y A ENCORE UN CINOQUE QUI SE FAIT SACRER ROI DE FRANCE!


REIMS: SA CATHÉDRALE
POSE-TOI À COTÉ DU MACHIN EN PIERRE!!
OH PAPA!! UN CATHÉDRALE QUI VOLE!!


POURQUOI SE FONT-ILS TOUS SACRER À REIMS?
C'EST PAS FINI DE DIRE DES CONNERIES?! PETIT CRÉTIN!!!
AÏE!!
?
C'EST LE ROY!
VIVE CHARLES VII!
II a


TENTION!
Ô DAUPHIN CHARLES, PAR TON AVIDITÉ AUTANT QUE PAR TON INGRATITUDE NOUS TE SAVONS DIGNE DE TES ANCÊTRES .....


BLAM!!!
À TOI, DIGNE FILS DE TON PÈRE, CONFIONS CE TRÉSOR SACR...
GNOM D'UN GHIEN!!
CROQUE


BRAVO!
HEUREUSEMENT, JE DISAIS: NE PAS CLAQUER LA PORTE!!
ELLE M'A ÉCHAPPÉ....
?
?
QUI C'EST?
QUI C'EST?
QUI C'EST?
CHOUETTE - C'EST JEHANN
C'EST LA PUCELLE!
GNON GNA GNOUMLIÉ MON GNANTEAU GHERMINE!!
?
SCANDALE!
MOHOM...


AH! J'OUBLIAIS L'ÉTENDARD .... HOP...
HALTE! ON PASSE PAS, BOUDIN!!
QUEL GNANTEAU GHERMINE?
FAUDRA FAIRE UNE RETOUCHE ....
NON!
GHERMINE!
HEURPE!


YOHOU!!! TCHARLES!!
HOÉ!
HÉ!!
ELLE EST FOLLE!
QUI EST CETTE DEMOISELLE?
?
TIENS, C'EST JEHANNE ....


BEN ILS S'EN VONT TOUS?
JE VEUX DEVENIR COMPAGNON DE JEHANNE PASQUE J'EN AI MARRE DE PRENDRE DES CHATAIGNES!!
ELLE?
G'N'EST LA TORDUE GNI PRÉTEND M'ENVOIGNER GONTRAINDRE ATTILA GNA LEVER GNE SIÈGE GNE PARIS!
AH?
CROQUE!!

LES LIVRES DE MANDRYKA

Légèrement mégalomane, Nikita Mandryka dit lui-même s'être longtemps cru investi d'une mission : celle de montrer la voie dans la bande dessinée. A juste titre parfois. En créant le « Concombre masqué », en 1965, dans VAILLANT, il s'affichait comme dessinateur underground avant l'heure. En fondant L'ECHO DES SAVANES en 1972 avec la complicité de Gotlib et Bretécher, il lançait le premier magazine « libéré » de bande dessinée, en marge des grandes maisons d'éditions. Aujourd'hui, hésitant entre le dessin et l'écriture, il ouvre L'ECHO à des formes d'expressions autres que la bande dessinée. Au cours de cet entretien, qui dépasse largement le cadre d'une simple évocation de ses lectures, il n'a pu s'empêcher de livrer le fruit de ses dernières « méditations »

— Je suppose qu'à peine sorti du berceau tu dévorais des bandes dessinées?

Dès sept ans. C'est mon père qui m'a donné mon premier SPIROU. On habitait en Tunisie, à Bizerte, où il était médecin. J'achetais aussi SUPERBOY, j'essayais d'avoir des FANTAX et des CASSEUR, mais c'était mal vu dans la famille parce que trop vulgaire. J'allais les lire chez les copains. Et puis je dessinais moi-même des petits recueils de bande dessinée, en copiant sur un western italien, TEX WYLER. Ce n'est pas un hasard si j'ai fini un jour par créer un journal...

— Et à part la bande dessinée?

Je lisais des trucs du genre Jack London, Jules Verne et aussi les policiers qui étaient dans la bibliothèque de mes parents. Je sautais toujours sur les passages croustillants, pleins de tortures. Je me souviens d'un livre où une nana se faisait décortiquer le bout des seins avec une pince à épiler. C'était horrible... Mais ce qui m'a surtout branché sur la lecture, ce sont les premiers numéros de FICTION et GALAXIE. J'étais alors revenu en France. Je devais avoir 14 ans.

— Tu es un mordu de science-fiction?

Non, plus maintenant. J'en ai lu jusqu'à 18 ans : les PRÉSENCE DU FUTUR, Bradburry, Lovecraft. Tous les grands de l'époque; et aussi les écrivains fantastiques comme Théodore Sturgeon...

— On parlait peu de S.F. en France, à ce moment-là?

Oui. On en trouvait seulement dans la petite boutique d'Opta, rue de Seine. Je m'y précipitais et c'est par cette boutique que j'ai découvert MAD. C'était la seule qui le distribuait en France. Ça m'a vraiment marqué... Parallèlement, je continuais à dévorer des Série Noire, James Hadley Chase, David Goodis. En fait, j'avais deux types de lectures. Les lectures de S.F. et de policiers et les lectures qui découlaient de mes études. J'étais en seconde, première, et je me disais qu'au lieu de me contenter du LAGARDE et MICHARD, je ferais mieux d'acheter les livres des auteurs au programme. Je dévorais Stendhal, Voltaire, Flaubert et Dumas. La science-fiction, la Série Noire, c'était la drogue, le côté cinéma.

— Tu allais beaucoup au ciné?

Oh, oui! A Bizerte j'allais voir des serials comme ALERTE A SCOTLAND YARD, les westerns avec Audie Murphy, les Tarzan... Une fois en France, j'ai découvert James Dean, Marlon Brando, Kazan. Tout le cinéma américain, mais aussi Renoir, Einsenstein. Apré j'ai voulu faire du cinéma et je suis rentré à l'IDHEC.

— Tu ne pensais pas être dessinateur?

Je voulais être réalisateur. J'attendais qu'un producteur vienne sonner à ma porte. J'ai bossé sur un seul film après l'IDHEC, un style MONDO CANE. J'étais nul, fumiste. Je jouais « à faire du cinéma ».

Pour gagner ma croûte, comme je savais dessiner, je me suis dit , autant essayer la bande dessinée avant de passer au ciné. Je continuais d'ailleurs à faire des bandes. J'avais beaucoup aimé le « Copyrit » de Forest dans VAILLANT. Mais il avait arrêté son histoire et comme je voulais absolument voir la suite, je la dessinais moi-même, avec mon propre personnage, que j'appelais « Prosper ». Je lui avais coupé la queue pour qu'il ne ressemble pas trop au héros de Forest. Et puis j'ai cherché un personnage plus personnel et j'ai créé le « Concombre ». C'est le fils du « Copyrit ». Il a commencé à paraître dans VAILLANT en 1965.

— D'ou vient l'univers du « Concombre »?

De l'influence de Lewis Caroll, des frères Marx, de Krazy Cat. Le non-sens, ça me plaisait beaucoup. Peut-être parce que j'avais l'impression que chez mes parents, c'était une maison de fous. Je crois que ça tient aux Russes : ils sont complètement dingues... Je voulais donc faire dans l'absurde, mais à deux degrés. D'une part, une bande genre PIM, PAM, POUM, avec un héros farceur et d'autre part, une bande adulte. C'était mon obsession. Je voulais que mon personnage soit à la fois très méchant, très agressif et en même temps très gentil, très pur... un justicier. D'où une confusion.

— Ton passage à PILOTE t'a permis de donner ce ton plus « adulte » au « Concombre »...

C'était plutôt le cafouillage complet. J'étais obsédé par l'idée de faire une bande dessinée qui soit « de l'Art », qui ne soit pas réservée aux enfants. Mais je ne savais pas comment m'y prendre. Un moment, je me suis beaucoup branché sur la politique et j'ai pensé que c'était le biais. J'essayais alors d'être marxiste, pro-communiste. Je me suis même inscrit au PCF...

— Quand?

— En 68. Le pire... Mais les gauchistes me semblaient complètement fous. Je croyais vraiment qu'il n'y avait que le PC pour changer socialement et politiquement les choses. J'étais plongé dans Marx, Engels. J'ai lu tout Engels, mais pas LE CAPITAL... C'était pas possible, je m'endormais... J'avais laissé tombé le roman et je lisais surtout des bouquins de sciences humaines...

— Comment ça interférait sur tes bandes?

— Quand il y avait un livre qui me plaisait, j'essayais de le dire en bande dessinée, de faire passer le message...

— Dans « le Concombre »?

Oui.

— C'était pas trop difficile?

Pour moi non. Mais je crois



J'APPRENDS A GOUVERNER...

DIX ANS DE B.D.



MANDRYKA
Le retour du refoulé
Ed. du Fromage
196 p. - 35 F.

Paru il y a six mois, Le retour du refoulé *est un des premiers vrais livres de l'histoire de la bande dessinée.*
Ce qui est passionnant, ici, c'est qu'on découvre un parcours. 1967-1977 : dix années pendant lesquelles la B.D., en Europe aussi bien qu'aux Etats-Unis avec l'apparition de la « free-press » californienne, s'interroge sur elle-même et change de route.
Si cette « coupure » existe en France, elle s'appelle Mandryka. Aux tâtonnants essais des premières planches, succèdent très vite les explosions verbales et iconiques du « Concombre Masqué », puis les explosions de fantasmes sexuels contemporains de la naissance de l'Écho des Savanes. De plus en plus « freudien », Mandryka plonge au fond de l'inconscient pour y retrouver notre imaginaire primitif : comme son nom l'indique, celui-ci est image (la vignette de B.D.). Mais cette image ne peut être interprétée qu'à l'aide de la parole (les bulles) Image-parole : c'est le dispositif même du rêve tel qu'on le connaît depuis Freud. Rien d'étonnant à ce que ce Mandryka, dans son travail de chercheur ait rencontré la psychanalyse. Et qu'il ait pris conscience, aussi, de l'importance aujourd'hui du dessinateur de B.D. comme porteur de quelque chose d'aussi refoulé pour notre civilisation que le contenu latent du rêve pour le dormeur...
Le livre se clôt sur un texte intitulé « Le Malaise de la Bédé ou le Balaise en lamé laid ? » où Mandryka annonce sa résolution de sortir de la Bédé bête : « ce genre de bande dessinée cocon ou coton, ce genre de pansement velpeau qui dissimule, sous les oripeaux plus ou moins flamboyants d'un dessin qui fait des bulles, la parole creuse, les sentiments de chien, les glougloutis du paon-faisandé. »
Que veut Mandryka? De toute évidence autre chose, une bande dessinée qui se sache analyse en même temps que récit, qui balaye les archaïsmes et qui, dans le monde contemporain d'après toutes les morts de Dieu, joue enfin le Rôle qui peut être le sien : une pratique non-monothéiste, joyeuse et pourtant sans innocence, savante et pourtant sauvage. L'extrême antiquité et l'extrême modernité. Nous avons deux cadavres dans la bouche : le judéo-christianisme y a placé celui de l'image. L'idéalisme laïc celui du langage.
Réunir en toute conscience ces deux cadavres, et leur redonner vie, c'est inventer une autre civilisation. La B.D. peut y contribuer, plus légèrement que tout autre pratique. Car elle est d'abord humour. Le retour du refoulé *est aussi un livre hilarant.*

PHILIPPE MURAY

---

que c'est le lecteur qui avait du mal à comprendre le message...

— Une de tes bandes, le Concombre qui regarde pousser des rochers, a finalement été refusée dans PILOTE...

Oui. A l'époque, j'en faisais une montagne, en traitant Goscinny de salaud, de censeur. Finalement, je crois qu'il avait raison , il faisait le journal dont il avait envie et il pensait que le lecteur n'allait pas piger. Je cherchais en fait toutes sortes de prétextes pour créer moi-même un journal. C'était la motivation souterraine... Alors j'ai trouvé deux complices, Gotlib et Bretécher, et on a fondé L'ÉCHO. Après, il y a eu tellement de problèmes et de désirs différents qu'on s'est séparés...

— Le lancement de L'ÉCHO a rencontré un énorme succès. Pour toi, ça correspondait à quoi ce nouveau journal?

Je me croyais porteur d'une mission , arriver à faire reconnaître la bande dessinée comme un moyen d'expression à part entière, un art. Et donc, donner à ceux qui font de la bande dessinée les moyens de s'exprimer librement, même s'ils font des erreurs. J'avais l'impression que, dans les autres journaux, on ne considérait pas les dessinateurs comme des auteurs. Avec L'ÉCHO on a donc fait une revue ou on dessinait ce qu'on avait envie, on a créé une structure permettant cette expression...

— Où en étais-tu, à l'époque, de ta « démarche intellectuelle »?

Je lisais toujours des bouquins de sciences humaines dans une optique marxiste. Mais j'avais beaucoup de mal à comprendre ces lectures. J'avais des problèmes, des dépressions et j'étais en analyse... Je crois que j'ai vraiment recommencé à comprendre ce que je lisais à partir du numéro 12 de L'ÉCHO. Après la première faillite, j'étais brisé, en morceaux. J'avais l'impression d'être un escargot sans coquille.C'était effrayant... l'Angoisse pendant un an. Et puis j'ai relu Lacan, j'arrivais enfin à saisir quelques petites choses. Ça a changé dans ma tête...

— Qu'est-ce que t'a apporté Lacan?

Je crois que c'est un philosophe et un poète. C'est le seul qui ait réussi actuellement à s'exprimer par la parole. Je lui dois beaucoup. C'est un penseur très clairvoyant mais il ne peut pas tout dire parce qu'il a du mal à se faire entendre. Quand il est allé à la fac de Vincennes en 68, les gauchistes l'empêchaient de parler parce qu'il leur disait qu'ils cherchaient un maître. Et il avait raison.

Freud a compris un peu ce qu'était la psychose et Lacan est arrivé à la formuler par le langage, les mots, la parole, alors que le psychotique, c'est celui qui ne peut pas parler. Il est le premier qui ait réussi à voir que la psychose était curable. C'est lui qui m'a aidé à m'en sortir parce que j'avais une dose de psychose assez forte. Il m'a permis de pouvoir la dire, la théoriser, la formuler, donc d'accéder au langage et de sortir de l'état d'enfance. J'ai voulu le retransmettre à travers mes dessins et les textes que j'écrivais. Mais les gens n'ont pas compris...

— Tu as eu alors tendance à dessiner de moins en moins et à écrire de plus en plus...

La bande dessinée me permettait de m'exprimer lorsque je n'arrivais pas à parler, mais dès que j'ai réussi à pouvoir parler, au sortir de mon analyse, je me suis senti capable d'écrire. A la fin d'une analyse, on théorise son délire. C'est ce que j'ai fait avec « La Horde » dans L'ÉCHO. C'est un roman confus et même raté, et je voudrais le reprendre, l'affiner pour en tirer un bouquin qui commence en dessins et glisse petit à petit vers l'écriture...

— Tu penses laisser tomber la bande dessinée?

Non. Je n'ai plus de complexe de dessinateur. Avant, ça me semblait quand même quelque chose de méprisable. Je dessinais parce que j'étais infantile, et en même temps, je voulais prouver qu'on pouvait être dessinateur et penser...

Aujourd'hui j'ai envie de refaire de la bande dessinée d'écrire des scénarios populaires, des intrigues...

— Où en est L'ÉCHO ?

Je voudrais faire un journal qui intègre plusieurs formes d'expression. Passer d'une revue de bande dessinée à une revue dans laquelle il y a de la bande dessinée, des textes, de nouvelles tentatives graphiques comme « Bazooka ». Ils sont, pour l'instant, les seuls à rénover l'approche de l'image. Les autres dessinateurs dorment, sont en pleine léthargie...

— Ils ont tout dit ?

Malheureusement, ils n'avaient pas grand-chose à dire. Et je m'inclus dans le lot. On a eu la possibilité de s'exprimer librement et on s'est aperçu qu'on n'avait pas grand-chose à faire passer. Chacun n'a fait que raconter son petit monde. Un monde vraiment petit...

— C'est dur d'être rédacteur en chef?

Pendant cinq ans, j'ai eu des problèmes de pouvoir parce que c'est affreux de détenir le pouvoir, on se prend pour un salaud, c'est pas moral, etc... Il y a une phrase d'Aristote qui m'a beaucoup marqué. Il dit « QUAND ON VEUT FAIRE QUELQUE CHOSE DE BIEN, ÉCHOUER EST IMMORAL... » Aujourd'hui, je lis Montesquieu, Machiavel, tous les gens qui ont réfléchi sur le problème du pouvoir. J'apprends à gouverner.

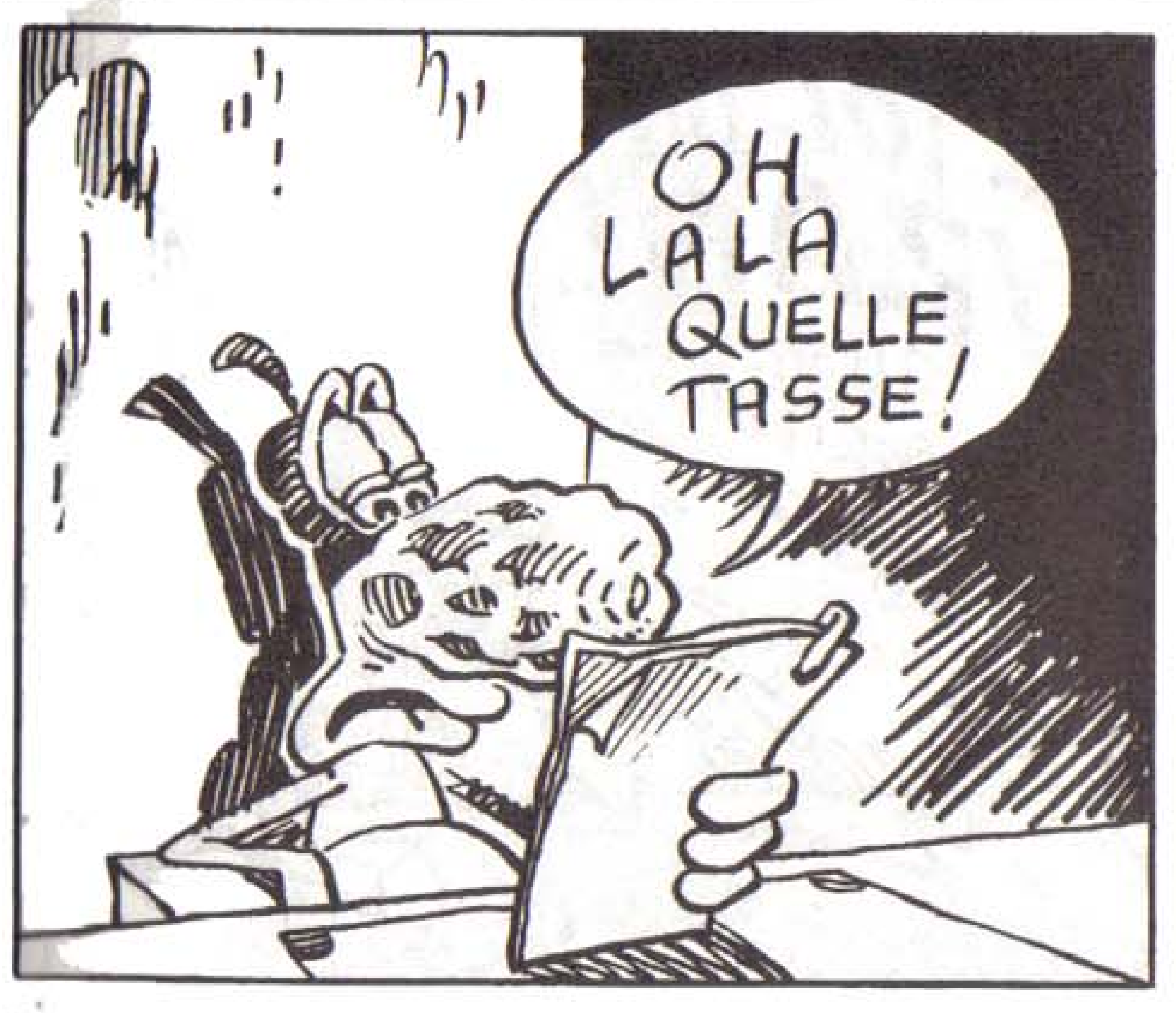
— C'est ta période « j'apprends à gouverner »?

Oui. Et c'est extraordinaire parce que ça me permet, dans le « Concombre », de raconter des histoires qui démystifient le pouvoir. A L'ÉCHO, je suis arrivé à la conclusion que, si on est plusieurs chefs, on devient une société de maîtres et on peut s'amuser...

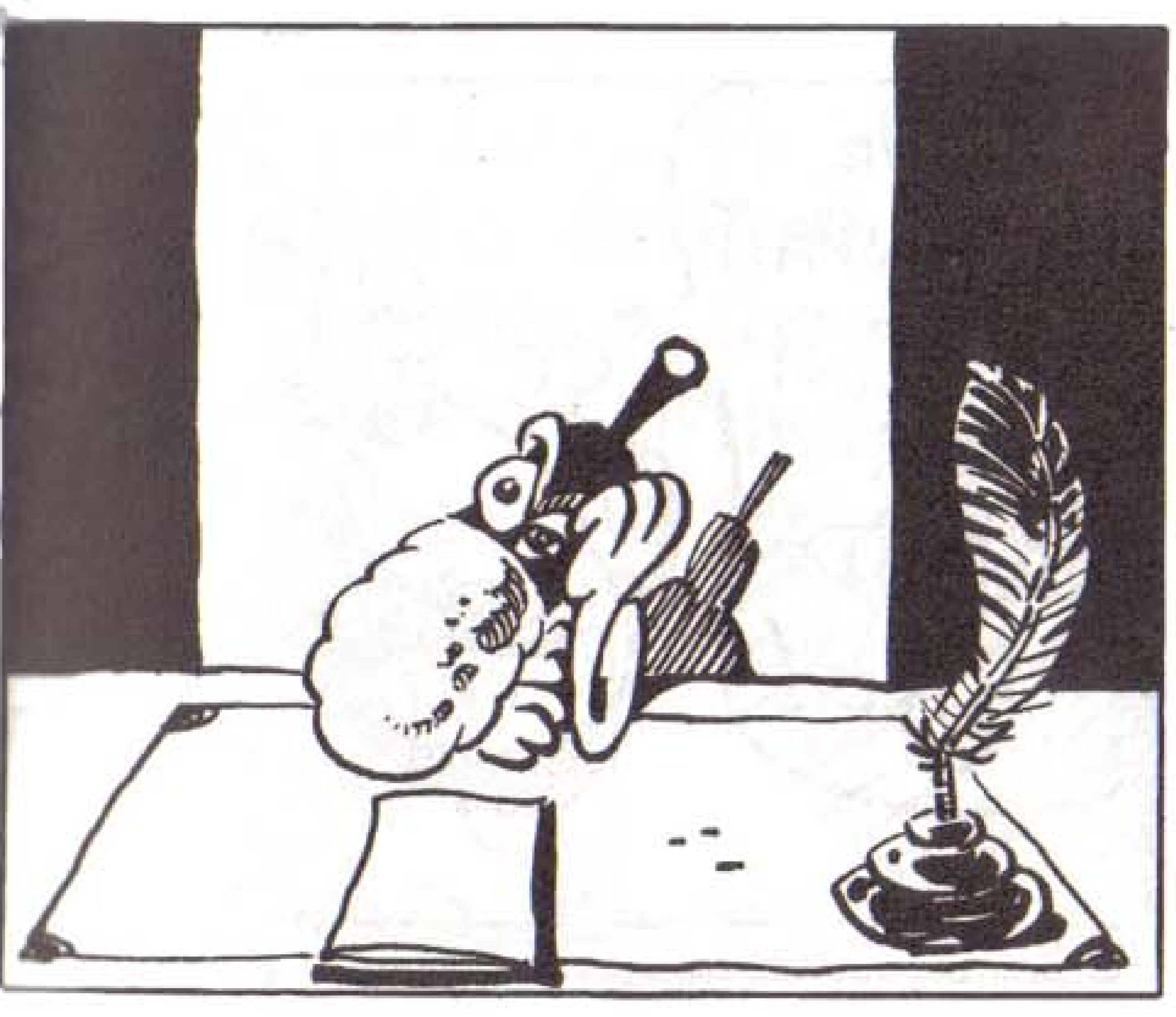
— C'est le dernier message de L'ÉCHO ?

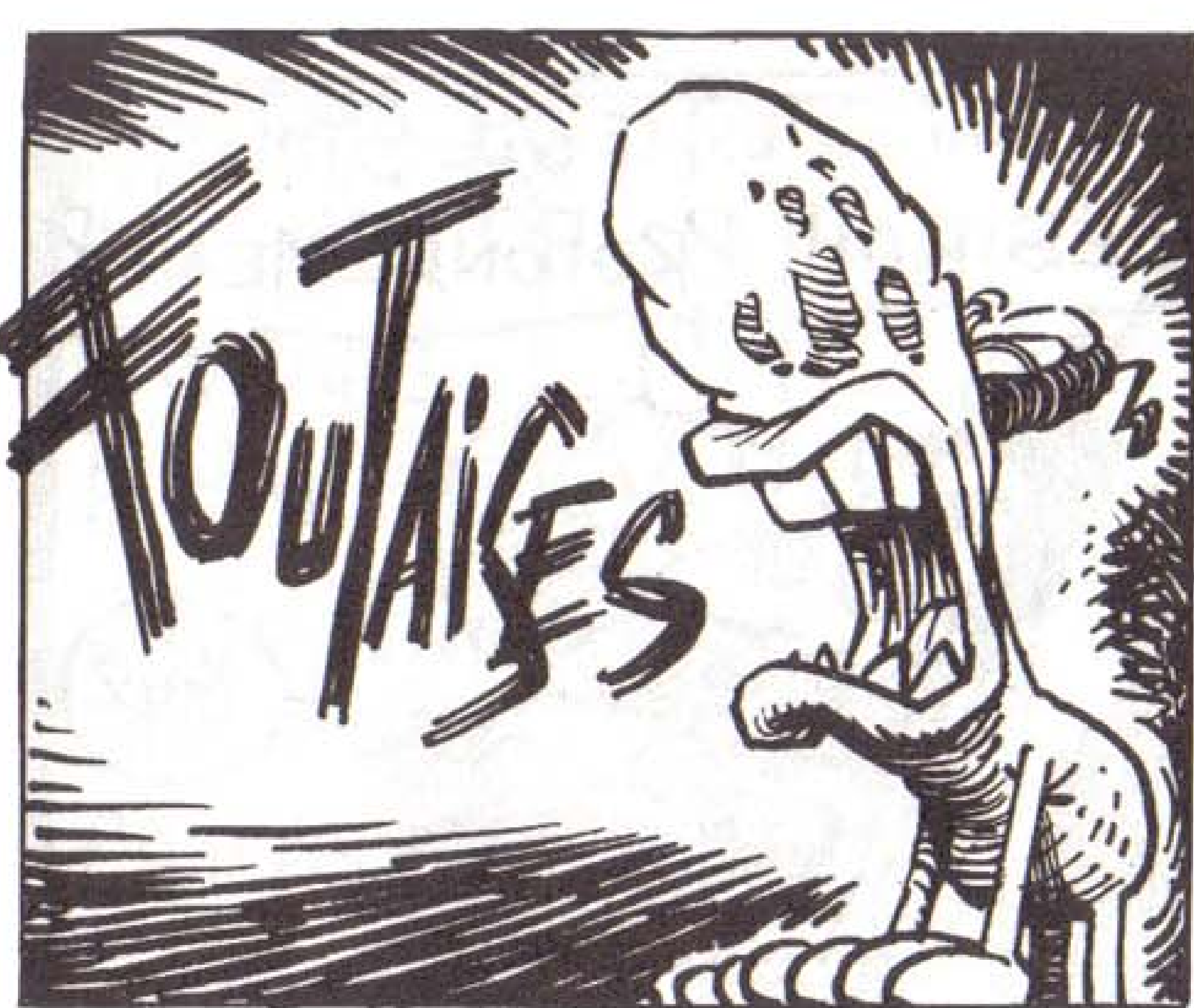
Oui : « COMMENT PRENDRE LE POUVOIR POUR EN VIVRE BIEN. » Pour avoir la recette, suivez L'ÉCHO mois par mois... On va tout vous expliquer!

Propos recueillis par FRANCIS LAMBERT


OH LALA QUELLE TASSE!

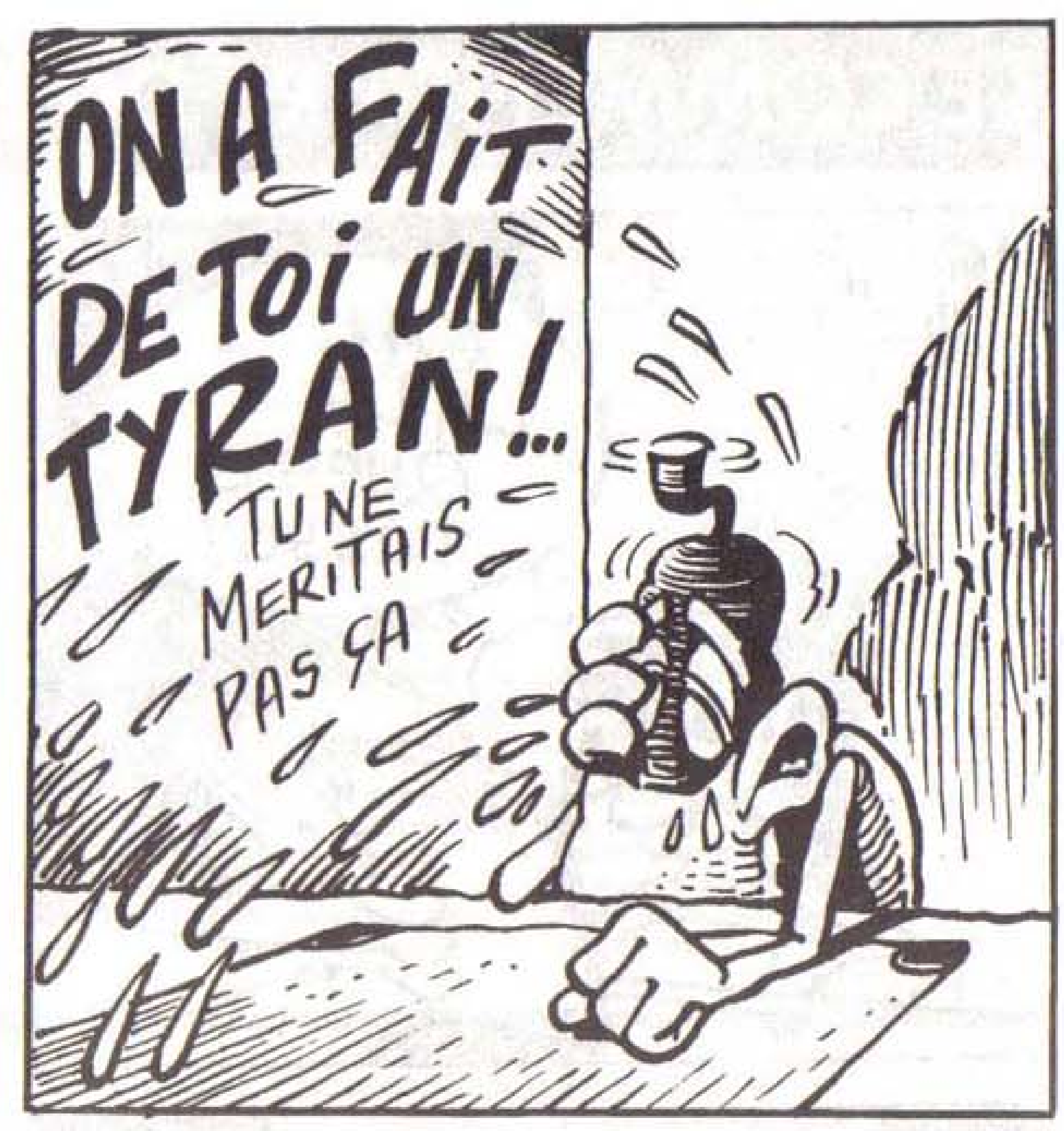

LIRE MONTESQUIEU ET MACHIAVEL POUR APPRENDRE À GOUVERNER?




FOUTAISES


S'IL VEUT APPRENDRE IL N'Y A QU'UN MAÎTRE EN LA MATIÈRE :
C'EST STALINE!
JE M'EXPLIQUE


AAAAH STALINE!


ON A FAIT DE TOI UN TYRAN!...
TU NE MERITAIS PAS ÇA


EN FAIT, QU'EST-CE QUE STALINE DÉSIRAIT PROFONDÉMENT?
MH?


IL NE DEMANDAIT POURTANT PAS GRAND CHOSE!


JUSTE UNE PETITE ISBA A LA CAMPAGNE!


ET SURTOUT QU'ON LUI FOUTE LA PAIX


IL LUI A FALLU 50 ANS DE LUTTE ACHARNÉE POUR OBTENIR SATISFACTION!
ALORS QUE C'EÛT ÉTÉ SI SIMPLE ...


AU FOND, LE TSAR N'A RIEN COMPRIS!


AU LIEU D'ENTRETENIR CES GAPONES ET AUTRES RASPOUTINES MINABLES


S'IL AVAIT DONNÉ À STALINE UN COUVENT DANS LE CAUCASE...


C'EST LUI QUI SERAIT DEVENU LE CHEF SUPRÊME DE LA REVOLUTION PERMANENTE ABSOLUE ET UNIVERSELLE!


PAUVRE IMBECILE! IL NE MERITE MEME PAS UNE SEPULTURE CHRETIENNE
C'EST TOUT POUR AUJOURD'HUI À DEMAIN BONSOIR
MANDRYKA

AAH... MA JEUNESSE, QUAND J'Y REPENSE...

CLIC...

MES PREMIÈRES ENQUÊTES... J'ÉTAIS PLEIN DE ZÈLE ET D'IDÉAL...

TENEZ, L'AFFAIRE DE LA MORT D'HORTENSE PAR EXEMPLE :

~ LES AVENTURES DE L'INSPECTEUR CANARDO ~

LA MORT D'HORTENSE

BENOÎT SOKAL

TOUT A FORCÉMENT COMMENCÉ UN BEAU MATIN PAR LA MORT D'HORTENSE, LA POULE...

BEN MERDE ALORS! ÇA L'A PAS ARRANGÉE...

ELLE A BOUGÉ, ELLE VIT ENCORE!!!

MAIS NON ! C'EST LES SPASMES... ELLE A TOUJOURS ÉTÉ NERVEUSE...








BON, ÇA VA, J'AI COMPRIS... ILS ONT PEUR DE PARLER! DANS UN INSTANT ON VA DISCRÈTEMENT M'ENVOYER LE CLASSIQUE "SI VOUS VOULEZ EN SAVOIR PLUS SUR CETTE AFFAIRE SOYEZ À HUIT HEURES CE SOIR AU COIN DES PORCHERIES"...


PAF
QU'EST-CE QUE JE DISAIS...


MERDE, C'EST L'AUTRE...
ETRANGER. NE TE MÊLE PAS DE CET AFFAIRE... UN AMI


MAIS LE PROJECTILE DOIT POUVOIR ME RENSEIGNER SUR L'IDENTITÉ DE L'EXPÉDITEUR: MANIFESTEMENT C'EST UN OEUF DE POULE...


VOYONS... C'EST POURTANT SIMPLE...


POOOAAAT...
BON SANG MAIS C'EST ÉLÉMENTAIRE !!!


C'EST UNE POULE QUI M'A LANCÉ SON OEUF...


CE SOIR, JE DESCENDRAI AU POULAILLER...




LE SOIR VENU, À L'ENTRÉE DU POULAILLER...
J'ESPÈRE QUE FREDDO EST LÀ...


AAH... M'SIEU CANARDO ÇA FAIT LONGTEMPS...
APPELLE TON PATRON, MAX, ON A À CAUSER TOUS LES DEUX


PARAÎT QUE TU VEUX ME CAUSER, CANARDO...
OUAIP, FREDDO J'AI UN PETIT RENSEIGNEMENT À TE DEMANDER... RAPPORT À LA MORT D'HORTENSE...


...TE MÊLE PAS DE CETTE HISTOIRE CANARDO, C'EST UN TROP GROS MORCEAU POUR TOI!!
T'AS INTÉRÊT À ME DIRE CE QUE TU SAIS; T'OUBLIES QUE C'EST MOI QUI T'AI COUVERT POUR L'AFFAIRE DE LA TRAITE DES OIES...


J'REGRETTE, MAIS JE TIENS À MA PEAU J'AI RIEN À TE DIRE...
C'EST BON, FREDDO T'ES UN FAIBLE COMME LES AUTRES.


ÉCOUTE, JE TE FILE UN TUYAU, MAIS C'EST BIEN PARCE QUE C'EST TOI!! LA FILLE AU COMPTOIR : C'ÉTAIT LA COPINE D'HORTENSE...




SALUT POULETTE! Y'A PAS UN COIN INTIME OÙ ON POURRAIT CAUSER TOUS LES DEUX...




BEN ALORS, TU VIENS MON LAPIN!
HORTENSE, C'ÉTAIT TA COPINE N'EST-CE PAS?
BEN OUAIS, POURQUOI?


QU'EST-CE QU'ELLE ÉTAIT POUR TOI?
EN FAIT, ÇA REMONTE À MON ENFANCE : MON PÈRE N'ÉTAIT JAMAIS LÀ ; ALORS, J'AI ASSOCIÉ L'IMAGE DU PÈRE À MA MÈRE QUI DU COUP, REMPLISSAIT DANS MON SUBCONSCIENT LES DEUX COTÉS DE MON TRIANGLE OEDI-


JE NE TIRERAI RIEN DE CETTE MÔME... Y'FAUT SE FAIRE UNE RAISON !..
ET COMME LE CARRÉ DE L'HYPOTHÉNUSE EST ÉGAL À LA SOMME DES CARRÉS DES DEUX AUTRES COTÉS, MAMERE A ETE ...


ALLEZ, SALUT POU--LETTE ; MOI J'ME TAILLE!


C'EST EN SORTANT DE CHEZ FREDDO QU'ILS M'ONT ACCROCHÉ ...




ICI, ON N'AIME PAS LES POULETS, CANARDO... TU VAS L'APPRENDRE À TES DÉPENS !!!
CLIC!


VOUS ALLEZ EN BAVER, RASCALS, J'VOUS PRÉVIENS


KIAII

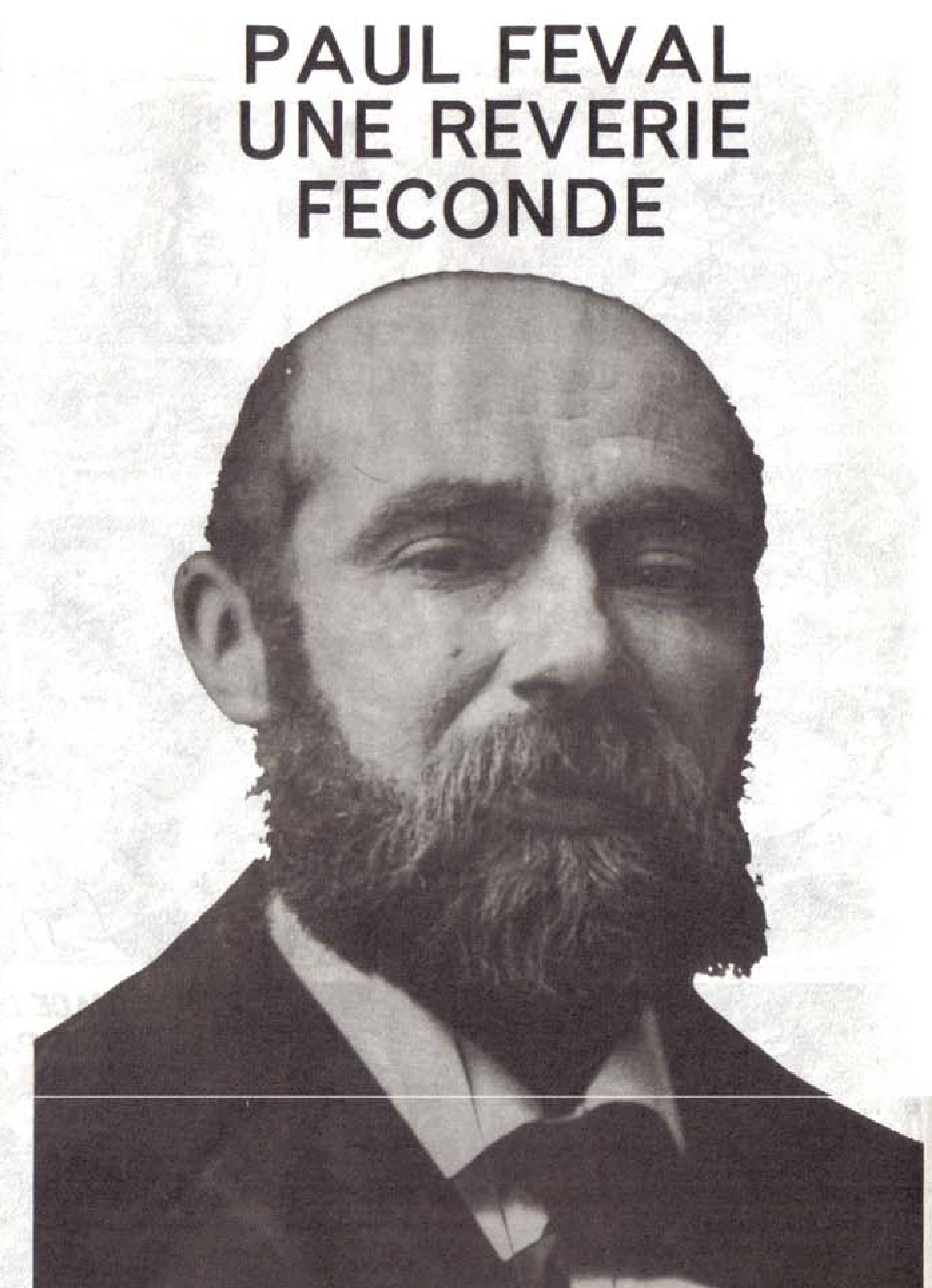

NOM DE DIEU ! C'EST PAS BIENTÔT FINI CE RAFFUT !!!
QUE SE PASSE-T-IL , JULES ?


..Y A CE FOUTU BESTIAU DE CANARD QUI MET LA PAGAILLE DANS L'POU-LAILLER! C'EST LUI QUE J'AURAIS DÛ ÉCRASER CE MATIN À LA PLACE D'HORTENSE


MERDE! C'ÉTAIT DONC ÇA... UNE BAVURE DU POUVOIR EN PLACE! J'CROIS QU'I VAUT MIEUX ÉTOUFFER L'AFFAIRE!


...FAUT QUE JE RESTE DANS L'OMBRE UN MOMENT SANS QUOI JE RISQUE DE ME RETROU-VER À LA CIRCULATION SUR UN FUMIER SECONDAIRE...
CIAO!

PAUL FEVAL UNE REVERIE FECONDE



En cette époque frondeuse — autour de la révolution de 1830 — Frédéric Soulié était à son zénith, le trop méconnu Ernest Capendu faisait florès... Quant aux maîtres français du roman noir, Fortuné du Boisgobey et Pigault-Lebrun, ils peuplaient de cauchemars horribles les nuits pas toujours calmes des bourgeois de Paris.

Pendant ce temps-là, au cœur de la Bretagne séculaire, ennemie de la France et de ses suppôts d'Intendants Royaux, vivait à Rennes, en l'hôtel de Blossac, une famille de belle ascendance, champenoise d'origine, les Féval. Le plus jeune héritier du nom, Paul-Corentin, né le 29 septembre 1816, était un garçon malingre et vivace, épris de courses au grand air et d'abondantes lectures — les romanciers plus haut cités et la cohorte anonyme de tous les romanciers populaires de ce début de siècle fécond formaient la pâture de ses rêves d'adolescent. Au collège, Paul est un élève médiocre; il commence toutefois des études de droit — famille oblige — à la Faculté de Rennes, où il a pour condisciple Leconte de l'Isle. Il boit sec et fume énormément. On songe à la jeunesse bohême de Stevenson, à Edinburgh. Il « tue le temps », selon sa propre expression.

Ses nombreuses promenades dans la campagne bretonne, qui n'a guère changé depuis l'époque encore plus frondeuse des conspirations contre le pouvoir royal (**Le loup blanc** en est la plus belle illustration) le confrontent sans cesse au passé féerique de cette contrée celtique pétrie de traditions, de légendes et d'un noir folklore fascinant. On retrouvera plus tard toutes les images d'une rêverie féconde au fil des **Contes de nos pères**, des **Revenants** et autres recueils de ses débuts...

L'hypersensibilité de ce lecteur avide s'exaspère, tandis que son imaginaire s'approprie les matériaux d'une fiction à venir, douée du sens de l'épique, du religieux et d'un « régionalisme » beaucoup moins mièvre qu'on le croirait de prime abord.

Les survivants de la Chouannerie lui confient leurs souvenirs, il court les landes et les marais. Il ira même, à pied, de Rennes à Angers! (Les romanciers populaires sont souvent sportifs : Maurice Leblanc, plus tard, sillonnera les routes normandes à bicyclette.) Il soutient en novembre 36 sa thèse et le voici avocat débutant; sa première plaidoierie tourne mal pour lui, puisqu'il déclenche le fou-rire de l'assistance. Toute la ville en parle. Alors, il songe à fuir. Paris l'appelle, Paris lui fait de l'œil!

Un matin d'août 1837, c'est le grand départ. Il a cent écus en poche. Les années d'apprentissage seront difficiles, presque misérables : il est d'abord correcteur d'épreuves; il collabore avec un obscur auteur de mélodrames avant de commencer à publier quelques nouvelles. Entretemps, le jeune homme manque mourir d'inanition, certains jours où rien ne va. On s'intéresse à lui. Les Frères Goncourt le citent dans leur Journal, ce qui n'empêchera pas ces langues de vipère de le vilipender plus tard, lorsque le succès sera venu pour lui. Il faut dire aussi que ces écrivains de salon, peu lus déjà de leur vivant (!), ne pourront rien pour lui lorsque, simultanément, en 1858, quatre journaux publieront quatre romans de Féval dans leur « rez-de-chaussée » : **Madame Gil-Blas**, **Les errants de nuit**, **Les compagnons du silence** et **Le Bossu**. La consécration viendra quand même assez vite pour ce persévérant à qui l'on fera le reproche de « trop se peindre dans ses œuvres »!

En 1860, Paul Féval publie un court essai comme défense du roman feuilleton, en réponse au discours stupide d'un sénateur qui dénigrait le genre et traitait les romanciers populaires de « misérables » et d'infirmes!

Dans le même temps, l'écrivain s'est marié et a eu deux fils, dont un Paul, qui reprendra plus tard la plume pour donner au Bossu et à Lagardère, des suites qui ne sont en fait que de malheureuses séquelles qu'il convient absolument d'oublier.

En 1861, Féval publie un livre de souvenirs, **Le drame de la jeunesse**, des romans : **Le chevalier ténèbre**, **La garde noire** (inspiré par Walter Scott, dont on ne mesure souvent pas assez l'influence énorme qu'il eut sur les grands du roman populaire français et américain), **Le Capitaine Fantôme**, etc. En 63, paraît **Jean-Diable** admirable épisode de la saga anglaise, naissance de la fiction policière en France et qui culminera dans **Les Mystères de Londres**, avec ce personnage inouï de Gregory Temple. La même année, décidément féconde, **Les Habits Noirs** font leur entrée en scène, très remarquée. Cette épopée raconte les exploits du Colonel

Bozzo qui est à sa façon un émule du Comte Dracula, avant la lettre!

Féval s'essaie au théâtre : **Le bossu** et **La chouanne** sont portés à la scène (ce dernier drame est tiré d'un roman intitulé **Bouche de fer**).

Un des plus beaux épisodes des **Habits Noirs (La rue de Jérusalem)** emprunte, pour chaque avatar relaté dans cette chronique de l'asphalt-jungle parisienne, à la réalité criminelle et judiciaire de l'époque. Féval s'y élève de manière colorée et véhémente contre le droit écrit français qui, à la différence du Code en service outre-Manche, instauré par l'Habeas Corpus, mène une instruction secrète et traque d'entrée de jeu le supposé coupable.

Une ère de prospérité s'ouvre devant le romancier Féval, admiré, détesté, mais qui demeure d'une imperturbable sérénité. Son éditeur fidèle est Eugène Dentu, qui publie en 69-70 **Le Chevalier Fortune**. Le jeune Louis Noir écrit, dans une livraison de son **Grenadier Sans Quartier**, « il faut lire Féval », ce qui est le meilleur signe de santé et de souffle, d'impact aussi de notre auteur...

La guerre de 70 voit ralentir sa production. Il se retire quelque temps à Rennes, puis dès la cessation des hostilités, il reprend la plume et donne en 72 un roman patriotique, **L'homme du gaz**. C'est une charge contre l'Allemagne.

Écœuré par les compromissions du monde de la littérature, trop semblable à celui de la politique, selon lui, Féval s'installe dans un malaise métaphysique très préjudiciable à sa pratique et à sa carrière, qui amorce son déclin...

Bientôt, même — bien que l'œuvre se perpétue, avec l'aide d'un avisé secrétaire, qui n'est autre que le saintongeais Emile Gaboriau — c'est la ruine. Sa conversion à la ferveur catholique vaudra aux lecteurs assidus des pages bien édifiantes, mais aussi le regret d'un Féval plus complaisant avec ses fantasmes! En 1876, paraît **La première aventure de Corentin Quimper**, dont on sait l'influence décisive qu'elle aura, bien des années après, sur le talentueux Paul Cuvelier... Gaboriau collabore au journal créé par Féval, **Le Jean-Diable**, en hommage à son chef-d'œuvre. Le romancier, lentement, s'enlise dans de sombres ratiocinations religieuses. Devenu austère (mais ne faut-il pas se méfier d'une certaine légende qui tend à faire oublier qu'il eut pour amis Vallès, Zaccone et Pyat?) il est aussi l'ami de Napoléon III et de l'Impératrice, qu'il aime beaucoup... De 76 à 80, Féval a beaucoup écrit et il s'est appliqué aussi à corriger la plupart de ses œuvres qui reparaissent dans leur « version définitive » de 77 à 83. Ruiné, il touche une maigre pension de la Société des Gens de Lettres, puis ses enfants le placent dans un hospice : la maladie le ronge. Un de ses fils part en Palestine pour y obtenir sa guérison (ce geste eût été imaginé sans mal par son père!). Mais rien n'y fait et Féval meurt le 5 mai 1887, pleuré de tous.

Et si l'histoire littéraire, cette ingrate doublée d'une ignorante, n'a pas cru bon de lui donner la place qu'il méritait, elle est bien obligée, enfin, de céder aux instances légendaires qui entourent la longue liste de ses chefs-d'œuvre.

FRANÇOIS RIVIÈRE

- Le Bossu ou le Petit Parisien
- Le chevalier de Lagardère : Garnier collection "Les classiques populaires" 1978
- Le loup blanc : Albin Michel 1978
- Nuits de terreur : Glénat collection Marginalia 1978

JOUVENTE DE LA TOUR est un des premiers textes que publia Paul Féval, dans les pages du journal L'EPOQUE. Ce conte, qui contient déjà en germe toute la matière de l'œuvre romanesque du futur auteur de LAGARDÈRE, sera repris en recueil, avec d'autres nouvelles, sous le titre : CONTES DE NOS PÈRES.

JOUVENTE DE LA TOUR

En face des îles, sur la rive gauche de la Rance, gît un monceau de ruines à demi caché par un bouquet de hauts châtaigniers. C'est l'ancien prieuré de Jouvente, qui, suivant l'opinion commune a donné son nom au passage. L'opinion commune se trompe ici comme en beaucoup d'autres cas : le passage et le prieuré furent baptisés tous deux par le même parrain, et l'histoire de ce baptême se trouve consignée dans les vénérables lambeaux d'un manuscrit sur parchemin, écrit en langue latine, qui forme la partie intéressante de la bibliothèque publique du bon bourg de Langourla (Côtes-du-Nord). L'excellent curé de Langourla, tout en attachant à ce précieux débris l'importance convenable, le communique libéralement, et va même jusqu'à traduire les passages les plus remarquables aux personnes qui n'ont point fait leurs humanités.

La Rance est une des plus charmantes rivières qui soient au monde, et il y a des soles héroïques au bon bourg de Langourla. Aussi invitons-nous ceux de nos lecteurs qui sont gens de loisir, à diriger, par quelque belle matinée d'été, leur promenade vers le passage de Jouvente. C'est un peu loin; mais ils pourront feuilleter le manuscrit latin, si mieux ils n'aiment ouïr la version du digne curé.

Voici la nôtre :

A une époque fort reculée et qu'il n'est point possible de préciser autrement, vivait sur la rive gauche de la Rance un batelier nommé Jouvente (*Juventus*). Il était beau, robuste, vaillant et de race noble. Le manuscrit s'explique formellement sur ce dernier point; ce qui nous induit à penser que Jouvente n'était pas un batelier ordinaire, mais un tenancier de la châtellerie voisine, qui possédait à fief le passage. Il habitait une petite tour au bord de l'eau. Sa vie était solitaire et laborieuse. Toujours prêt à sauter dans son bac dès que le cor résonnait sur la rive opposée ou que la main impatiente du voyageur mettait en branle la cloche de son donjon. Jouvente ne dormait jamais que d'un œil; nuit et jour il orientait sa voile ou appuyait sur ses avirons pour couper l'inégal courant de la Rance.

Il avait dix-huit ans. Quel ermite de dix-huit ans n'a ses rêves? Quand le crépuscule du soir surprenait Jouvente à l'autre bord et qu'il revenait seul à sa tour par un beau clair de lune, souvent, bien souvent ses mains cessaient de peser sur la rame, sa tête s'inclinait, sa bouche murmurait des paroles que nul n'aurait su comprendre; une vague langueur voilait son regard qui suivait une lueur lointaine, brillant à travers les châtaigniers de la rive. Pendant cela, le bac, abandonné à lui-même, suivait impétueusement le courant. Les îles disparaissaient dans le brouillard des nuits, la lumière elle-même se cachait bientôt derrière l'arête d'un cap. Jouvente alors s'éveillait brusquement, comme si un lien mystique eût existé entre la lueur lointaine et son rêve. Il saisissait ses avirons et remontait le fleuve à force de rames. Puis, quand le cap doublé laissait voir de nouveau la lumière, Jouvente souriait doucement, et sa bouche se fronçait comme pour donner un baiser.

Arrivé au bord, il gagnait la plateforme de sa tour, et, avant de s'étendre sur sa couche, il jetait un dernier regard vers la lumière qui, plus rapprochée maintenant, scintillait capricieusement entre les feuilles des arbres. Le plus souvent il demeurait bien longtemps à cette place, et, quand la lumière s'éteignait, Jouvente devenait triste et murmurait :

— Bonsoir!

Il se couchait : le sommeil venait lentement; mais dès que sa paupière était close, sa bouche se prenait à sourire. On eût dit qu'une vision aimée descendait à son chevet pour enchanter ses nuits. — Il dormait et souriait ainsi jusqu'à ce que la rude voix d'un passager attardé vint le jeter hors de son rêve.

A une portée d'arbalète de la tour de Jouvente, il y avait un modeste manoir





habité par un veillard et sa fille. Le vieillard se nommait Rostan du Bosc et sa fille avait nom Nielle. C'était une douce enfant qui soutenait pieusement dans la vie les derniers pas de son vieux père. Elle était belle; de longs cheveux blonds encadraient son visage, plus suave que celui d'une sainte; l'angélique pureté de son âme rayonnait dans la prunelle bleue de son grand œil, et, lorsqu'elle courait gaiement dans les bruyères, on pensait involontairement à ces gentilles fées que voyaient, dans leurs hautes extases, les bardes inspirés de l'antique Bretagne.

C'était au manoir de Rostan du Bosc, dans la chambretté de Nielle, que brillait cette lueur lointaine qui faisait dériver chaque soir le bateau de Jouvente. Jouvente aimait Nielle. Quant à celle-ci, le manuscrit latin dit qu'elle n'aimait point autre chose que son vieux père, l'ombre des chênes, la fleur d'or des genêts et la douce voix du rossignol qui chantait, les nuits d'été, devant sa fenêtre ouverte. Mais Nielle n'avait que quinze ans : l'amour prend son temps avec les jeunes filles de cet âge; il sait que l'heure vient où tombe tout à coup cette enfantine indifférence, et il attend, en dieu d'esprit, sûr de son fait.

Jouvente attendait aussi; mais c'était fort à contre-cœur. A mesure que passaient les jours, sa solitude se faisait plus triste; la pensée de Nielle, qui, autrefois, emplissait son âme de joie, amenait maintenant avec soi d'inquiets désirs et de douloureuses aspirations. Le soir, la lumière brillait toujours, mais Jouvente ne la voyait plus qu'à travers des larmes; il souffrait et n'avait point de cœur ami pour prendre une part de sa souffrance. Peut-être savait-il un remède à son mal. Parfois, quand toute la largeur de la rivière le séparait du manoir de Rostan du Bosc, il se sentait venir un fier courage; son cerveau s'exaltait; il faisait dessein d'aller vers le vieillard et de solliciter la main de sa fille : à moitié route, sa résolution chancelait; il se demandait si mieux ne vaudrait point attendre Nielle sous la châtaigneraie, tomber à ses genoux et lui dire...

Mais la rive approchait; à travers l'eau verte et diaphane, on distinguait déjà l'or du sable de la grève. Jouvente avait peur et tremblait; les deux expédients, si aisés de loin, lui apparaissaient tout pleins de terribles difficultés; il montait, la tête basse, les degrés de sa tour; il demeurait morne et pensif jusqu'à la nuit. — La nuit, il s'asseyait sur sa plate-forme; la lumière se montrait dans la chambrette de Nielle, et Jouvente, le pauvre fou, lui disait tout bas des mots d'amour.

Si bien que ses affaires n'avançaient pas le moins du monde.

L'auteur du manuscrit en langue latine exécute ici une fort habile et longue transition qui fait les délices du bon curé de Langourla; mais l'immense majorité des lecteurs dédaigne les transitions, et nous respectons cette faiblesse d'une classe estimable à tant d'autres égards. — Passons.

Un matin, Rostan du Bosc appela sa fille à son chevet. Il était pâle, sa voix chevrotait et sa tête chauve oscillait lentement.

— Ma fille, dit-il, Dieu m'a donné de longs jours et je l'en remercie, car tu n'as plus de mère et j'ai veillé sur toi... Mais la vie me quitte enfin et il te faut un autre protecteur.

Nielle ne répondit point : elle saisit la main de son père qu'elle pressa sur sa bouche en pleurant.

— Il faut te marier, ma fille, reprit le vieillard.

— Je veux rester avec vous, mon père, avec vous toujours!

Le vieillard secoua sa tête chenue.

— Toujours! répéta-t-il en souriant tristement : — c'est bien long à ton âge; au mien, c'est un mois, une semaine, une journée peut-être...

— Non! oh! non! murmura Nielle dont les sanglots étouffaient la voix.

Rostan lui mit au front un baiser et poursuivit :

— Il te faut un époux dont le bras fort remplace mon bras qu'ont affaibli les années... Réponds, ma fille : n'as-tu point choisi déjà, dans ton cœur, l'homme dont tu voudrais être la compagne?

— Jamais je n'y ai songé, mon père.

— N'as-tu point remarqué que Jouvente de la Tour est beau et bien fait?

— On dit qu'il a le cœur noble et bon, mon père.

— On le dit, ma fille... Ne voudrais-tu point être la femme de Jouvente de la Tour?

Nielle rougit, puis elle essaya de sourire; elle eût voulu éluder cette explication dont le début avait été si douloureux, mais Rostan du Bosc répéta sa question d'une voix grave et ferme; Nielle mit sa blonde chevelure dans le sein du vieillard et répondit enfin :

— S'il vous plaît que je devienne la femme de Jouvente de la Tour, cela me plaît aussi, mon père.

Une heure après, le vieux Rostan sonnait la cloche de Jouvente. Celui-ci était en rivière et ne se doutait point de l'heureuse aubaine qui l'attendait au retour. Il avait été appelé sur l'autre rive par un pauvre voyageur portant besace et pèlerine, comme les gens qui reviennent de terre sainte.

— Combien paye-t-on pour le passage? demanda ce pauvre étranger.

— Mon compagnon, répondit Jouvente, on paye un denier rennais, — à moins qu'on ne préfère gagner le gué qui est à six lieues d'ici, au-dessus de la ville de Dinan.

L'étranger retourna tristement ses poches : elles étaient vides.

— Mes pieds saignent et je suis bien las, murmura-t-il; mais il me faudra remonter jusqu'à la ville de Dinan, afin de trouver le gué.

— Ne faites point cela, mon compagnon dit Jouvente, touché de compassion; entrez dans mon bateau, je vous passerai pour l'amour de Dieu.

L'étranger n'eut garde de faire la sourde oreille. Il sauta dans le bac assez lestement malgré sa fatigue, et s'assit à l'arrière auprès du gouvernail. C'était un homme arrivé à cette période de la jeunesse qui précède immédiatement l'âge mûr. Il était beau : sa riche chevelure noire tombait abondamment sur son front sans rides; il y avait du feu dans sa prunelle, et ses façons étaient celles d'un noble homme. Jouvente ramait, le dos tourné à l'avant de la barque, de sorte que l'étranger et lui se trouvèrent face à face. Tous deux se regardèrent et tous deux eurent la même pensée.

— Dans un combat corps à corps, se dirent-ils chacun à part soi, mon voisin ferait rudement sa partie.

Mais c'était là une pensée vague et inspirée seulement par les mœurs batailleuses de l'époque. Loin d'avoir motif de querelle, Jouvente et l'étranger se devaient assistance et bon vouloir mutuel à cause du service rendu. En arrivant au bord ils se serrèrent la main.

— Mon compagnon, dit l'étranger, je prie Dieu qu'il me permette de vous payer ma dette quelque jour. En ce moment, je ne suis qu'un pauvre voyageur, sans ressource et sans asile; mais mon père est un riche seigneur et sa mort me fera puissant.

— Le peu que j'ai fait pour vous, répondit Jouvente, je l'ai fait de bon cœur, et s'il y avait place pour deux sous mon toit, je vous offrirais l'hospitalité... Vous plaît-il de partager ma bourse?

Jouvente versa dans le creux de sa main le contenu de son escarcelle et en fit deux parts égales.

— Merci-Dieu! s'écria l'étranger, vous êtes un généreux cœur, mon homme, et je veux mériter l'enfer si cette aumône ne vous porte pas bonheur... Enseignez-moi, je vous prie, la demeure de quelque

noble du voisinage, afin que j'aie la nourriture et le repos.

Jouvente se retourna pour indiquer du doigt le manoir de Rostan du Bosc; ce mouvement lui fit apercevoir le vieillard lui-même qui se dirigeait vers la grève, aussi rapidement que le lui permettaient ses jambes alourdies par l'âge.

— Voici l'hôte de tous les nécessiteux, dit Jouvente. Nul n'a jamais frappé en vain à la porte de Rostan du Bosc. Adressez-vous à lui.

Mais Rostan du Bosc avait autre chose en tête pour le moment; il attendait Jouvente depuis une heure et prétendait lui parler sur-le-champ. Lorsque l'étranger s'avança vers lui, découvert et dans une humble posture, il l'écarta d'un geste. Celui-ci n'avait point menti : son père, Eloi de Coëtquen, sire de Combourg était un opulent seigneur; mais Robert de Coëtquen (c'était le nom de l'étranger) avait encouru la colère paternelle et se voyait réduit depuis longtemps à errer de manoir en manoir, réclamant partout un gîte et place à table, chose que l'hospitalité bretonne ne sait point refuser. Le malheur abat la fierté! Robert de Coëtquen, tout fils de baron qu'il était, obéit au geste du vieillard et se retira en silence à quelques pas.

— Mon fils, dit Rostan du Bosc à Jouvente, je te connais pour honnête, vaillant et craignant Dieu; si tu veux, tu seras l'époux de ma fille.

Jouvente devint pâle et ne répondit point. La joie frappe aussi rudement parfois que la douleur. Jouvente étouffait; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps.

— Refuserais-tu? demanda tristement le vieillard qui se méprenait à ce silence.

Deux larmes jaillirent des yeux de Jouvente et sillonnèrent lentement sa joue pâlie. Ne pouvant parler, il prit la main du vieux Rostan qu'il pressa contre sa poitrine.

Celui-ci comprit et fut heureux.

— Mon Dieu!... mon Dieu! dit enfin Jouvente, j'ai bien prié, mais je n'espérais pas tant de joie. Merci, mon père! Je l'aime; elle est la pensée de mes jours et le rêve de mes nuits...

Et Jouvente couvrait de baisers les mains du vieux Rostan, lequel souriait au ressouvenir de ses jeunes années et répétait doucement :

— Tant mieux! mon fils, tant mieux! Nielle sera une heureuse femme et n'aura plus besoin de moi.

Ce soir-là, Jouvente regarda gaiement la lumière de Nielle briller à travers les branches des châtaigniers. Il lui envoya de loin des millions de baisers, et, quand elle s'éteignit, Jouvente se prit à sourire en murmurant : — A bientôt!

Quant à Robert de Coëtquen, le pauvre étranger, il passa la nuit au manoir de Rostan du Bosc. On doit croire que l'hospitalité du vieillard lui plut outre mesure, car il resta le lendemain et la nuit du lendemain : le jour suivant, il resta encore; puis des semaines se passèrent, et il restait toujours. A l'aide de la bourse de Jouvente, il avait acheté, en la ville de Saint-Malo, des habits de noble homme, et le manuscrit latin dit que, sous ce nouveau costume, on eût difficilement trouvé plus fière mine que la sienne, depuis l'embouchure de la Rance jusqu'à sa source. Il avait vu du pays et savait le monde, ce qui rendait sa conversation pleine d'attraits. Rostan l'écoutait durant de longues heures sans fatigue et sans ennui; Nielle surtout dévorait avidement les récits de galanterie ou de guerre que savait si bien faire l'étranger. La bouche demi-ouverte, l'œil fixé sur le beau visage de Robert, elle donnait son âme entière à ses émouvantes paroles. Sa naïve intelligence s'exaltait aux poétiques tableaux du conteur; son cœur se passionnait pour ces héros d'amour qui, dans toute honnête légende, enlèvent de douces recluses, injustement enchaînées et fiancées à de détestables tyrans.



— Que ne puis-je ainsi vous donner ma vie, Nielle? disait Jouvente à la fin de ces récits.

Mais Nielle ne trouvait point à Jouvente un air suffisamment chevaleresque; elle l'aimait d'une amitié de sœur et le considérait comme son futur époux. Là se bornait son obéissance aux volontés de son père. Cette fine fleur de tendresse qui est au fond du cœur de toute jeune fille, ce n'était point Jouvente qui devait la cueillir.

Il était bien heureux, pourtant. L'année qui sépare les fiançailles du mariage suivait son cours; encore quelques mois, et Nielle serait sa femme!

Avant cette époque, il arriva deux événements au manoir. D'abord, le vieux Rostan du Bosc rendit son âme à Dieu, qui lui gardait place en son paradis; ensuite, Robert de Coëtquen hérita du château de Combourg et autres fiefs du seigneur son père, ce pourquoi Robert partit en toute hâte; mais, avant de partir, il dit à l'oreille de Nielle, qui rougit sous son voile de deuil :

— Je reviendrai.

Nielle aimait bien son vieux père; elle fut inconsolable. Tant que durait le jour, elle pleurait. Le manuscrit, en une phrase obscure et de mauvaise latinité, laisse percer l'opinion que le souvenir de Robert était pour quelque chose dans cette douleur amère et obstinée. Nous ne donnerons point notre avis là-dessus. Toujours est-il que Jouvente perdit son temps à vouloir sécher les larmes de sa fiancée; le pauvre garçon se désolait, car le jour du mariage approchait et c'est une lugubre fête qu'un mariage où l'épousée pleure.

La veille des noces, Jouvente se rendit comme d'habitude au manoir où l'attendait cette fois une agréable surprise. Nielle ne pleurait plus; elle avait même disposé avec une sorte de coquetterie sa sombre toilette. C'était un changement aussi rapide que complet.

— Aurais-je amené le bonheur dans mon bac? demanda joyeusement Jouvente. Hier, j'ai conduit sur cette rive un cavalier qui ne m'a point voulu montrer son visage.

Nielle détourna vivement la tête; mais Jouvente poussa un franc éclat de rire.

— Il m'a donné un écu d'or pour son passage, continua-t-il; j'en aurais donné vingt, moi qui suis un pauvre homme, pour retrouver ton doux sourire. Nielle, ton sourire que tu me cachais depuis si longtemps.

Il baisa le front de sa fiancée et regagna sa tour, impatient de voir le soleil du lendemain.

Le soir de ce jour, il faisait grande tempête en rivière de Rance. Vers dix heures avant minuit, la cloche de la tour résonna bruyamment. Jouvente mit sa tête à une fenêtre.

— Je suis chrétien et ne veux point tenter Dieu, dit-il : passez votre chemin, mon bac ne prendra pas l'eau par cette terrible nuit.

— Descends, mon homme, répondit une voix brève et impérieuse.

— Je connais cette voix! pensa Jouvente; c'est celle de mon voyageur à l'écu d'or... Attendez à demain, ajouta-t-il tout haut.

— Demain, il sera trop tard. Descends, te dis-je... As-tu donc peur?

Jouvente descendit. Le voyageur était en effet l'inconnu qu'il avait passé la veille. Une femme, qui cachait son visage derrière un long voile, s'appuyait à son bras et tremblait.

— Embarque! dit l'inconnu.

— J'embarquerai parce que tu m'as défié, répondit Jouvente; mais je veux voir ta figure.

— Tu la verras sur l'autre bord.

L'inconnu et la femme voilée entrèrent dans le bac que Jouvente poussa au large d'un vigoureux coup de pied.

La tempête faisait rage; la Rance,

grossie par le flux, avait de grandes vagues comme l'Océan. A peine lancé, le bac fut pris par le ressac et tressauta si violemment, que Jouvente lui-même crut qu'il allait se briser; mais le bac était bon et Jouvente savait son métier. On franchit sans accident la ligne d'écume qui bordait la grève; c'était un péril évité; il en restait mille. La nuit était si sombre, que nul indice ne pouvait guider la marche du bac; parfois seulement un éclair, déchirant le ciel au-dessus des montagnes de Saint-Suliac, éclairait subitement les deux rampes qui encaissent le fleuve comme deux berges gigantesques, allumait au loin la crête blanchie des lames et allait s'éteindre, du côté de Saint-Malo, dans l'opaque nuit du large. Quand les éclairs manquaient à Jouvente, il tournait ses yeux vers le manoir de Rostan du Bosc, espérant s'orienter à l'aide de la lumière de Nielle; mais, ce soir-là, Nielle n'avait sans doute point allumé sa lampe, Jouvente ne voyait rien.

Il ne perdait pas courage pourtant et ramait avec énergie; le bac était à moitié route, et les contre-courants du petit archipel commençaient à tourmenter sa coque fatiguée. Jouvente pensait à Nielle et au bonheur du lendemain; cette pensée lui fit jeter les yeux sur la femme voilée dont chaque éclair lui montrait la taille gracieuse. L'inconnu et cette jeune femme étaient deux amants sans doute : Jouvente était content de servir deux amants.

Tout à coup le vent déferla furieusement sur le bateau qui venait de dépasser le groupe des îles; le manteau de l'inconnu fut arraché de ses épaules; le voile de la jeune femme eut le sort du manteau. En même temps le ciel s'embrasa, Jouvente vit les traits de ses deux passagers : les avirons s'échappèrent de ses mains et il demeura comme foudroyé.

La femme voilée était Nielle, l'homme était Robert de Coëtquen-Combourg.

Le bac s'en allait à la dérive; — Jouvente se leva, chancelant et la tête égarée; il mit sa main sur l'épaule de Robert.

— Autrefois je t'ai fait l'aumône, dit-il, et maintenant tu me voles mon bien le plus cher... Est-ce ainsi que tu payes ta dette, monseigneur?

Un sourire railleur vint à la lèvre de Robert.

— Ma dette! répéta-t-il; je te l'ai payée hier soir.

Jouvente lâcha l'épaule de Robert et fouilla son escarcelle où il prit l'écu d'or qu'il avait reçu la veille; puis, faisant un pas en arrière, il lança l'écu qui frappa Coëtquen en plein visage. Celui-ci tira son poignard; Jouvente était en garde déjà.

Ce fut un étrange combat; le bac, qui n'était plus dirigé, présentait son travers à la lame et menaçait naufrage à chaque



coup de vent; le roulis était si violent, que les deux adversaires avaient peine à se soutenir; ils chancelaient, ils tombaient mais ils frappaient. L'obscurité restait profonde, la foudre seule éclairait la lutte qui se poursuivait silencieuse, acharnée, au milieu du redoutable choc des éléments soulevés.

Nielle, accablée d'épouvante et peut-être de remords, s'était évanouie et gisait au fond du bac.

— Renonce à elle! cria Jouvente qui venait de terrasser son adversaire.

Robert sourit sous le poignard levé.

— Tu peux me tuer; mais elle m'aime.

Cette idée n'était point venue encore à Jouvente. Il croyait combattre le ravisseur de Nielle, et non pas son amant. Il fut frappé au cœur.

— Elle t'aime! répéta-t-il machinalement; mais alors... elle ne m'aime pas, moi!

Robert sourit plus fort.

A ce moment le bac toucha contre un écueil. Les débris de sa coque se dispersèrent. Il ne resta sur l'eau que le mât pourvu de sa longue vergue. Robert songea d'abord à lui-même et saisit le mât. Jouvente ne pensa qu'à Nielle. Il la soutint sur l'eau et parvint à s'accrocher à la vergue qui fléchit sous son poids.

Au choc, Nielle avait repris ses sens.

La situation de nos trois naufragés était désespérée, le mât ne pouvait les supporter tous trois. Jouvente soutenait d'une main Nielle que la terreur affolait; de l'autre, il cherchait son poignard à sa ceinture. Robert avait laissé échapper le sien.

Jouvente trouva son poignard. Chaque vague submergeait le mât; il fallait en finir, Jouvente leva son arme et se dressa pour frapper.

Robert n'essaya point de se défendre, mais il dit avec une résignation pleine de triomphe :

— C'est moi qu'elle aime!

Jouvente retint son bras et se sentit hésiter. L'angoisse du doute déchirait son cœur. Son regard désolé errait de Nielle à Robert. Enfin, il se pencha vers cette dernière.

— Est-ce vrai? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Nielle, à son tour, hésita.

— Il a menti, n'est-ce pas? s'écria Jouvente dont un espoir passionné réchauffa l'âme; dis-moi qu'il a menti, Nielle.

Il brandissait de nouveau son poignard.

— Je l'aime! prononça faiblement la jeune fille.

Jouvente jeta son poignard loin de lui. Il était pâle comme la mort, et ses yeux sans larmes regardaient le ciel.

— Il n'y a place ici que pour deux, murmura-t-il; monseigneur, faites-la bien heureuse!

Ce disant, il lâcha prise et disparut sous une vague. Le mât, à demi submergé se releva.

— Jouvente! Jouvente! cria Nielle en pleurant.

Le vent apporta un adieu lointain déjà. Puis on n'entendit plus rien que l'assourdissant fracas de la tempête.

Le flux et le courant poussèrent le mât dans le havre de Solidor, sur les bords duquel s'élèvent maintenant les blanches maisons de la ville de Saint-Servan. Nielle et Robert furent sauvés.

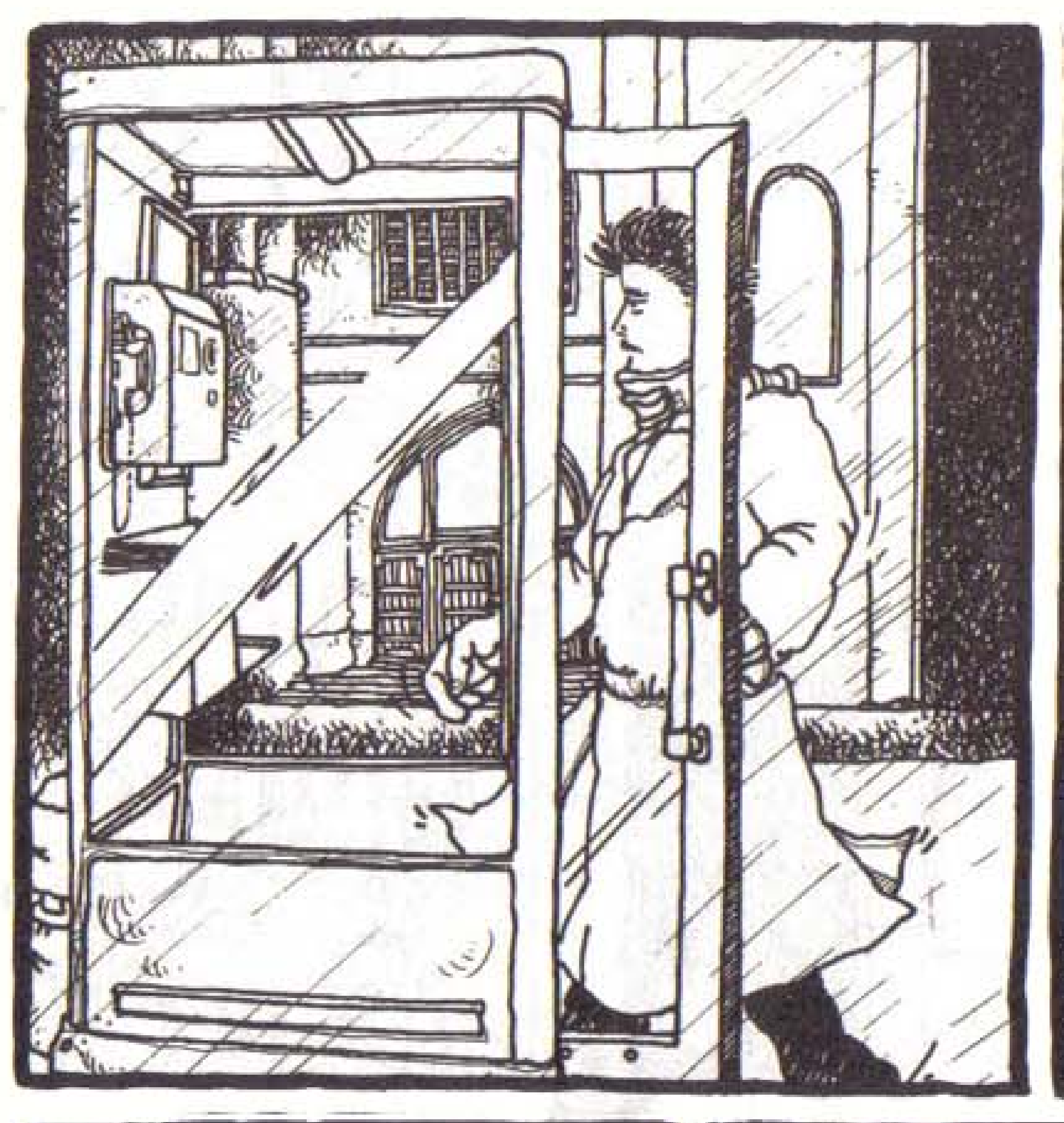
Nielle devint dame de Coëtquen et de Combourg et d'autres lieux encore, mais elle ne fut point heureuse. Au bout de quelques années de mariage, elle quitta le monde pour se renfermer dans une pieuse retraite qu'elle fit bâtir de ses propres deniers à la place du manoir de Rostan du Bosc. Elle donna à cette fondation le nom du pauvre Jouvente de la Tour, dont le souvenir venait bien souvent visiter sa solitude. Ce nom de Jouvente resta au monastère quand on en fit un prieuré, et le passage l'a conservé jusqu'à nos jours.

A ce propos, le manuscrit latin fait une réflexion assez raisonnable dans sa naïve banalité. Il dit que le tardif repentir de Nielle ne valait pas, en bon compte, la dixième partie d'un denier rennais, bien qu'il faille douze de ces deniers pour faire un sou. Le digne curé de Langourla ajoute d'ordinaire à cette observation quelques paroles de blâme à l'adresse des femmes sensibles.

Le bedeau de la paroisse, qui sait aussi un peu de latin, réserve toute sa mauvaise humeur pour Jouvente, et prétend que ce *fluvialis nauta* (il traduit naturellement cette expression par *marin d'eau douce*) fit preuve en tout ceci d'une bonhomie approchant de la sottise. Il déclare que lui, bedeau, eût noyé Robert et peut-être Nielle par-dessus le marché.

Il y a du bon, suivant nous, dans l'opinion de ce bedeau.

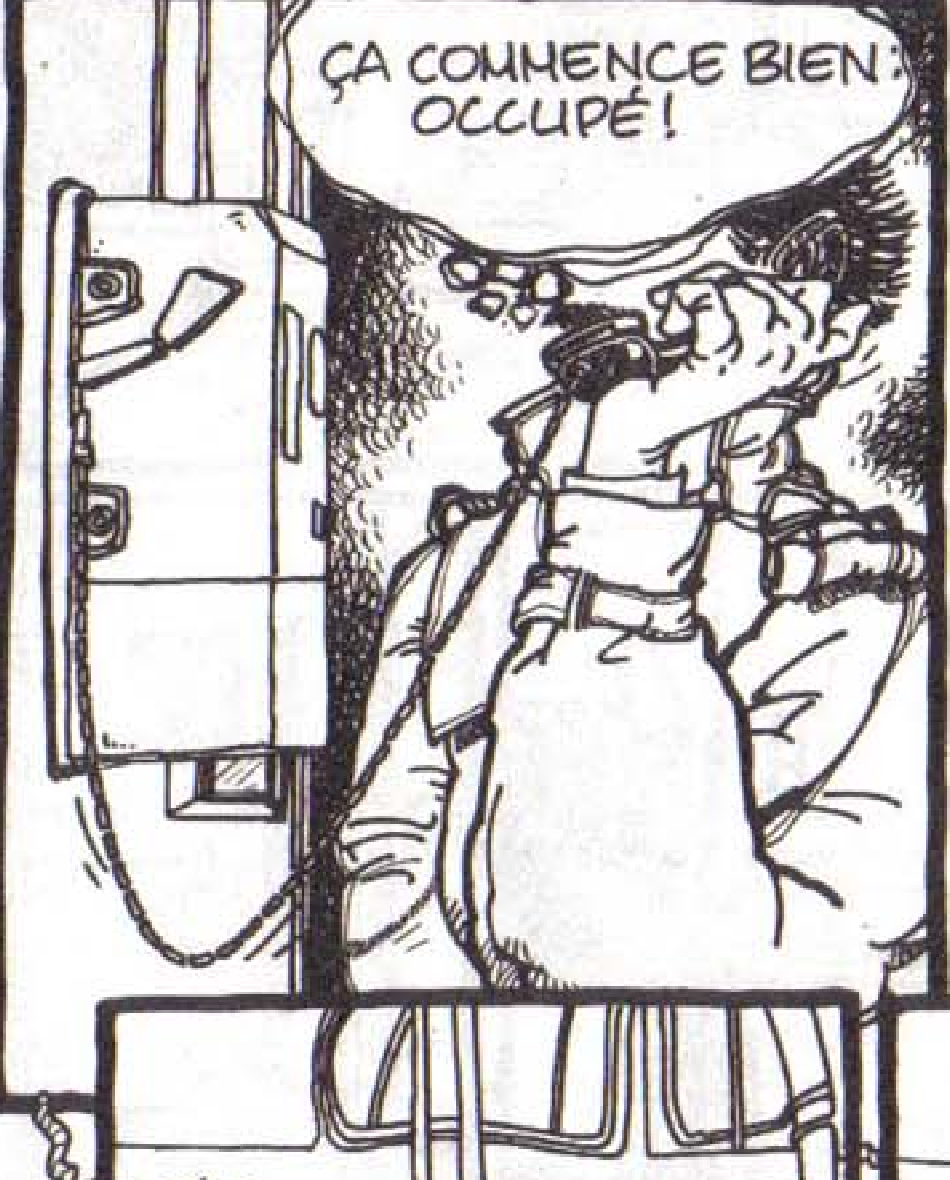

Panique …
Aux P.T.T.
HANIN



















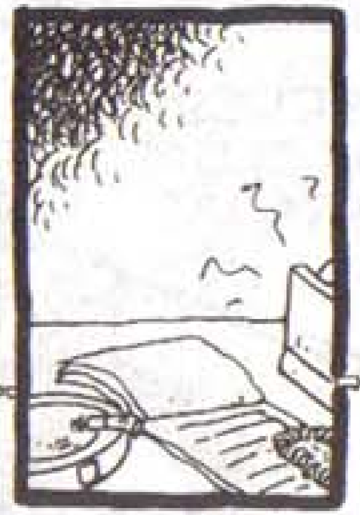
Lavalle
24 62 Laval
10 61 Laval
42 14 Laval
58 19 Lavallée A. 32 av. R. Mazza, Gansh
45 74 Lavallee D. av. A Dezangre 75 Kraain
19 82 Lavallee Mme Rach. r. Eburons 62
18 91 Lavalliere T. av de Broqueville
9 95 Lavalli

LAVALLE, LAVALLÉE AH ! LAVALLIERE T. VOILÀ...


TRENTE ET UN... DIX HUIT...








C'EST QUAND MÊME BIZARRE, QU'EST-CE QU'IL PEUT BIEN FAIRE DEHORS PAR CE TEMPS MAUDIT?
...

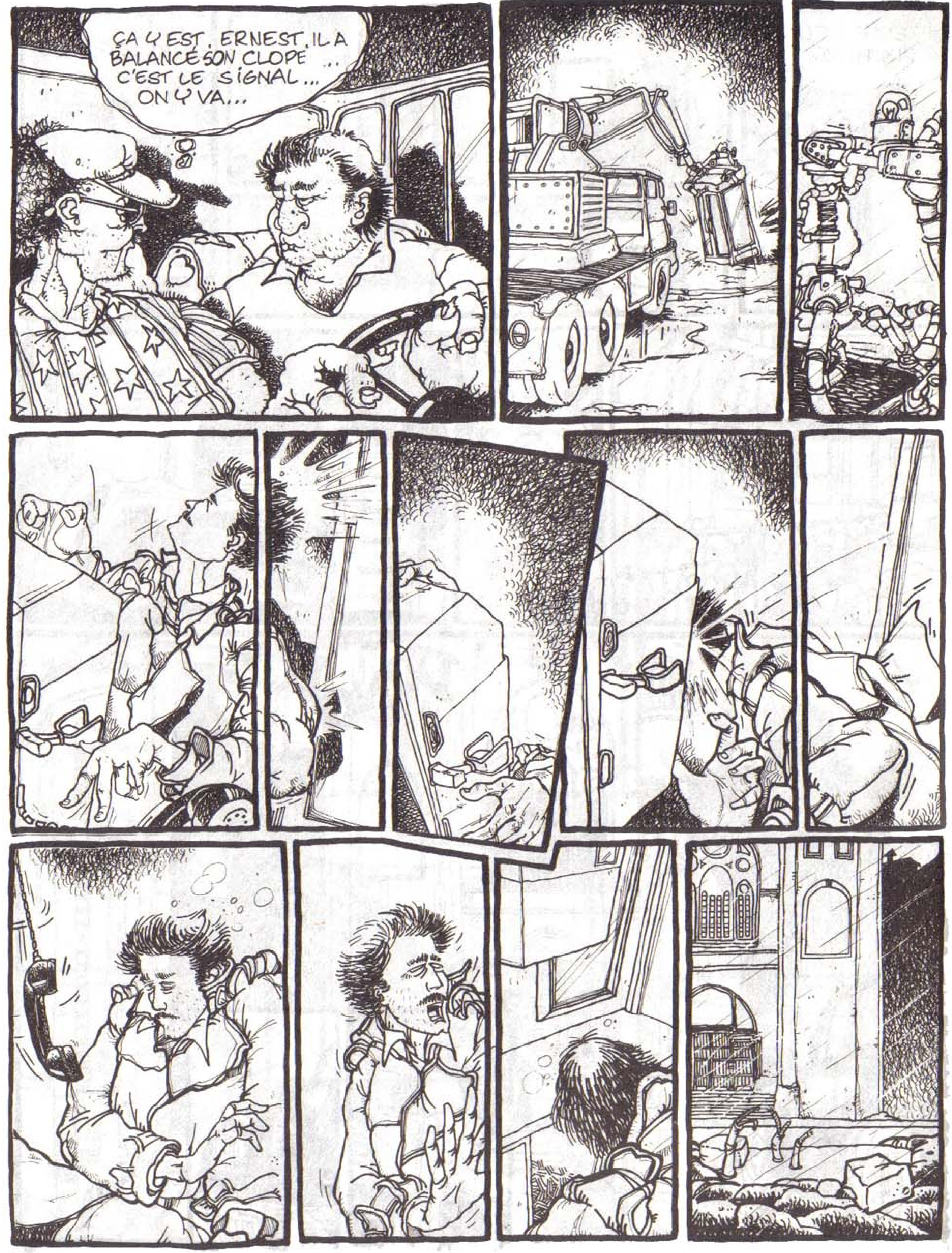

MAIS QUELLE POISSE!


PENDANT CE TEMPS-LÀ...


DIX HEURES DÉJÀ...



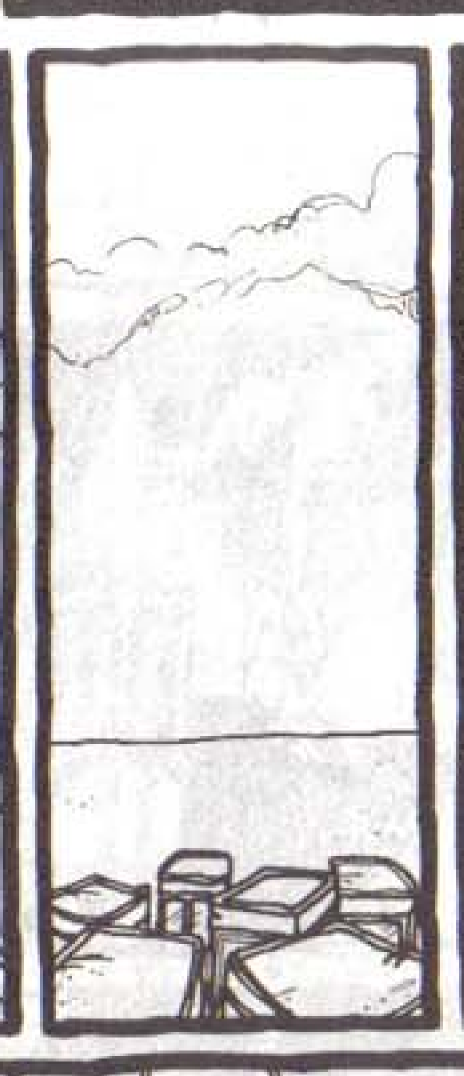
DONG DONG

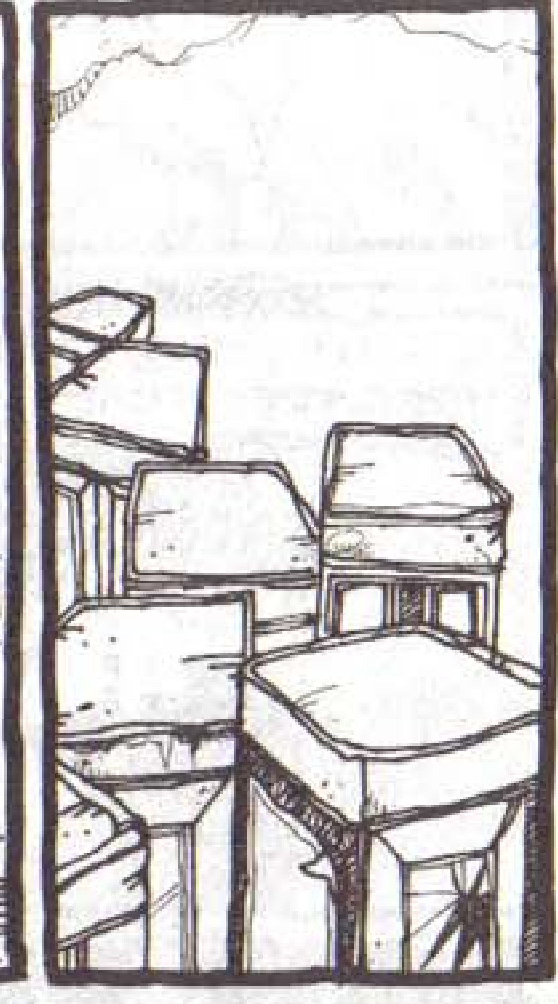

ÇA Y EST, ERNEST, IL A BALANCÉ SON CLOPE ... C'EST LE SIGNAL... ON Y VA...

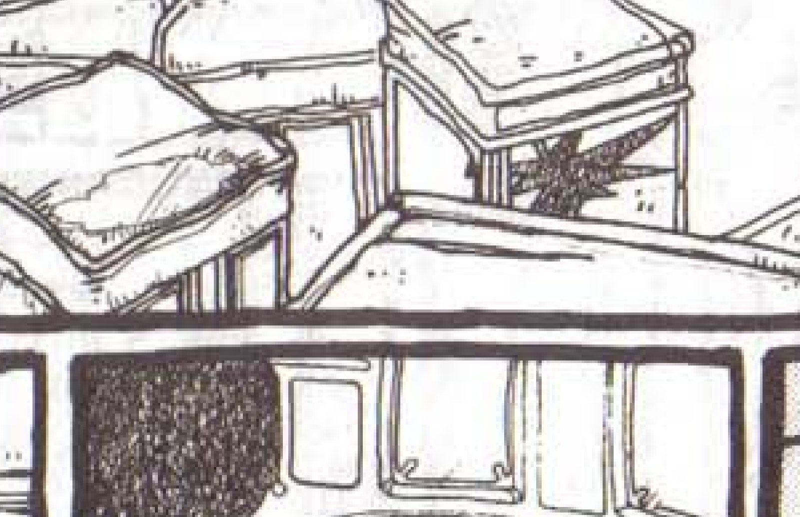












Panique ... Aux P.T.T. !

Bruxelles, 4 mai
Depuis 16 jours la disparition de 24 cabines téléphoniques affectant plus particulièrement la région de la ca-


FAUDRAIT PEUT-ÊTRE QUE J'EN SORTE, VOYONS... À L'ÉGLISE?...


NON, CE N'EST PAS LÀ...

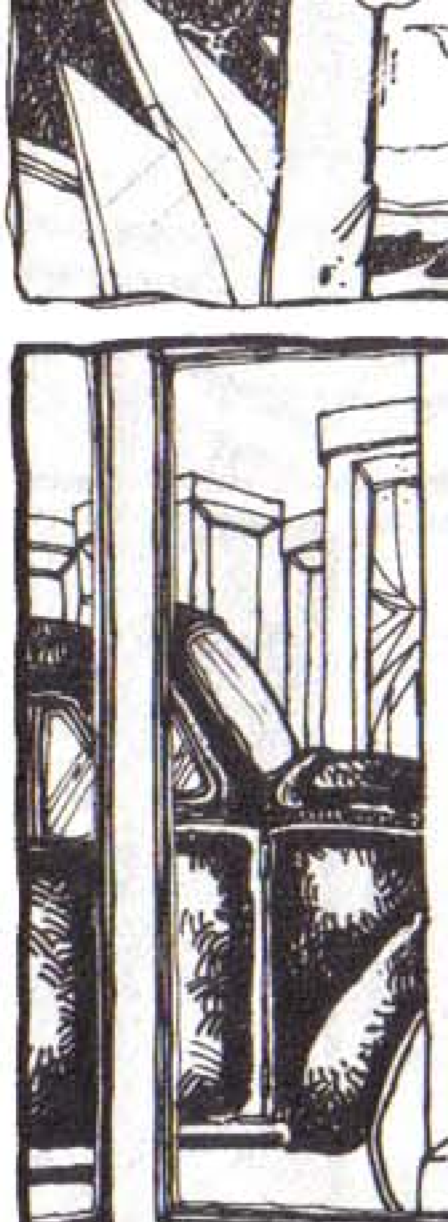

QUAND J'EN SUIS SORTI


IL PLEUVAIT...


IL PLEUVAIT PEUT-ÊTRE TRÈS TRÈS FORT...



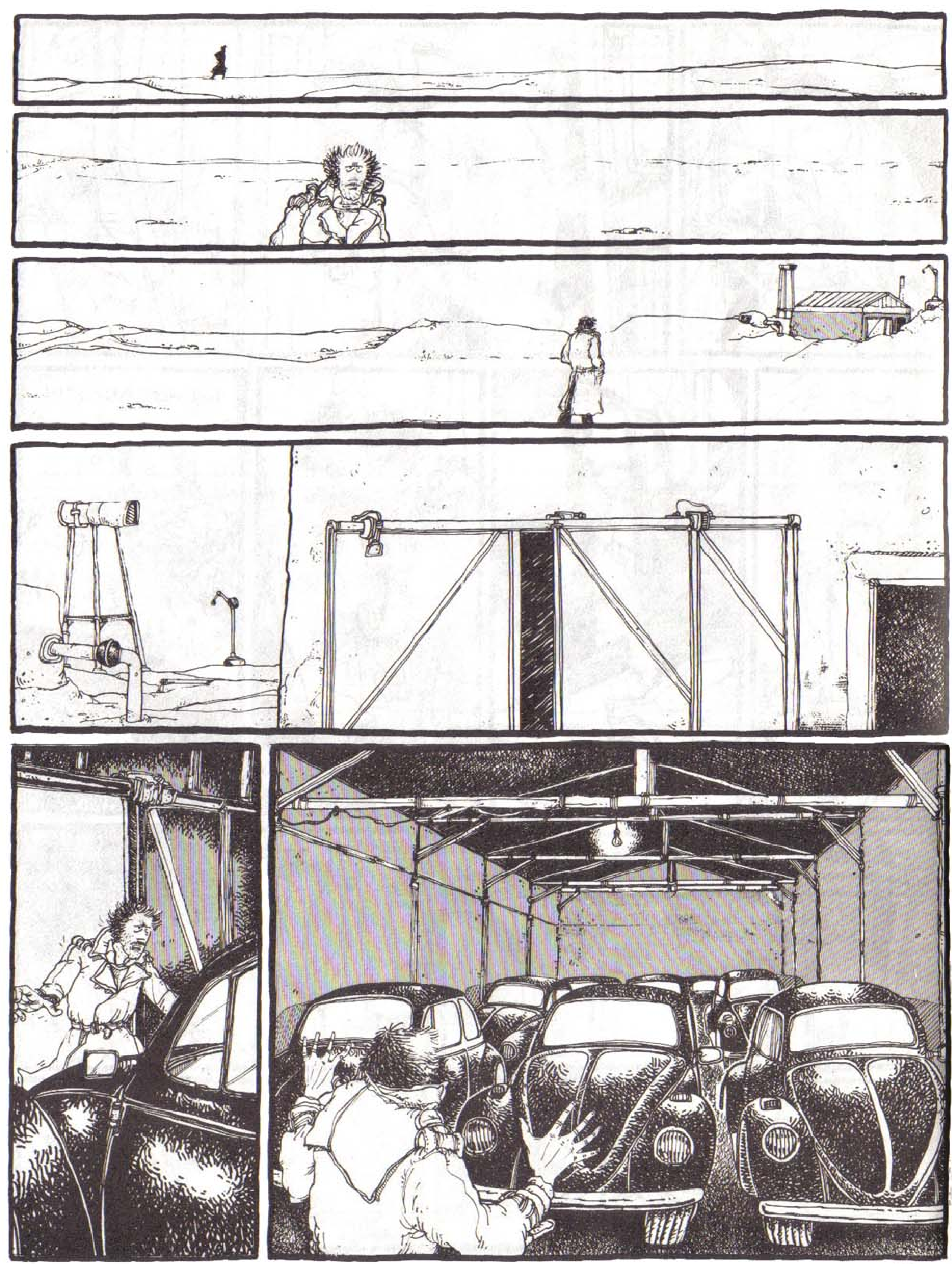







LA VOLKSWAGEN NOIRE... MAIS ALORS...


UN AUTOMATE !!!



fin.

CORTO MALTESE
EN SIBERIE



CHAPITRE II

LES PRISONNIERS DE CHANG

HUGO PRATT

Il suffit que Raspoutine apparaisse, comme par miracle, devant Corto Maltese pour que les fils du mystère s'entremêlent... En cette fin d'année 1918, une intéressante information court les ruelles du port de Hong Kong: un train blindé, chargé du trésor impérial russe, sillonne la Sibérie, à la frontière mongole... A sa recherche s'acharnent les seigneurs de la guerre chinoise, les bandits mandchous, les troupes alliées et toutes les sociétés secrètes chinoises. L'une de ces dernières, les Lanternes rouges, vient de passer contrat avec Corto Maltese pour retrouver le "train d'or de l'amiral Kolchac"...


VOICI LES INSTRUCTIONS À DONNER AUX "LANTERNES ROUGES" DE SHANGHAÏ QUI T'AIDERONT À ARRIVER À URGA, EN MONGOLIE. ET VOICI UNE ENVELOPPE QUI CONTIENT MILLE STERLING OR... POUR LES PREMIERS FRAIS
LES PREMIERS FRAIS ?

JE NE PRENDS QUE LES INSTRUCTIONS. QUANT À L'ARGENT... JE VOUS ENVERRAI L'ADDITION PLUS TARD.

TU ES TOUJOURS AUSSI FOU... COMMENT PEUT-ON REFUSER MILLE STERLIN OR ?
ARRÊTE, RASPOUTINE... ET VOUS, LANTERNES ROUGES, ÉCOUTEZ-MOI... SI L'ENTREPRISE DEVAIT RÉUSSIR, CE DONT JE DOUTE, NOUS PARTAGERIONS LES DÉPENSES ET LES BÉNÉFICES. JE SUIS VOTRE ASSOCIÉ ET NON VOTRE EMPLOYÉ. CLAIR ?

SI TU PRÉFÈRES... SOIT !

CE N'ÉTAIT PAS TOI QUI DISAIS QU'ENTRE DEUX ASSOCIÉS, IL Y EN A TOUJOURS UN DE TROP ?

NON, J'AI DIT QUE JE N'AIMAIS PAS UN NOMBRE IMPAIR D'ASSOCIÉS. UN, C'EST TROP PEU; ET TROIS, C'EST TROP...

SAIS-TU QU'ELLE EST ICI, À HONG KONG ?


ELLE... QUI ?
ELLE, ELLE !

JE N'ARRIVE PAS À TE COMPRENDRE !
OH OUI ! TU AS TRÈS BIEN COMPRIS !... TU CRAINS MÊME DE TROP BIEN COMPRENDRE. ELLE EST ICI, MAIS NOUS NE SAVONS PAS OÙ... SI TU LE DÉSIRES, NOUS POUVONS LA CHERCHER. À PRÉSENT, NOUS DEVONS PARTIR ; L'AUBE APPROCHE ET LES LANTERNES ROUGES AIMENT LA NUIT.

À BIENTÔT, CORTO MALTESE, ET NE T'EN FAIS PAS. ELLE MÈNE PEUT-ÊTRE UNE AUTRE VIE MAINTENANT.
17





JE NE SAVAIS PAS QU'ELLE ÉTAIT ENCORE ICI, CORTO... J'AVAIS ENTENDU DIRE QU'ELLE ÉTAIT PARTIE À SURABAYA...
C'EST UNE VIEILLE HISTOIRE...



...QUI NE DEVRAIT PLUS AVOIR D'IMPORTANCE.



OH ! ENCORE ET TOUJOURS CETTE HISTOIRE... MAIS ALORS... VIVRAS-TU TOUJOURS EN COMPAGNIE DE TES FANTASMES ?



AH, CORTO, CORTO, TU RÊVES ENCORE DE VASTES MERS OÙ COURENT DOUCEMENT TES MÉLANCOLIES OU TES MENSONGES. TU POURSUIS ENCORE TA FABLE !!! TU N'ES QU'UN PAUVRE FOU !



JE TE DONNE EXACTEMENT DIX SECONDES POUR PARTIR, RASPOUTINE !



C'EST VRAIMENT GRAVE ! DE QUOI FAIRE RIRE LES ABSTÈMES QUI FORMENT, TU LE SAIS BIEN, LA CATÉGORIE LA PLUS DÉPRIMÉE.





SAINTE MÈRE DE RUSSIE ! TU ME FERAS MOURIR DE PEUR !



NE SOIS PAS RIDICULE, CORTO, NOUS AVONS D'AUTRES CHOSES À PENSER !
TU AS PEUT-ÊTRE RAISON...
18



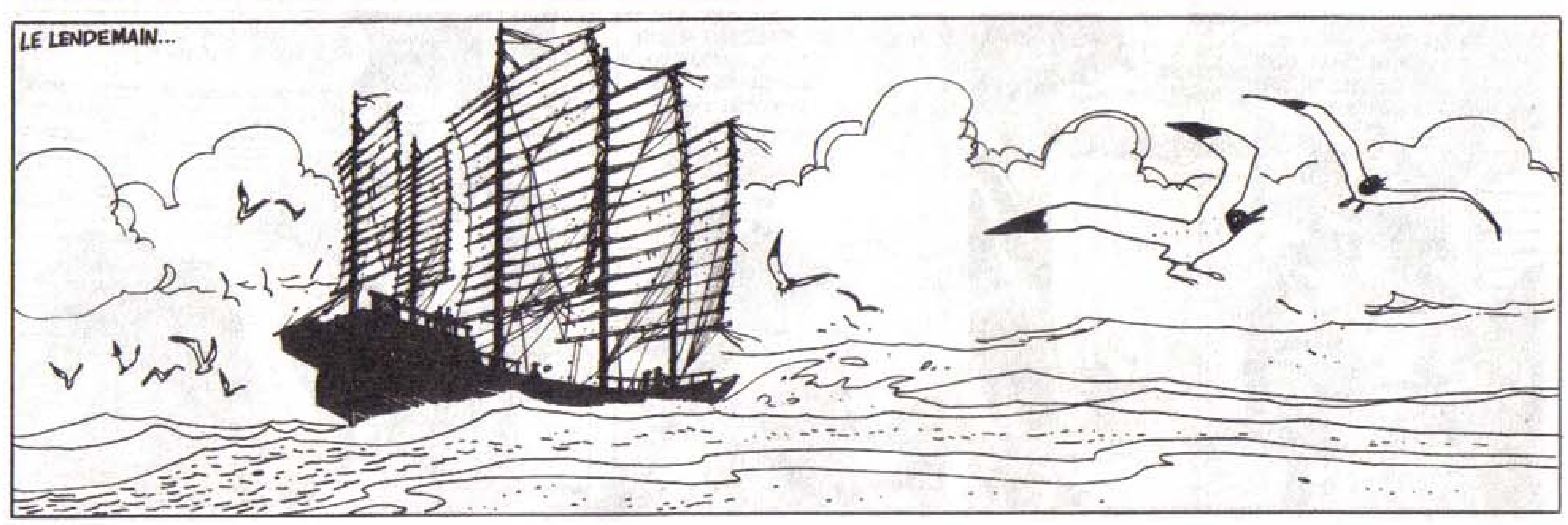


...ET POURTANT, ELLE EST DANS CETTE VILLE... MAIS OÙ ?


CE SOIR, J'AI L'IMPRESSION D'AVOIR DIX ANS DE PLUS.


TON AMI A RAISON, CORTO. LES LANTERNES ROUGES T'ONT CHARGÉ D'UNE AFFAIRE ET TU TROUVERAS PLUSIEURS "DRAGONS" QUI VOUDRONT TE TUER. TU DOIS FAIRE TRÈS ATTENTION... LA FLEUR LA PLUS BELLE PEUT CACHER UN PIÈGE DIABOLIQUE.


ES-TU CAPABLE DE TROUVER UNE JONQUE PRÊTE À NOUS CONDUIRE À SHANGHAÏ ?
AH ! AH ! AH ! VOILÀ LE CORTO QUE JE CONNAIS... CORTO, MON AMI... LA JONQUE EST PRÊTE, ELLE NOUS ATTEND !


LE LENDEMAIN...

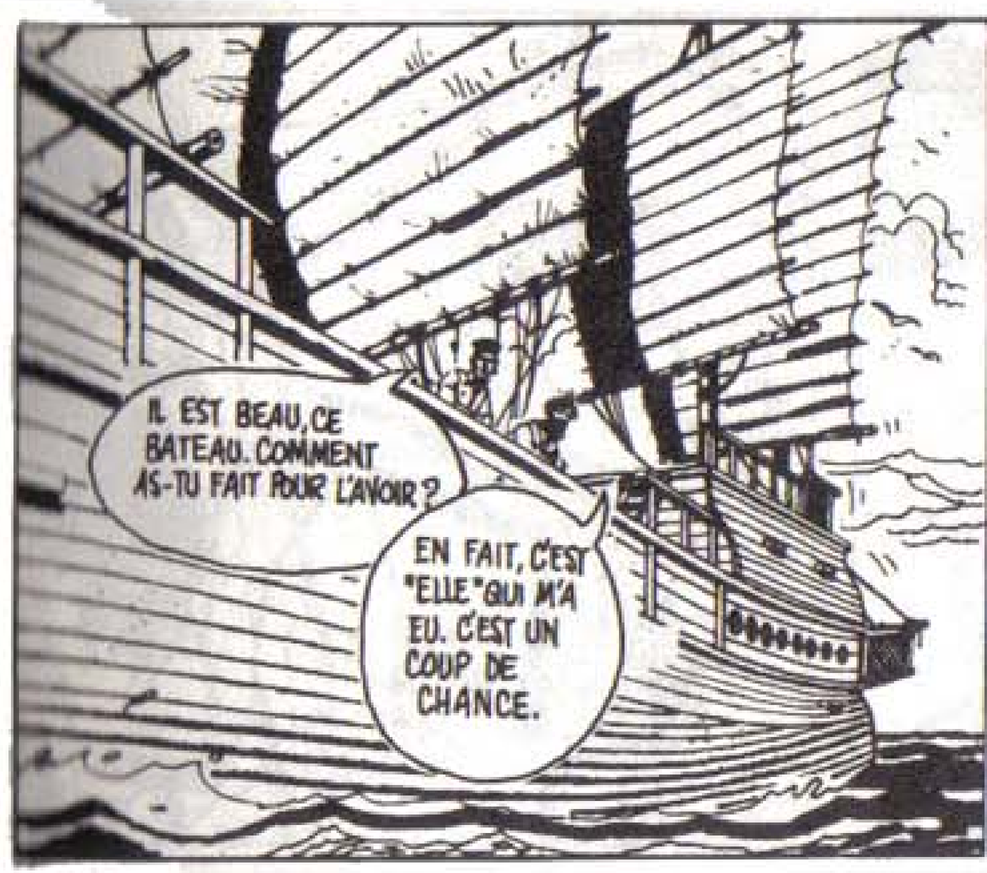

TU PENSES TOUJOURS À ELLE ? TU L'IGNORES PEUT-ÊTRE, MAIS MOI AUSSI J'AI EU UN GRAND AMOUR. UNE JEUNE FILLE DE NIKOLAEVSK...


...QUI PRIT SOIN DE MOI QUAND J'ÉTAIS ENFANT... MA MÈRE FUT EXILÉE EN SIBÉRIE ORIENTALE...

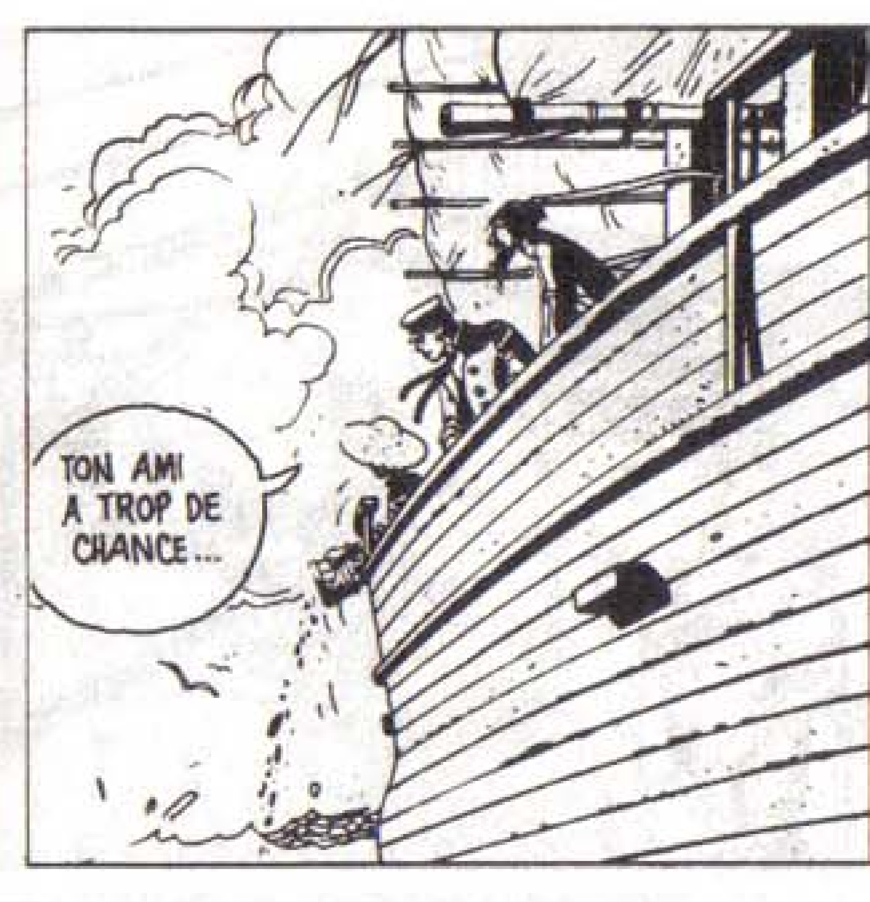

...ET MOURUT LE JOUR DE MA NAISSANCE...


ELLE EST SÛREMENT MORTE DE PEUR EN TE VOYANT !
ENCORE UN MOT SUR MA MÈRE ET JE TE TUE, CORTO MALTESE !
19


JE BLAGUAIS, RASPOUTINE... JE N'AI RIEN CONTRE TA MÈRE... QUOIQU'UNE CERTAINE RESPONSABILITÉ...
ARRÊTE, OU TU LE REGRETTERAS !


IL EST BEAU, CE BATEAU. COMMENT AS-TU FAIT POUR L'AVOIR ?
EN FAIT, C'EST "ELLE" QUI M'A EU. C'EST UN COUP DE CHANCE.


TROP DE CHANCE... UNE OCCASION PLUS UNIQUE QUE RARE !
HMMH... QUE VEUX-TU DIRE ?


TON AMI A TROP DE CHANCE...


EXPLIQUE-TOI !
CE N'EST PAS UN HASARD. LA SOCIÉTÉ DU COUCHER DE SOLEIL ROUGE VEUT VOUS ÉLIMINER. LE BATEAU APPARTIENT À CETTE SECTE.


C'EST UNE SOCIÉTÉ INDÉPENDANTE DE BANDITS, FINANCÉE PAR QUELQU'UN QUI VEUT VOUS EMPÊCHER D'ARRIVER À SHANGHAÏ.
COUCHER DE SOLEIL ROUGE ?

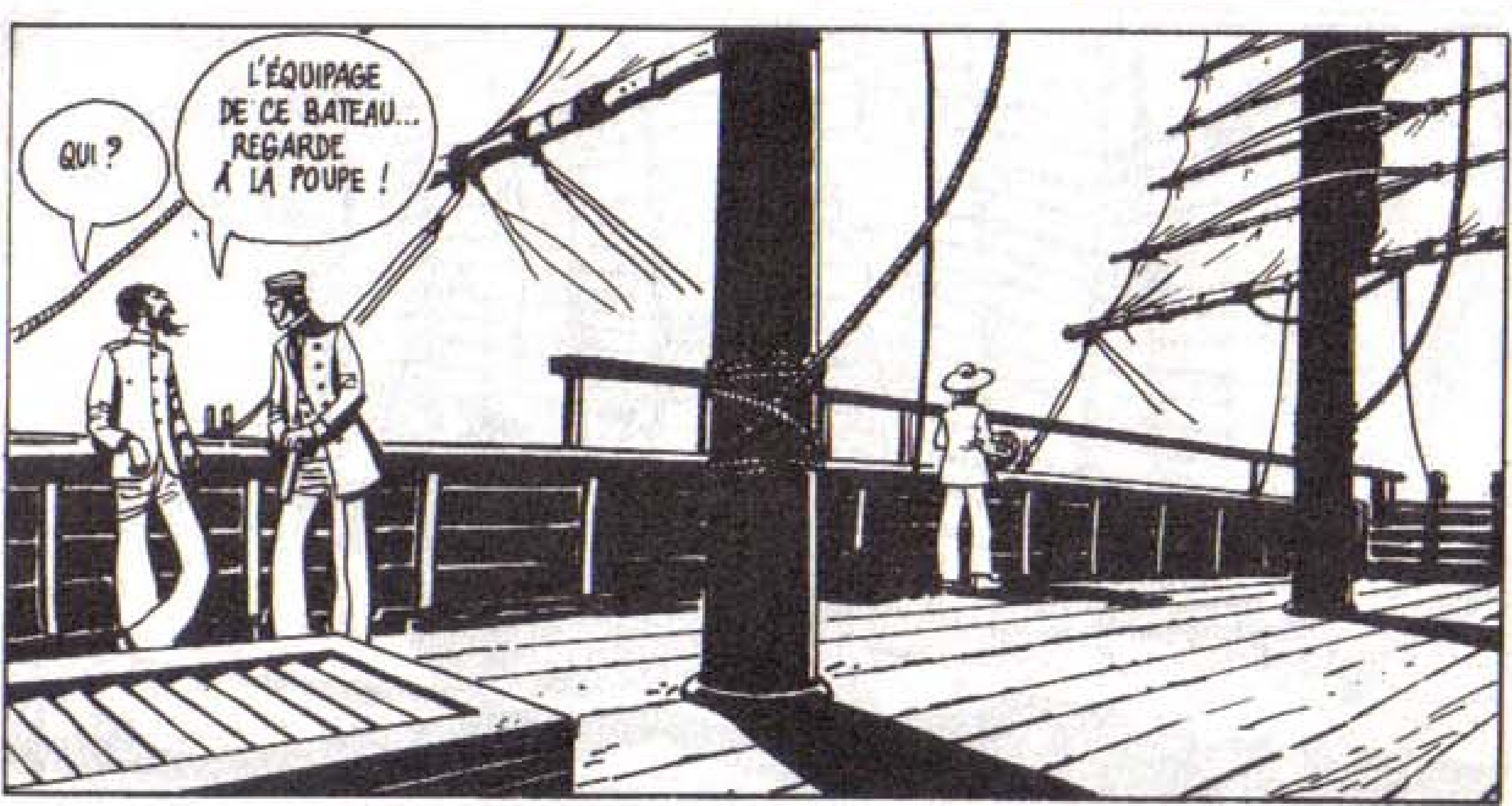

OUI... PAR TRADITION, ILS AGISSENT SEULEMENT AUX PREMIÈRES HEURES DU COUCHER DU SOLEIL. LE ROUGE, C'EST POUR VOTRE SANG.
ET TOI, QUI ES-TU ?

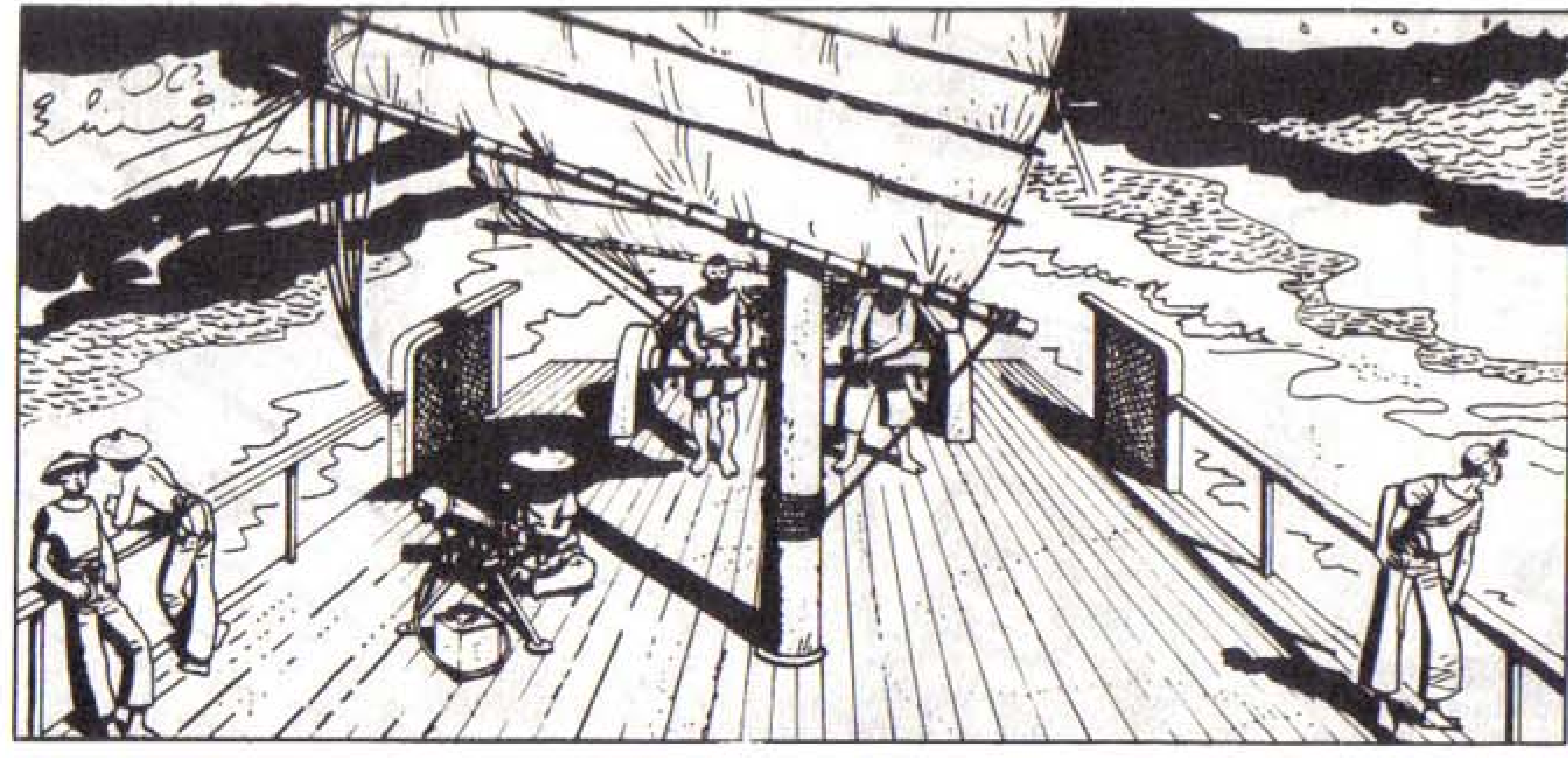

J'AI ÉTÉ PAYÉ POUR VOUS AIDER. LES LANTERNES ROUGES OU LA TRIADE, POUR MOI C'EST PAREIL... TU ME DONNERAS PEUT-ÊTRE QUELQUE CHOSE, TOI AUSSI...


ILS ONT PLACÉ UNE MITRAILLEUSE À LA POUPE DU BATEAU. VOUS DEVEZ CERTAINEMENT LEUR FAIRE PEUR PUISQU'ILS ONT DÉCIDÉ DE SE SERVIR DE CETTE ARME. CE COUTEAU M'AURAIT SUFFI. ÉLOIGNE-TOI, MAINTENANT... ON NOUS OBSERVE.



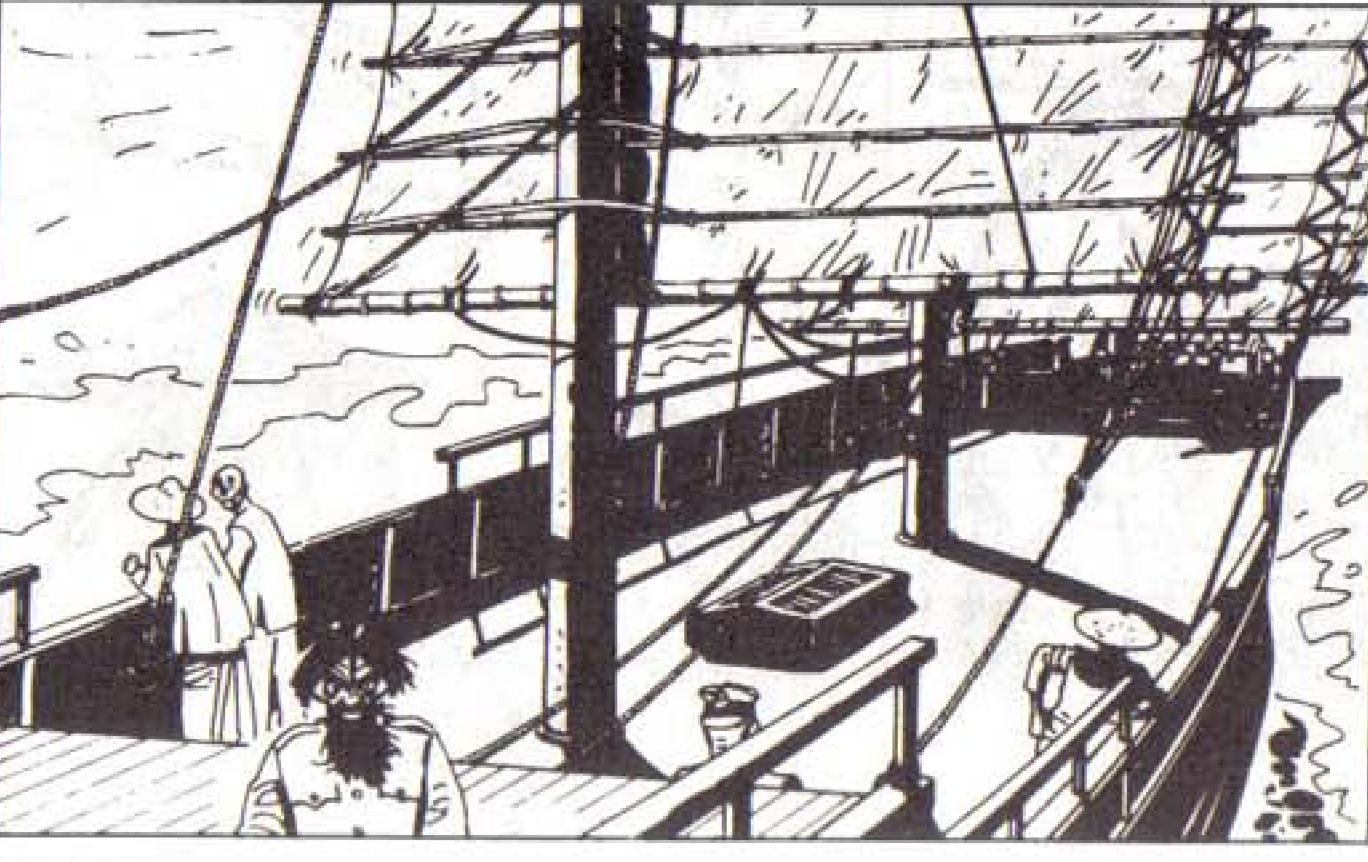

ILS EN VEULENT À NOTRE PEAU...
20

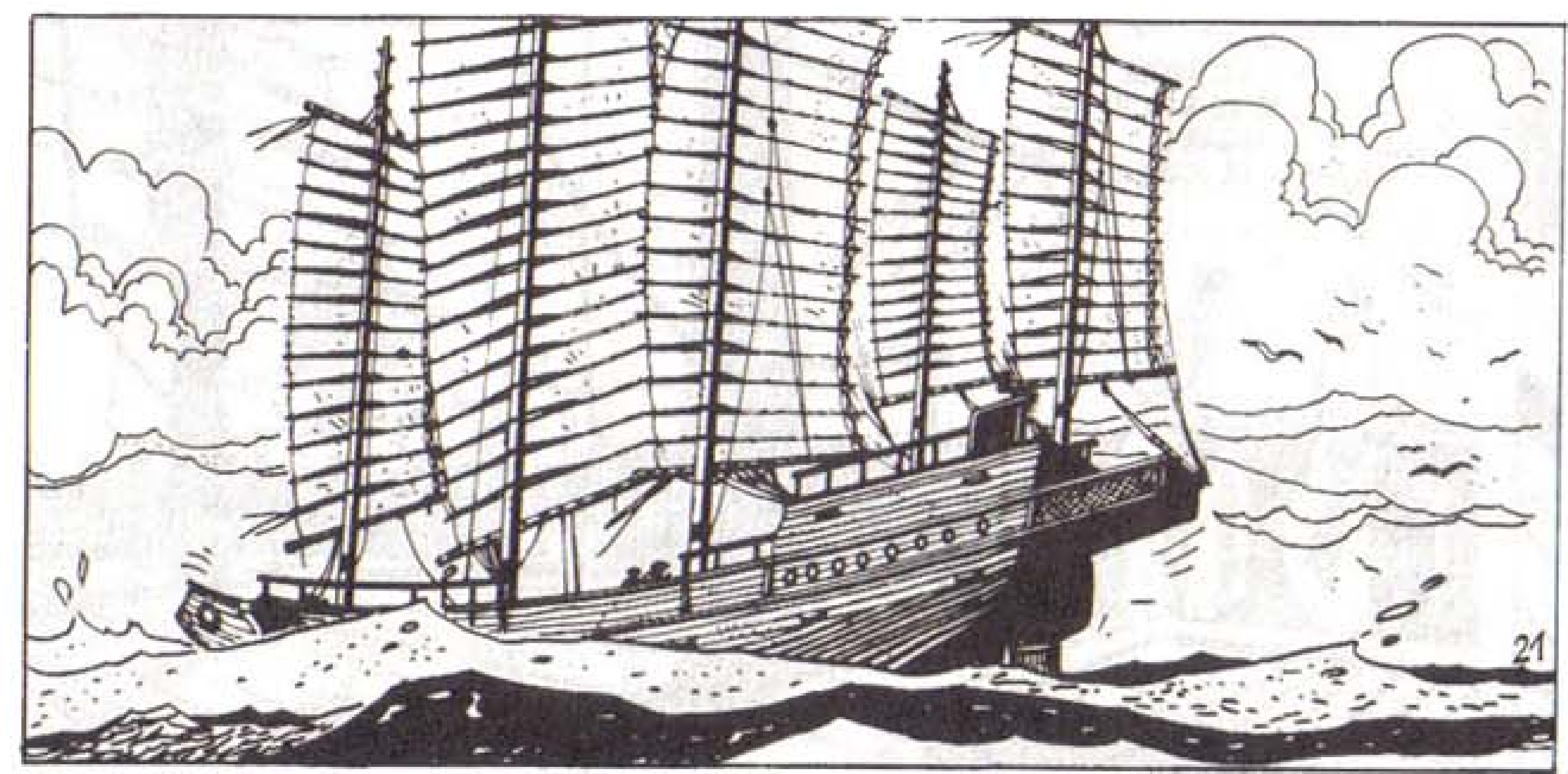

QUI ?
L'ÉQUIPAGE DE CE BATEAU... REGARDE À LA POUPE !



ES-TU CAPABLE D'ÉLIMINER LE CAPITAINE PENDANT QUE JE M'OCCUPE DE LA MITRAILLEUSE ?


C'EST BIENTÔT L'HEURE DU COUCHER DU SOLEIL.

JE M'EN VAIS DEMANDER UNE OU DEUX CHOSES AU CAPITAINE.


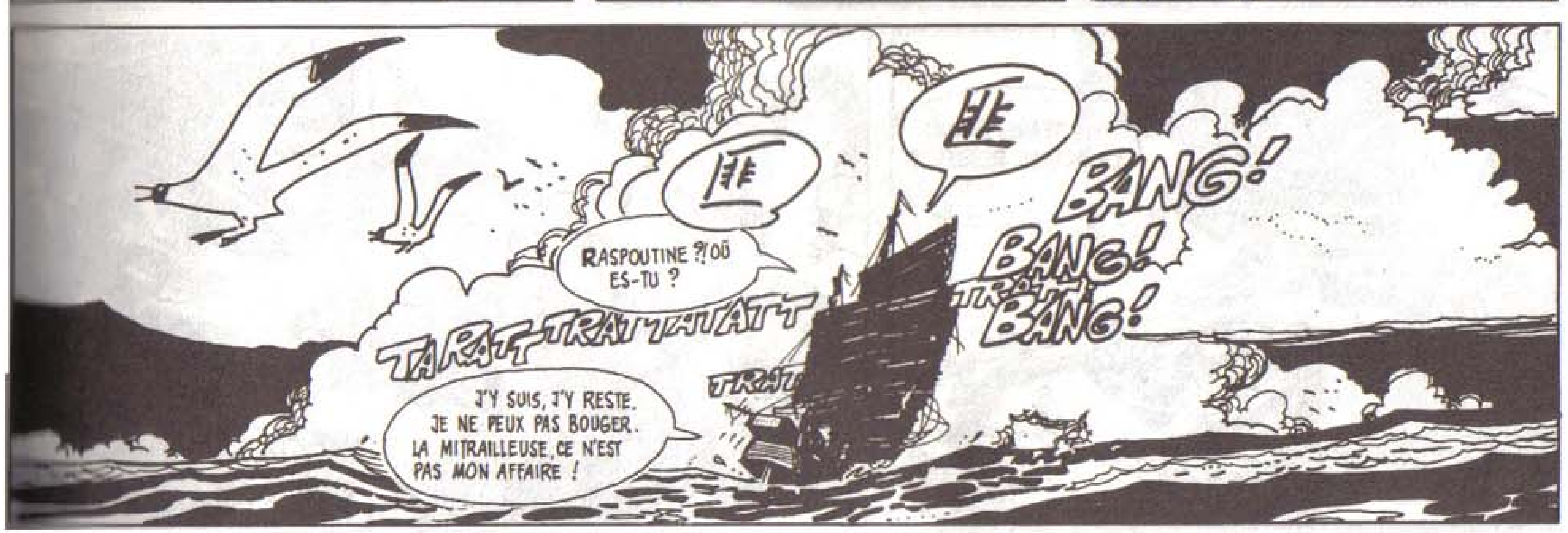

21

VAS-Y, RASPOUTINE !!!


BANG


RATTARATT!
RATTRATTATT!
RATTRATTARATTT!
IL ATTAQUE LE CHEF !




匪
匪
RASPOUTINE ?! OÙ ES-TU ?
BANG!
BANG!
BANG!
TARATT-TRATTATATT
TRAT
J'Y SUIS, J'Y RESTE. JE NE PEUX PAS BOUGER. LA MITRAILLEUSE, CE N'EST PAS MON AFFAIRE !


JE SAIS, C'EST "MON" AFFAIRE... ET CE N'EST PAS TRÈS FACILE.






22




CE MAUDIT MARIN EST DUR À ABATTRE. SI JE TIRE... JE VAIS TUER NOS HOMMES...

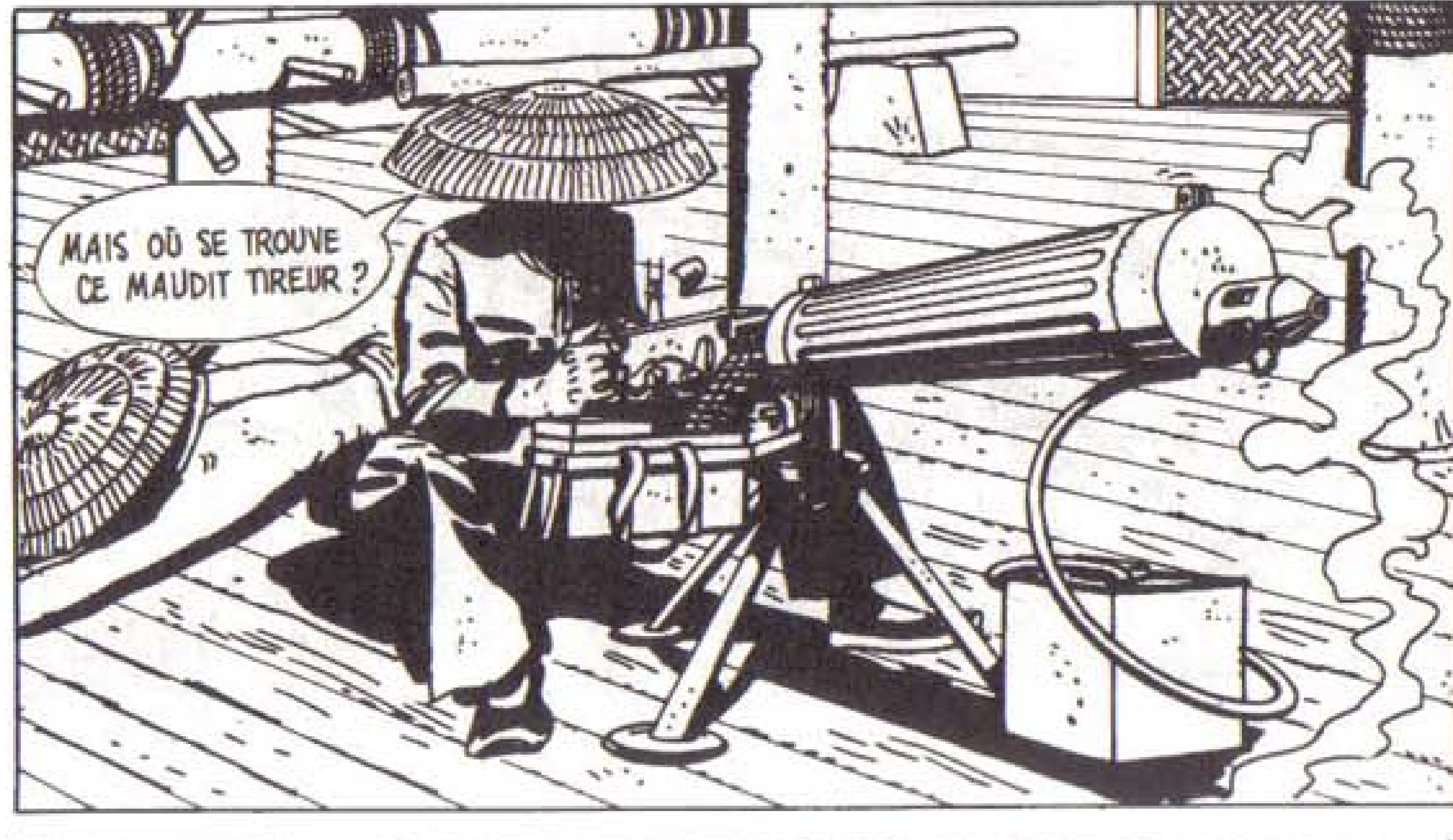

JE DOIS AIDER CORTO MALTESE ET SON AMI... D'ICI JE PEUX DESCENDRE LE MITRAILLEUR.

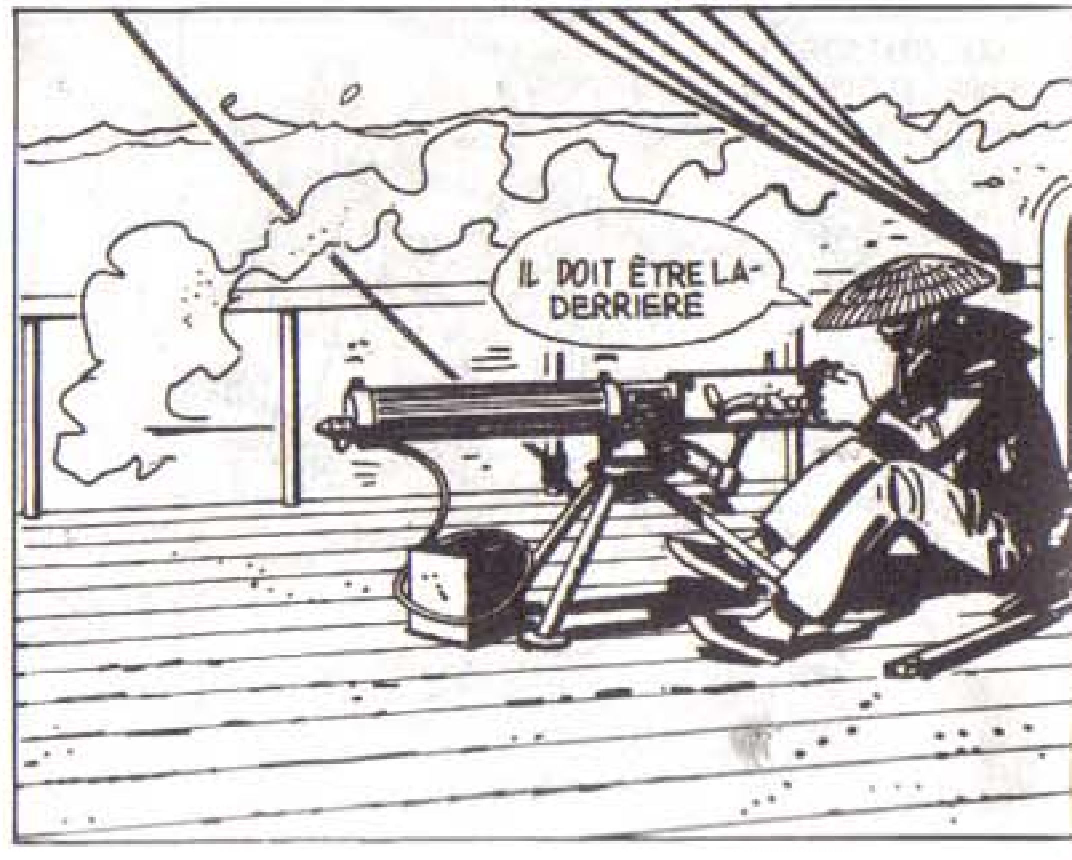

VIVENT LES "LANTERNES ROUGES"! MORT AU COUCHER DE SOLEIL ROUGE !

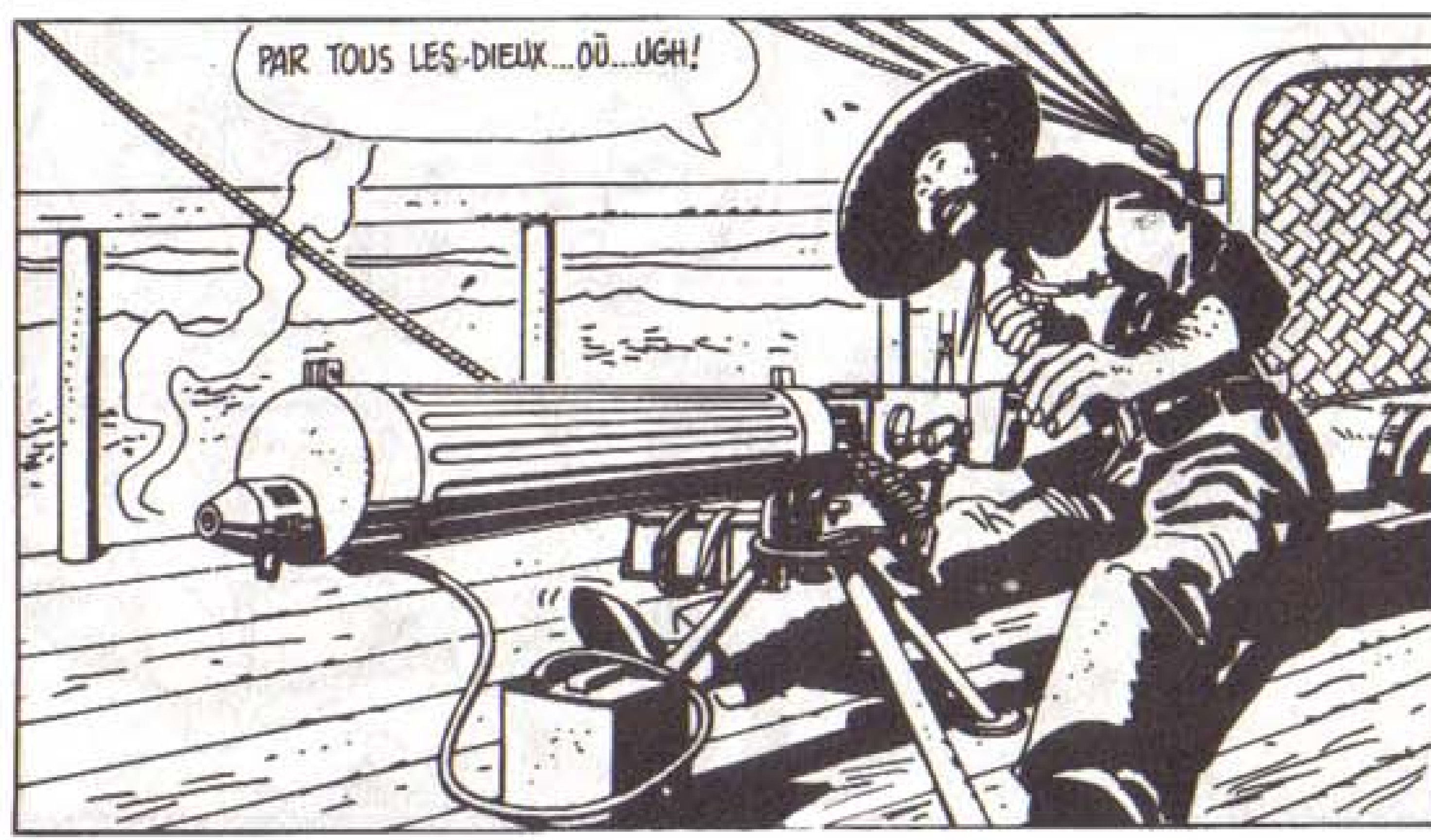

LANTERNES ROUGES...! LANTERNES ROUGES...!


UGH!

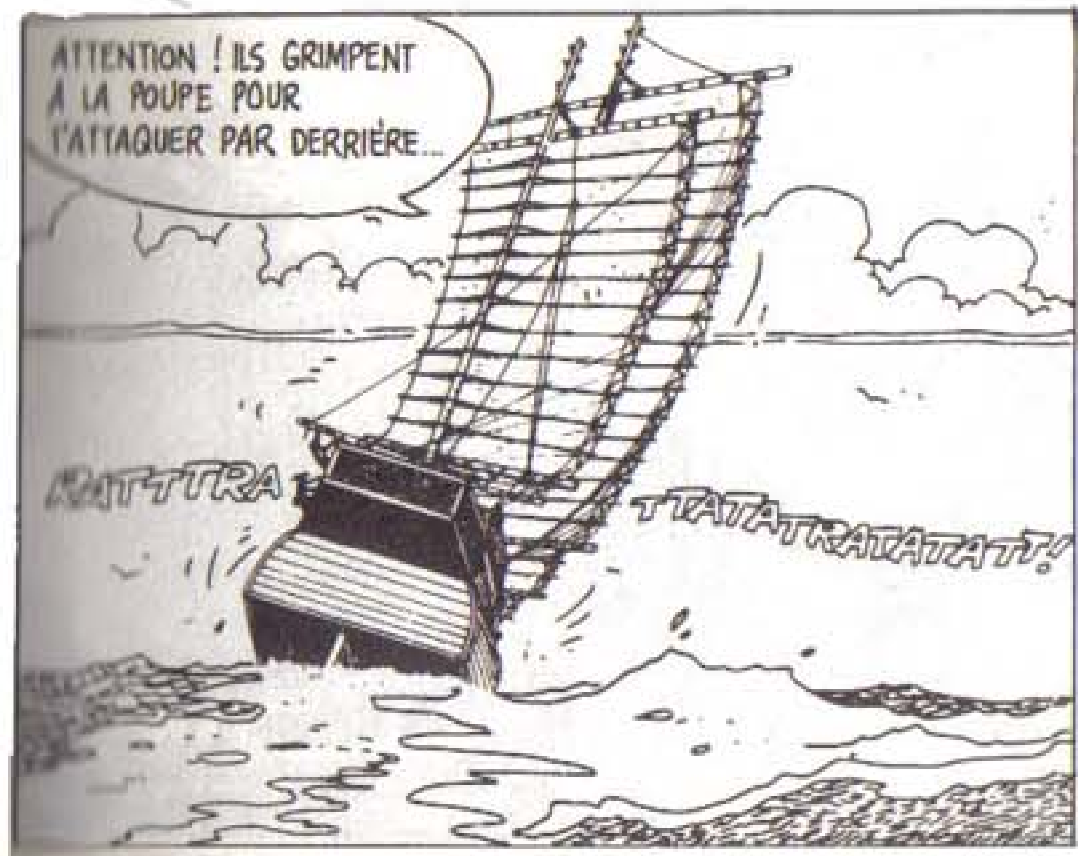

IL Y A UN TRAÎTRE PARMI NOUS... UN AMI DES LANTERNES ROUGES...

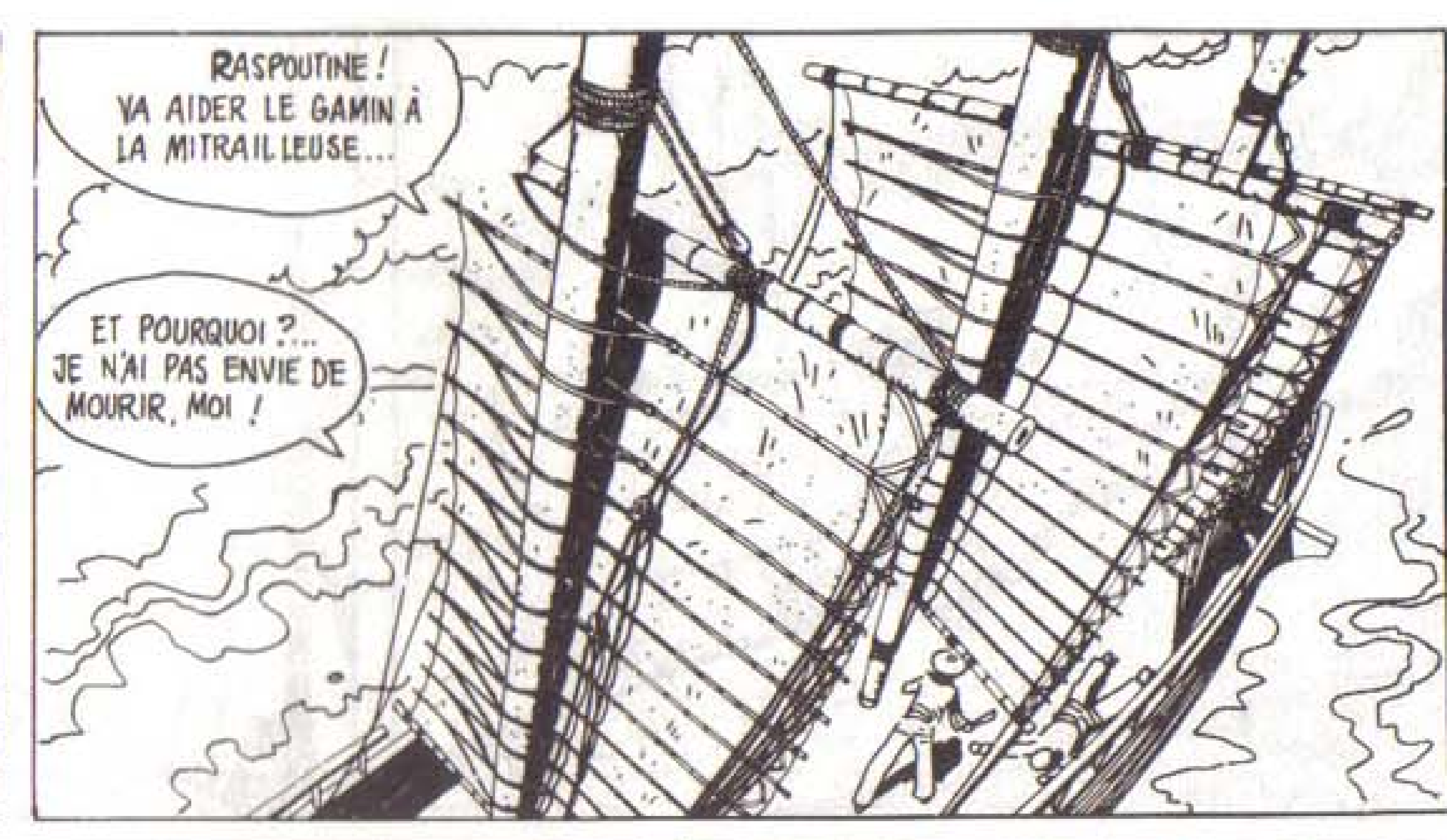

MAIS OÙ SE TROUVE CE MAUDIT TIREUR ?


IL DOIT ÊTRE LA-DERRIERE


PAR TOUS LES DIEUX... OÙ... UGH!


CORTO MALTESE... JE SUIS UNE LANTERNE ROUGE ! JE M'OCCUPE DE LA MITRAILLEUSE...
23

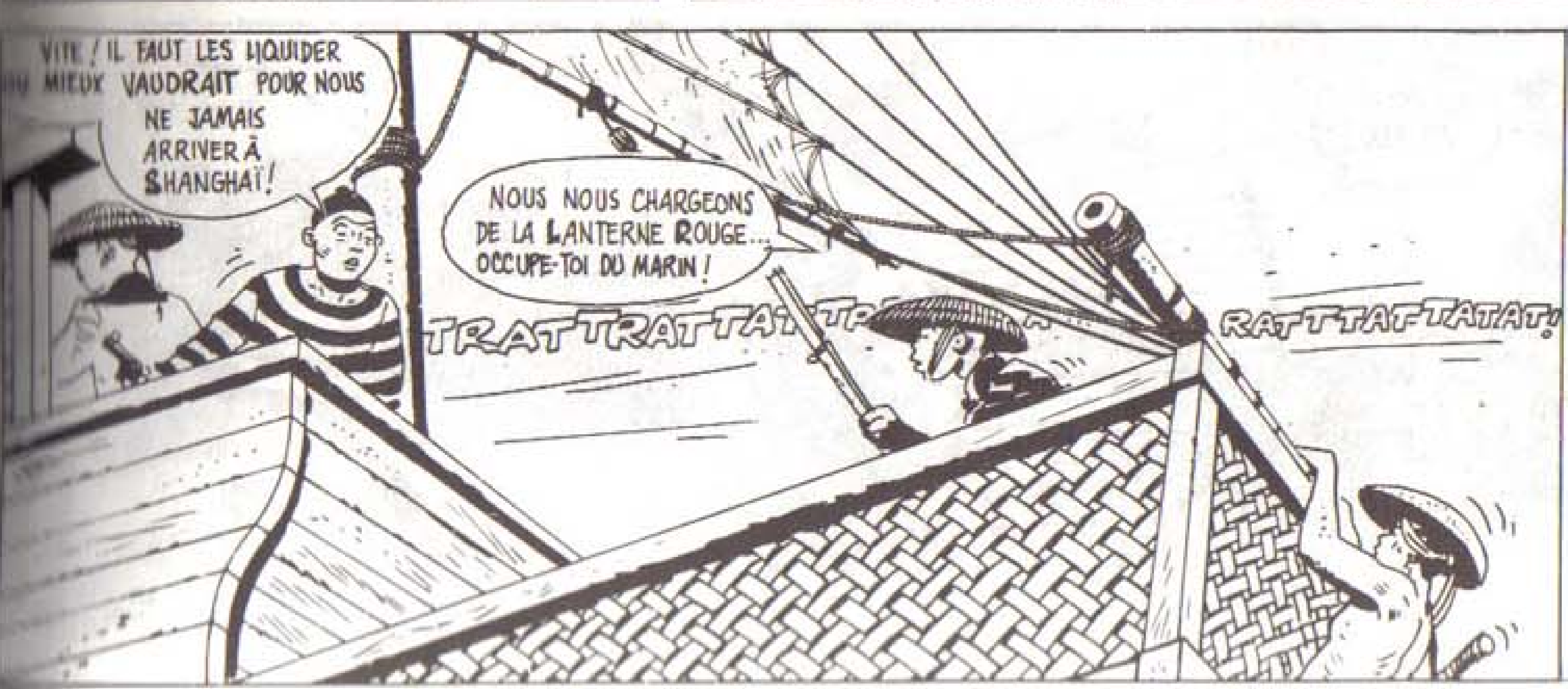

ATTENTION ! ILS GRIMPENT À LA POUPE POUR L'ATTAQUER PAR DERRIÈRE...
RATTTRA
TTATATRATATATT!


RASPOUTINE ! VA AIDER LE GAMIN À LA MITRAILLEUSE...
ET POURQUOI ?... JE N'AI PAS ENVIE DE MOURIR, MOI !




MAIS C'EST UNE FILLE !


CORTO MALTESE... JE NE SUIS PAS DU TOUT À L'ABRI ICI... FAIS QUELQUE CHOSE !
RATTTRATT
TRATTRA


VITE ! IL FAUT LES LIQUIDER ... MIEUX VAUDRAIT POUR NOUS NE JAMAIS ARRIVER À SHANGHAÏ !
NOUS NOUS CHARGEONS DE LA LANTERNE ROUGE... OCCUPE-TOI DU MARIN !
TRATTRATTAT
RATTTATTATAT!


IL GRIMPE SUR LE GRAND MÂT !


CHANG LE SUIT ! EXPÉDIONS LA FEMME !
CE NE SERA PAS FACILE ! CETTE LANTERNE ROUGE NOUS A DÉCIMÉS.

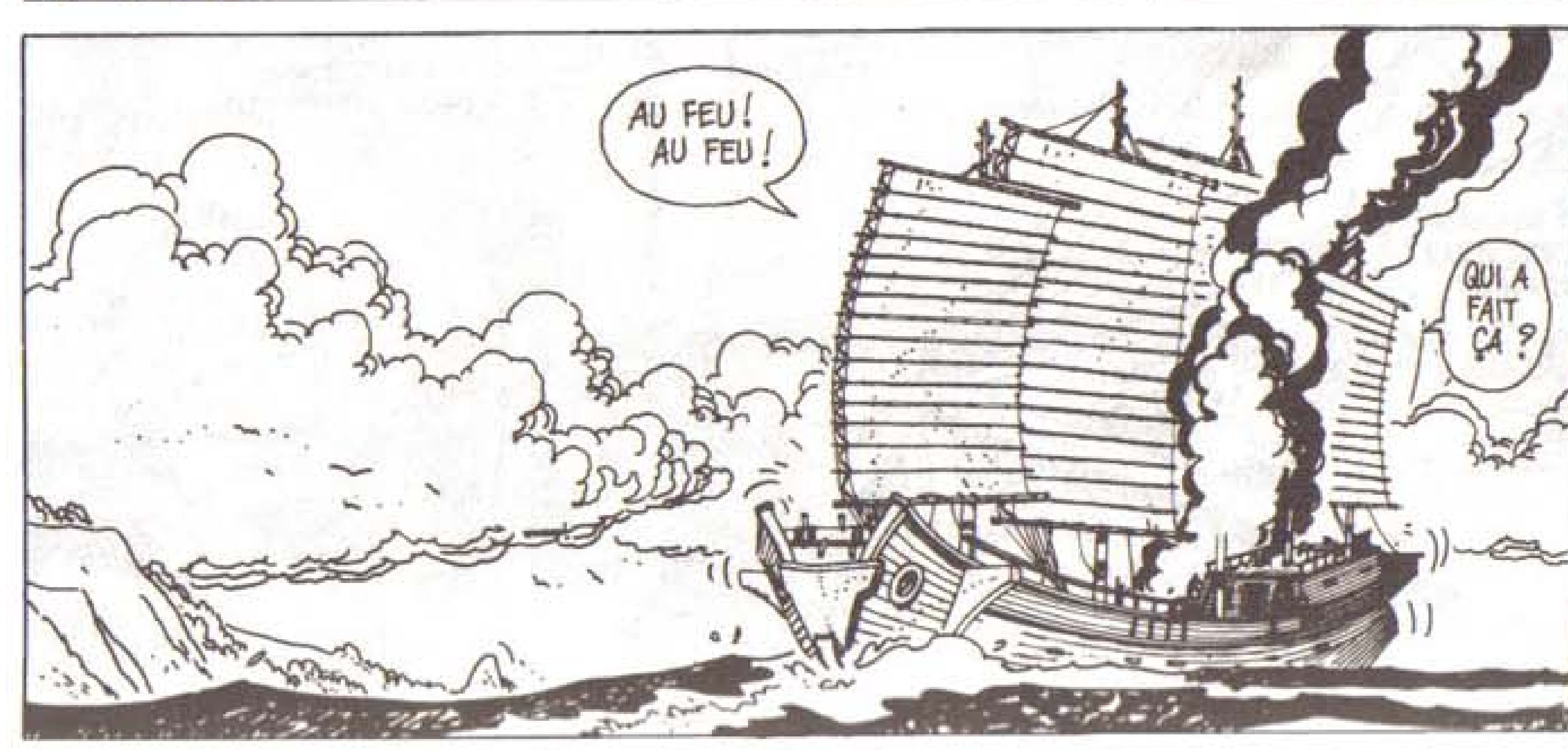

ILS SONT DERRIÈRE LA VOILE... SI JE TIRE, JE RISQUE DE TOUCHER CORTO...
24


C'EST LE SEUL MOYEN D'ARRIVER À LA POUPE... SANS PASSER ENTRE CES BANDITS...

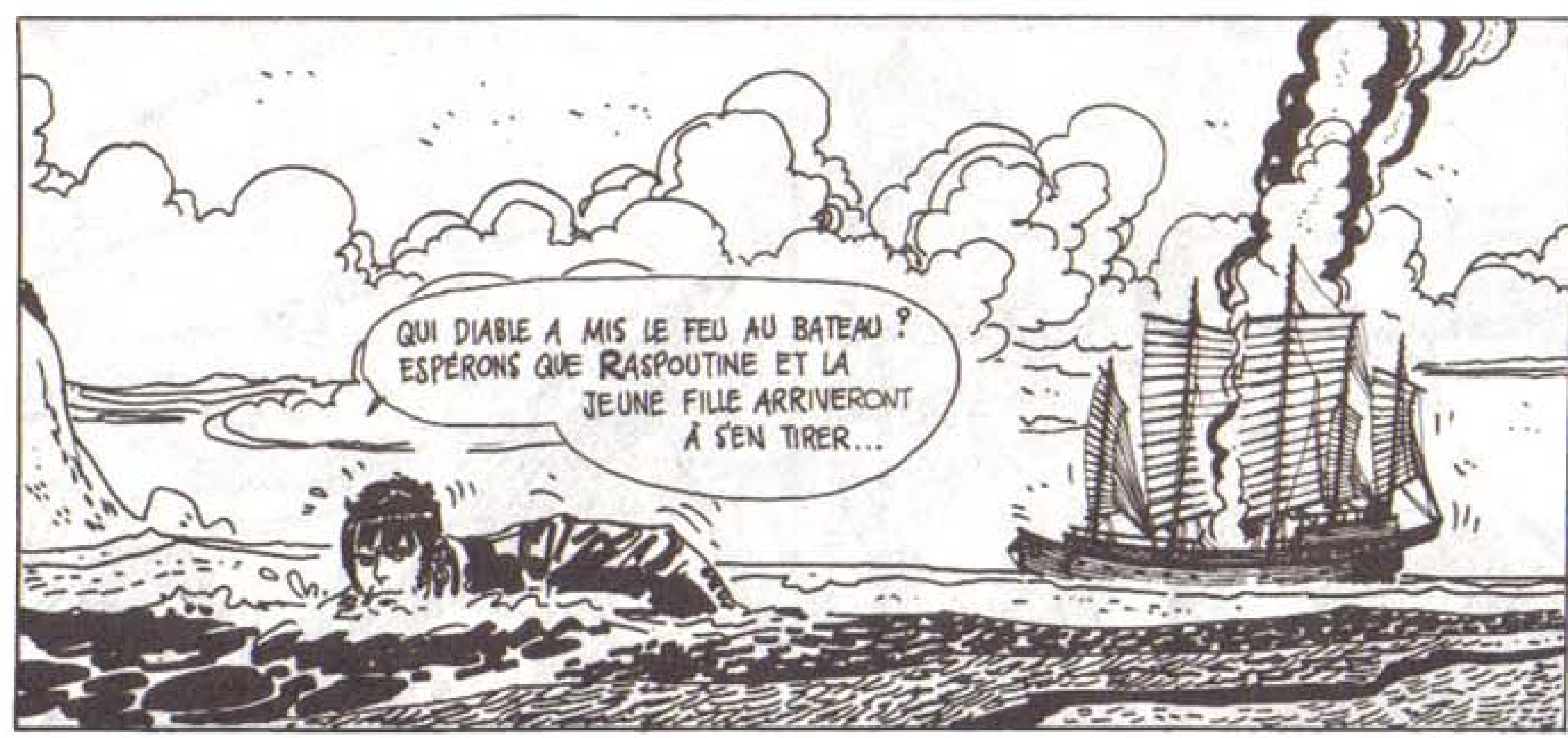

ET CELUI-LÀ ?... D'OÙ SORT-IL ?


BANG! BANG!

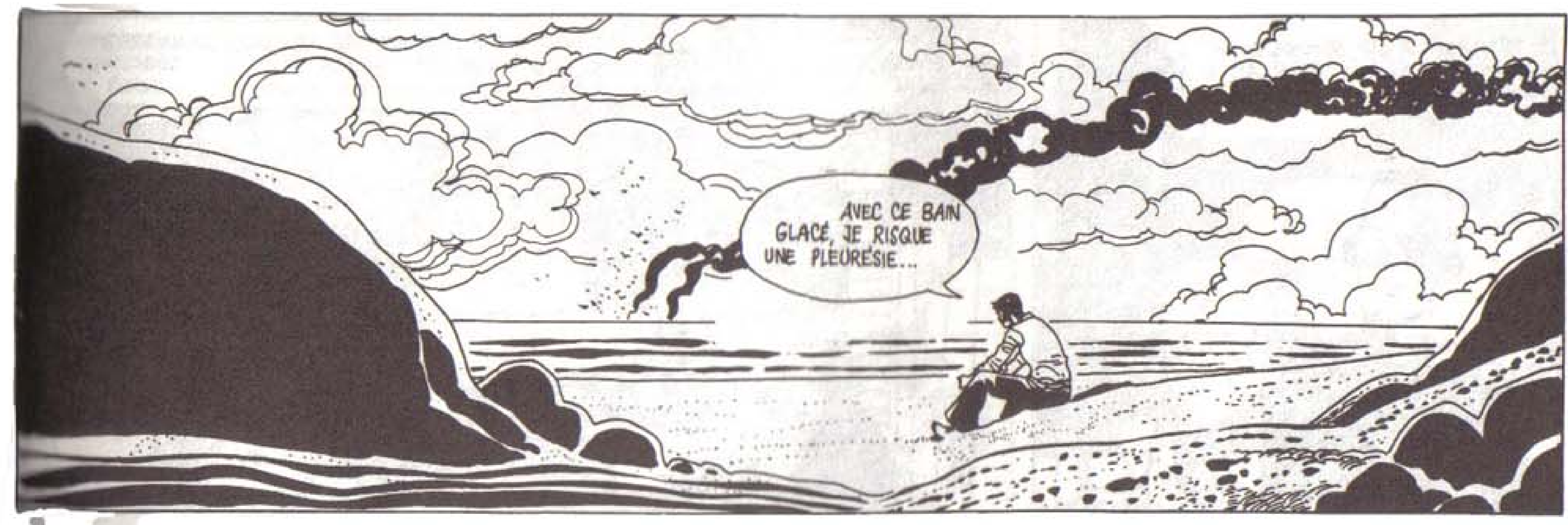



AU FEU! AU FEU!
QUI A FAIT ÇA ?


MALÉDICTION! LA CORDE!

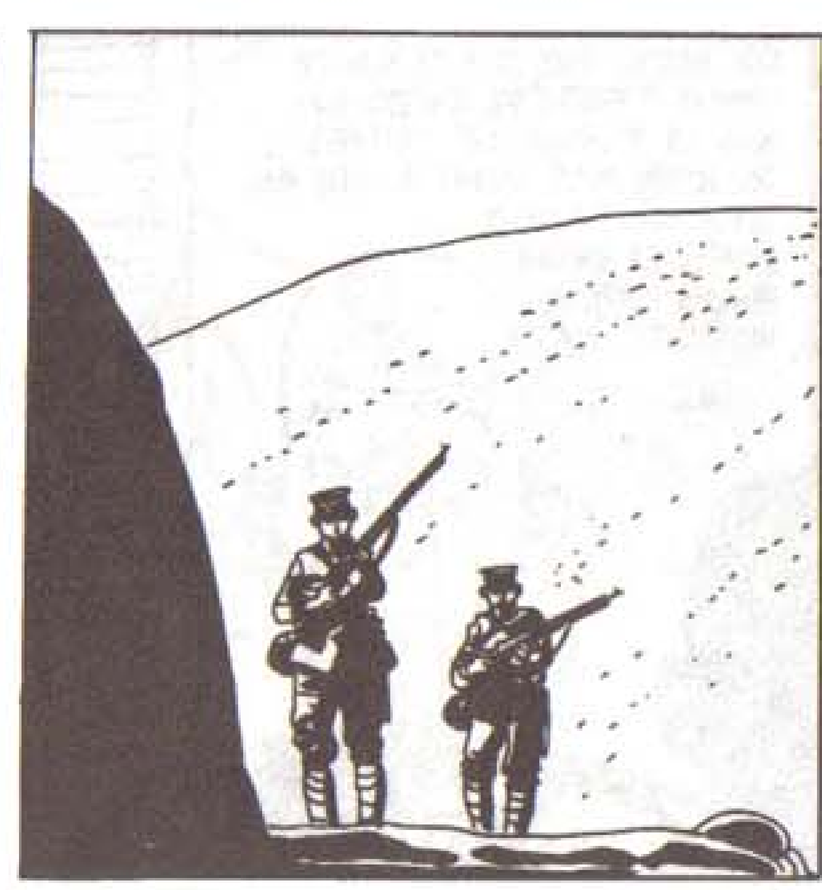

QUI DIABLE A MIS LE FEU AU BATEAU ? ESPÉRONS QUE RASPOUTINE ET LA JEUNE FILLE ARRIVERONT À S'EN TIRER...


25


AVEC CE BAIN GLACÉ, JE RISQUE UNE PLEURÉSIE...


SI JE SUIS ENCORE VIVANT, C'EST GRÂCE À LA JEUNE FILLE DES "LANTERNES ROUGES".


JE NE VOIS PAS DE SURVIVANT. SUIS-JE LE SEUL À M'ÊTRE SAUVÉ ?

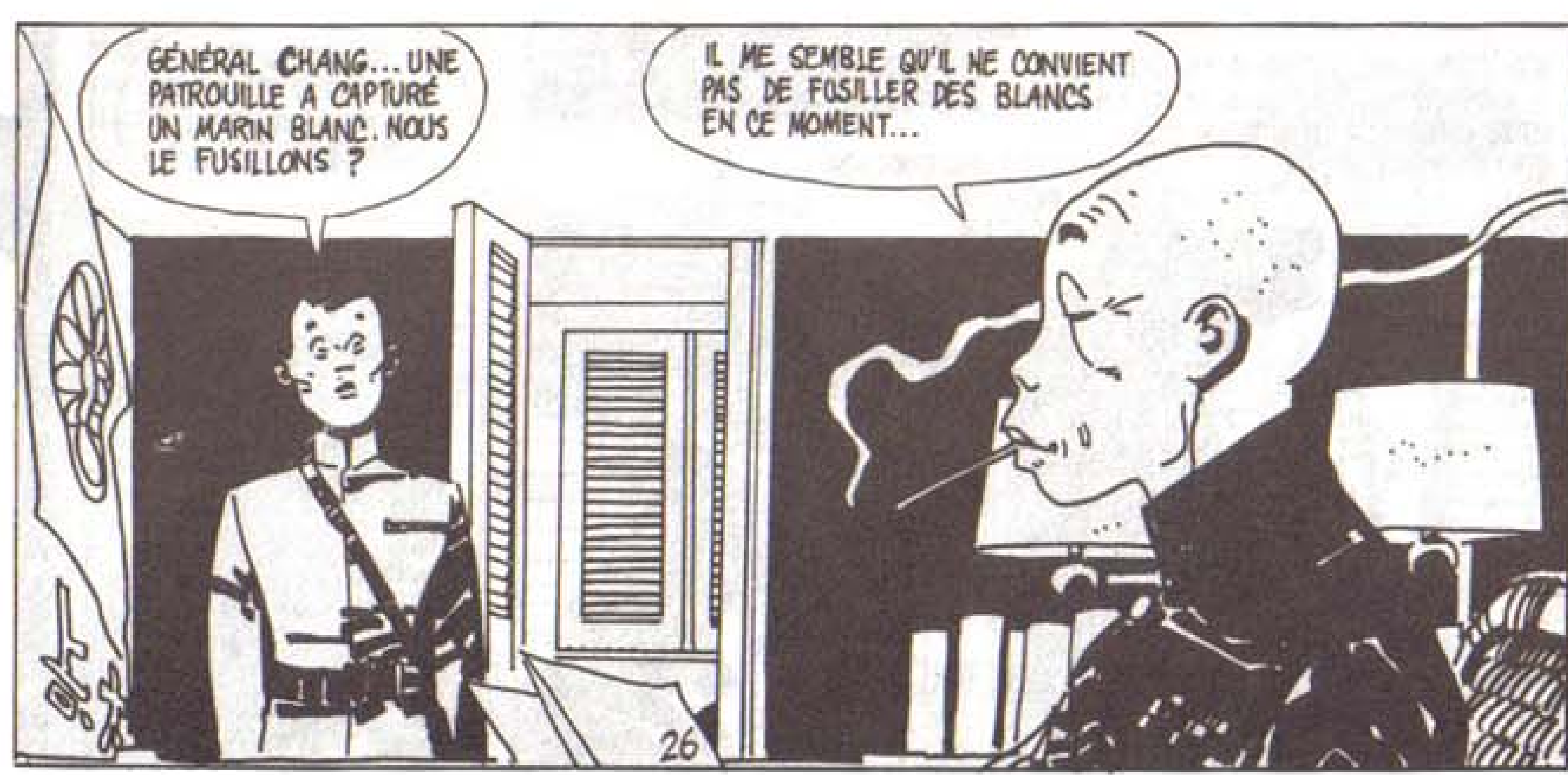



ET POURTANT, JE N'ARRIVE PAS À CROIRE QUE RASPOUTINE SE SOIT NOYÉ...


EH TOI !... TU ÉTAIS AVEC CEUX DE LA JONQUE INCENDIÉE ?


ES-TU LE SEUL SURVIVANT ?
ON DIRAIT... MAIS NE POURRAIS-TU PAS BAISSER CE FUSIL ?


MOINS DE BAVARDAGES, SALE BLANC... ICI, TU ES EN TERRITOIRE CHINOIS ET NON PAS DANS UNE DÉLÉGATION EN ZONE INTERNATIONALE... VIENS, NOUS TE PRÉSENTERONS AU GÉNÉRAL CHANG...
LE GÉNÉRAL CHANG ?


GÉNÉRAL CHANG... UNE PATROUILLE A CAPTURÉ UN MARIN BLANC. NOUS LE FUSILLONS ?
IL ME SEMBLE QU'IL NE CONVIENT PAS DE FUSILLER DES BLANCS EN CE MOMENT...
26


VIENS, MATELOT, LE GÉNÉRAL CHANG CONSENT À TE PARLER.


BONJOUR GÉNÉRAL, JE SUIS DÉSOLÉ DE VOUS DÉRANGER.
J'AI ENTENDU DIRE QUE VOUS VOUS ÊTES SAUVÉ DU NAUFRAGE ASSEZ MYSTÉRIEUX D'UNE JONQUE...


QUE FAISIEZ-VOUS SUR CE NAVIRE CHINOIS ? PEUT-ÊTRE CHERCHIEZ-VOUS LA FASCINATION EXOTIQUE DE NOTRE MER JAUNE ?... UNE MER INSIDIEUSE, PLEINE DE PIRATES ET BATTUE PAR DES TEMPÊTES VIOLENTES.


OU BIEN N'AVEZ-VOUS PAS ASSEZ D'ARGENT POUR VOUS OFFRIR UN PASSAGE SUR UN MEILLEUR NAVIRE ? COMMENT VOUS APPELEZ-VOUS ?
CORTO MALTESE.


HMM... CORTO MALTESE... CORTO MALTESE, LE PIRATE...


C'EST-A-DIRE, UN GENTILHOMME DE FORTUNE... C'EST AINSI QUE, HYPOCRITEMENT, VOUS PRÉFÉREZ APPELER, VOUS, LES AVENTURIERS OCCIDENTAUX !... SAVEZ-VOUS QUE NOUS AVONS UN AMI COMMUN ?
VOUS ME SURPRENEZ GÉNÉRAL... QUI SERAIT-CE ?


LE MILLIARDAIRE SOONG DE SHANGHAI.
MR. SOONG !


OU DEVRAIS-JE DIRE PLUTÔT, MADEMOISELLE WEE-LEE SOONG ? ON PARLE SOUVENT DE VOUS DANS CETTE MAISON, COMMANDANT CORTO MALTESE... VOUS AVEZ EU DE LA CHANCE EN RENCONTRANT UNE DE MES PATROUILLES. JE M'ARRANGERAI POUR QUE VOUS ARRIVIEZ À SHANGHAÏ SANS PROBLÈME.


J'AI SIMPLEMENT QUELQUES QUESTIONS À VOUS POSER. ÊTES-VOUS VENU EN CHINE POUR CHERCHER QUELQU'UN ? UNE FEMME PEUT-ÊTRE ?
C'EST UNE QUESTION INDISCRÈTE, GÉNÉRAL... MAIS...
27


... RASSUREZ-VOUS, JE NE SUIS PAS VENU POUR MADEMOISELLE WEE-LEE SOONG !


AH !... ALORS POUR QUELQUE CHOSE, PEUT-ÊTRE... QUI SAIT... POUR UN TRAIN RUSSE CHARGÉ D'OR ?


JE CRAINS DE NE PAS VOUS COMPRENDRE, GÉNÉRAL CHANG...
AH !... C'EST BIZARRE... DEPUIS QUELQUE TEMPS, UNE QUANTITÉ D'INDIVIDUS MEURENT SANS COMPRENDRE CERTAINES CHOSES... INCROYABLE !

VOTRE THÉ, GÉNÉRAL !

AH ! LE THÉ ! "UNE OREILLE" SAIT TRÈS BIEN PRÉPARER LE THÉ. EN VOULEZ-VOUS, COMMANDANT ?
"UNE OREILLE"?

OUI, "UNE OREILLE" EST UN MOINE TIBÉTAIN. IL A ÉCOUTÉ QUELQUE CHOSE QU'IL NE DEVAIT PAS, DE SORTE QU'ON LUI A COUPÉ L'OREILLE. MAIS LE THÉ, IL LE FAIT VRAIMENT BIEN !

MOI, JE SUIS AVEUGLE, SOURD ET MUET... COMME LES TROIS PETITS SINGES.



CRACK !

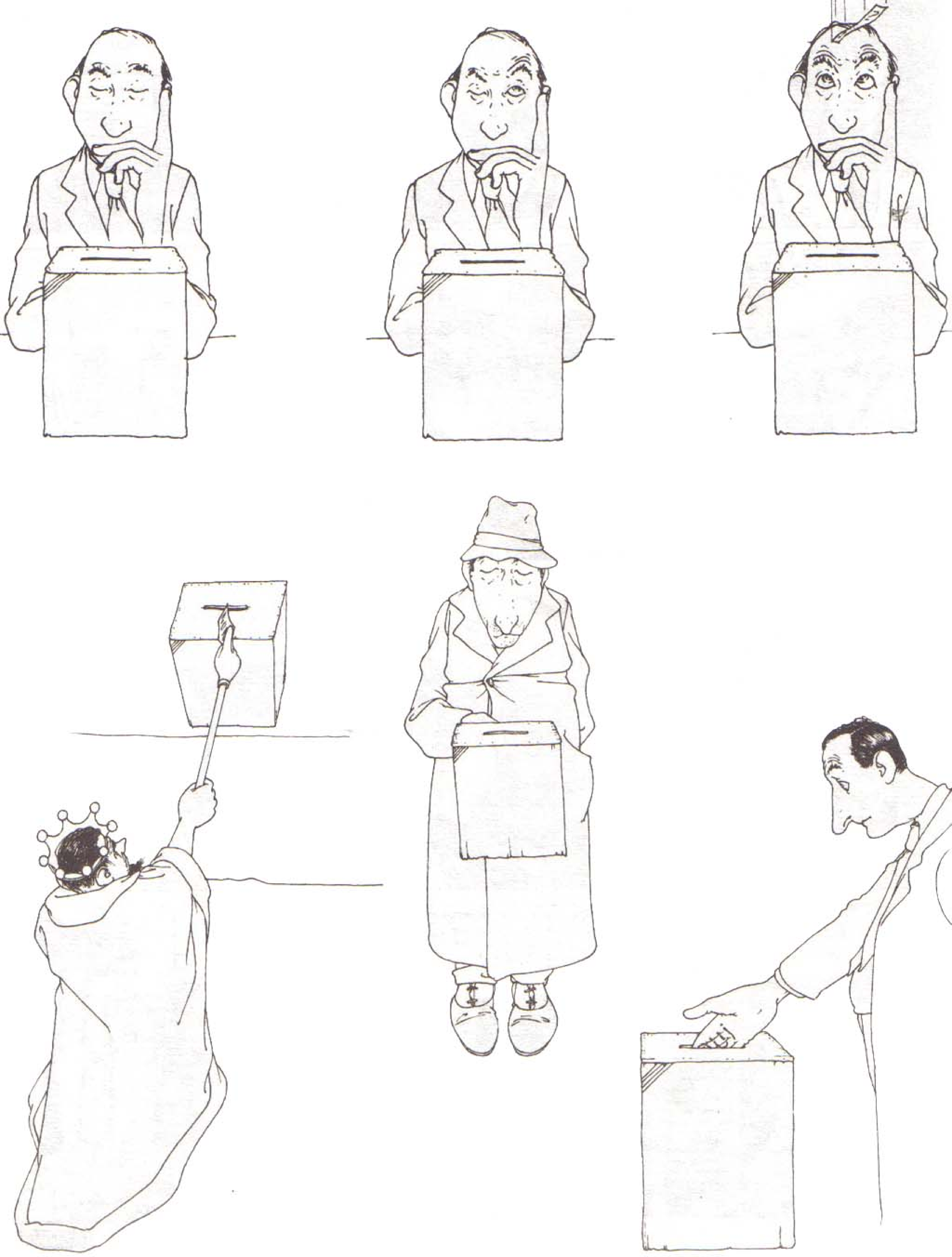
ÇA C'ÉTAIT QUELQU'UN QUI NE CONNAISSAIT PAS L'HISTOIRE DES TROIS PETITS SINGES. VOUS POUVEZ PARTIR, COMMANDANT CORTO MALTESE. ADIEU !

POURQUOI L'AVEZ-VOUS LAISSER PARTIR GÉNÉRAL ?
POURQUOI ?

C'EST BIEN SIMPLE. IL ME DONNERA CE QUE MILLE TORTURES NE POURRAIENT M'APPORTER. CAR LIBRE, CORTO MALTESE ME CONDUIRA AU TRAIN D'OR RUSSE !...

28

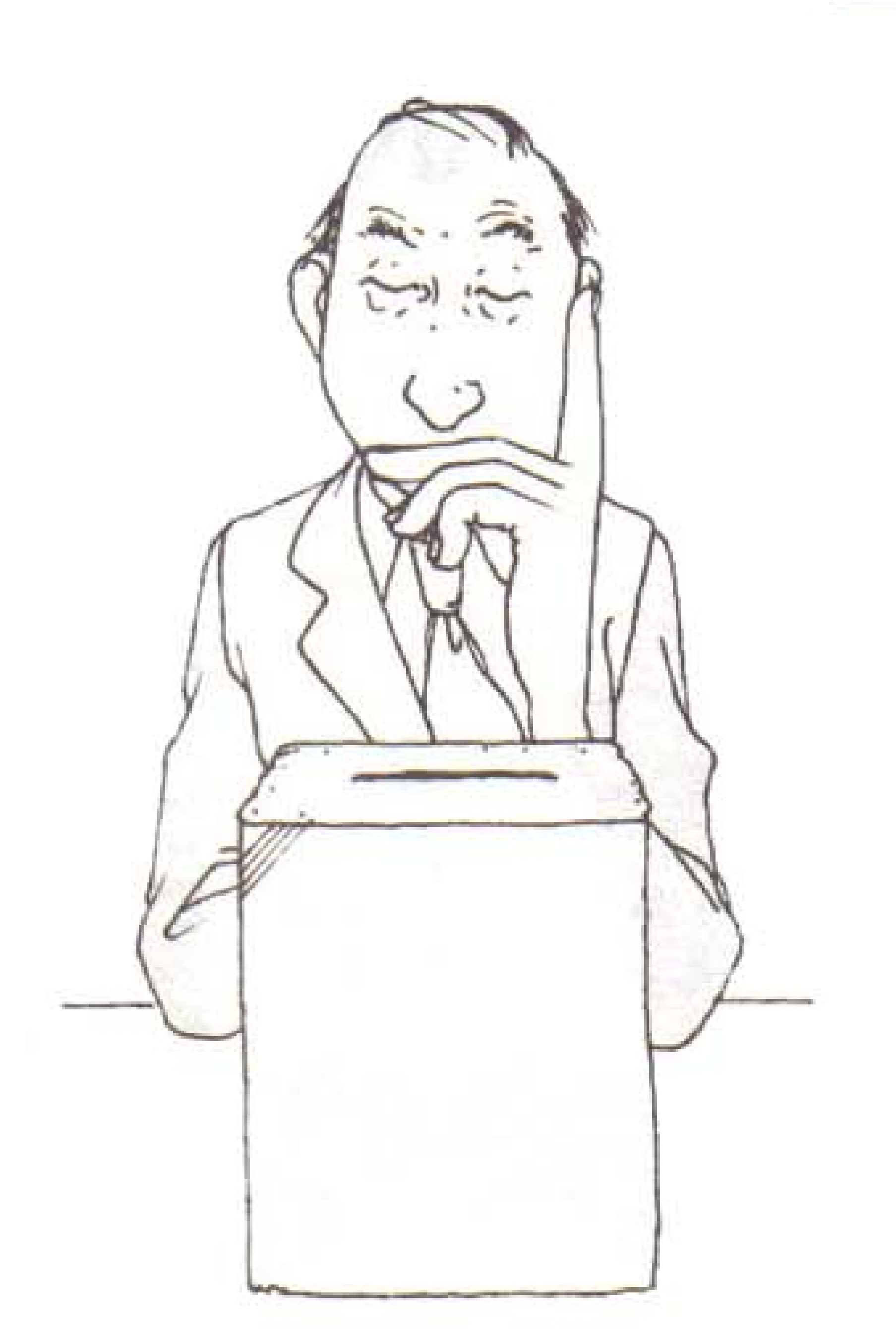
(A SUIVRE)



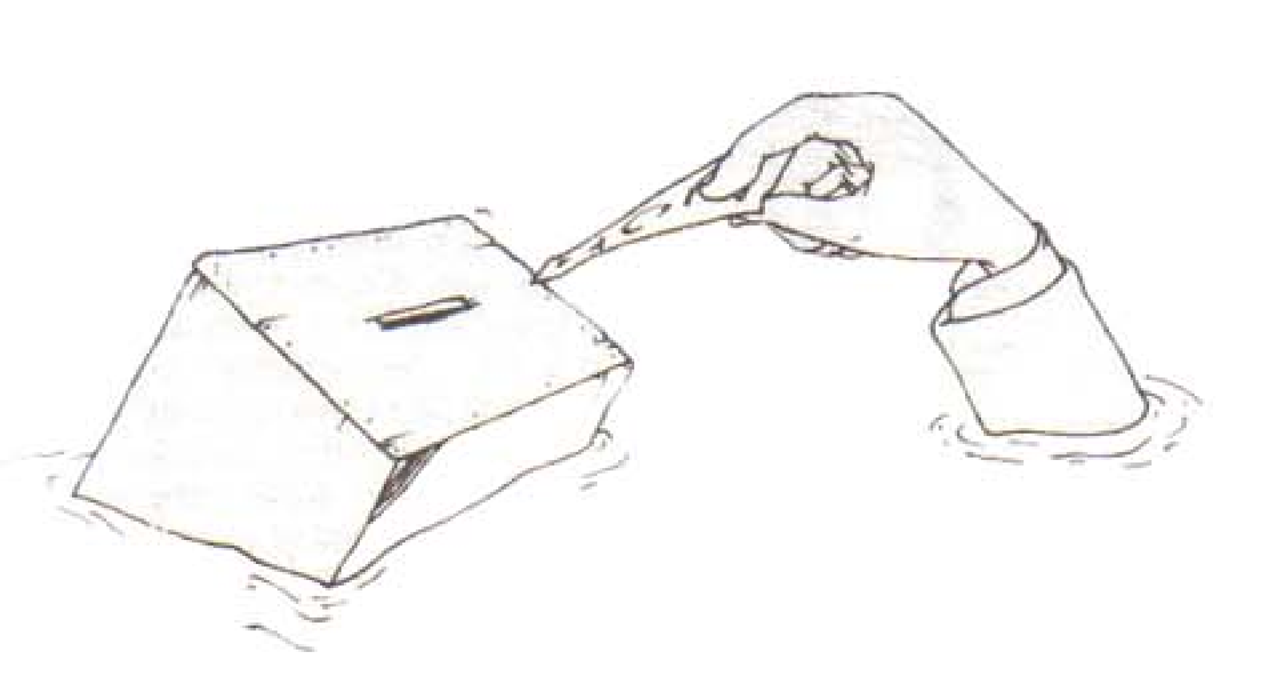
L'URNE

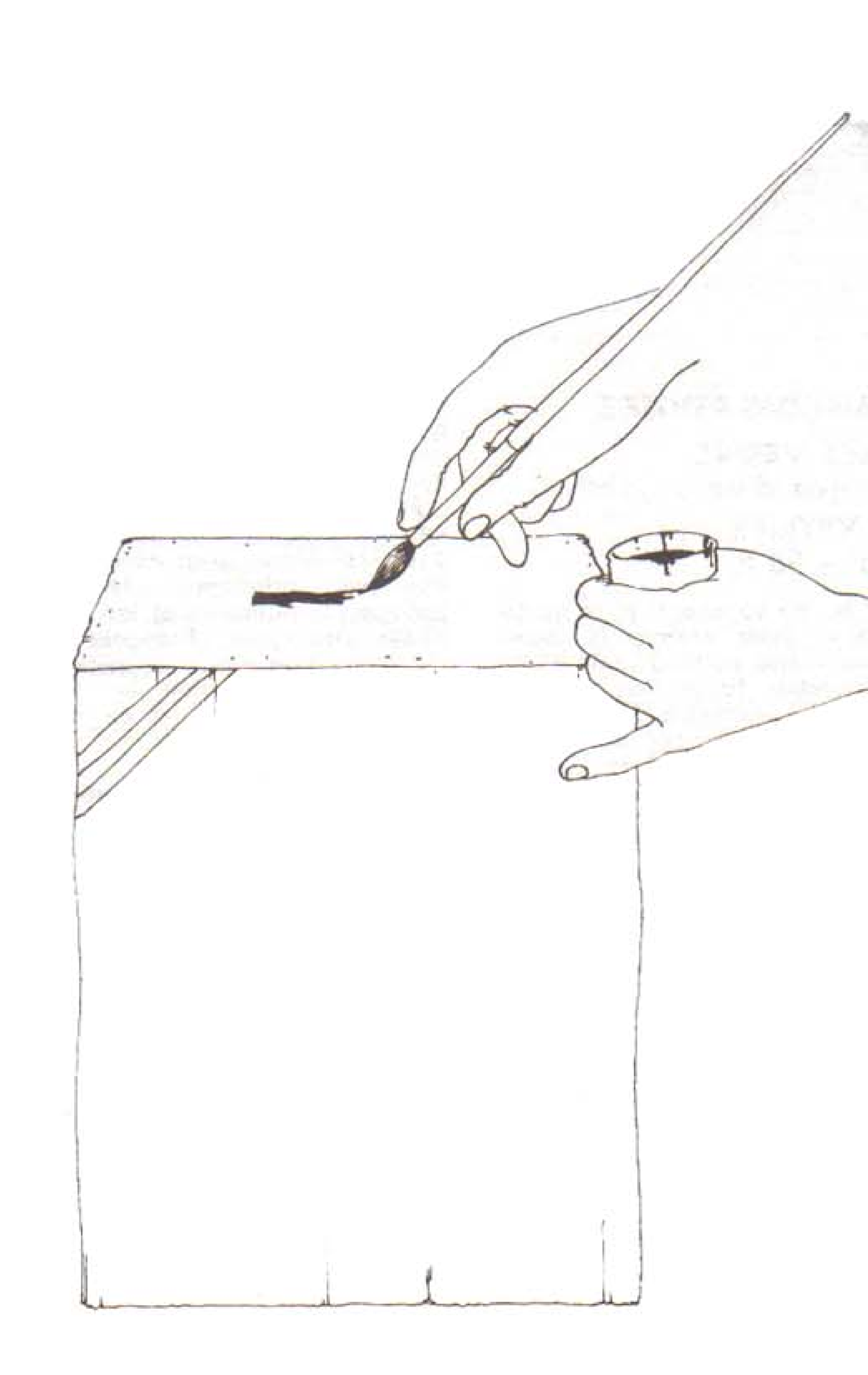
AVOINE











JULES VERNE A 150 ANS



FRANÇOIS RIVIERE

JULES VERNE
Images d'un mythe

ED. VEYRIER
96 P. - 58 F

« Je ne voyagerai plus qu'en rêve », avait promis le jeune Jules Verne, au lendemain d'une mémorable fugue avortée qui devait le conduire à s'embarquer comme mousse sur un navire. « Il ira plus loin que ce terrible serment... », note François Rivière, dans l'ouvrage qu'il consacre à « ce matelot du songe éperdu, adolescent jamais guéri de ses doutes et de ses illusions, figure de proue d'une œuvre immense encore mal déchiffrée ».

Car Jules Verne, qui s'était donné pour tâche de « peindre la terre entière sous la forme du roman, en imaginant des aventures spéciales à chaque pays, en créant des personnages spéciaux aux milieux où ils agissent », se trouve aujourd'hui désigné comme « le précurseur d'une modernité littéraire indéniable », dont Raymond Roussel exprime un certain aboutissement. L'auteur d'*Impressions d'Afrique* fut en effet le premier à entrevoir la richesse de la cosmogonie de Verne et à concrétiser cet héritage dans ses propres livres.

Faisant le tour des recherches verniennes qui, de Michel Butor à Marcel Moré, sont axées sur trois plans principaux : la symbologie, la politique et les procédés structurels, François Rivière constate que « la véritable méthode d'exploration de l'œuvre de Verne, n'a pu, à ce jour, être mise au point de manière efficace, trop de zones d'ombre, trop d'abîmes insondables, trop de blancs aussi dans la continuité de son existence » subsistant.

Il propose donc ici, comme contribution à cette exploration, une approche par l'image. « Images d'un mythe » restitué à travers des photos de famille, des objets, des lieux, des gravures, des textes méconnus. Et l'évocation d'autres créateurs fascinés par cet architecte « fou des mots » qu'était Jules Verne. Ainsi le peintre belge Paul Delvaux, qui eut un jour cette réflexion que Verne n'aurait pas renié lui-même : « Je voudrais peindre un tableau fabuleux dans lequel je pourrais vivre ».

F.L.

ROMANS

WILLIAM S. BURROUGHS

HAVRE DES SAINTS

ED. FLAMMARION
296 P. - 45 F

Dans son entretien avec G.G. Lemaire qui ouvre le livre, Mikriammos, le traducteur du nouveau roman de Burroughs, *Havre des saints*, donne une indication intéressante. A l'entendre, si les dernières fictions de Burroughs sont plus « lisibles » que la célèbre trilogie (*La machine molle, Le ticket qui explosa, Nova express*), c'est que l'auteur a considérablement atténué les procédures textuelles - cut-up, fold-in, permutations, etc. - qui ravageaient l'écriture de ses précédents ouvrages, calcinant tout sens, renversant toute interprétation, tranchant dans le vif de la langue pour décourager toute tentative de recentrement par la lecture. Ce qui fait que ces œuvres, qui racontaient une guerre contre la société, étaient elles-mêmes, dans leur dynamique interne, bouleversées par cette lutte faisant rage dans l'écriture.

Ici, rien de tel : « *Burroughs,* affirme Mikriammos, *n'a que faire de l'inintelligibilité. Il tient à un public le plus nombreux possible et écarte ce qui pourrait gêner la multiplication du nombre des lecteurs. Il suffit de* 5 à 10 % *de cut-up par livre pour initier à cette technique particulière les nouveaux venus et ne pas les rebuter avec un livre entièrement au cut-up.* »

Disons immédiatement que *Havre des saints*, comme *Les garçons sauvages*, dont il constitue la suite, déploie la fresque fascinante de notre apocalypse contemporaine. Dans la précipitation du pourrissement de la civilisation, se dressent des héros jeunes et nus qui détruisent dans un nihilisme de cauchemar les ultimes structures d'un ordre à l'agonie. Ils sont partout, triomphants comme de nouveaux barbares, « *garçons-météo qui chevauchent les ouragans* », ou qui « *apprennent la magie ancienne du vent et de la pluie, la maîtrise des serpents et des chiens et des oiseaux* », « *garçons-planeurs au-dessus d'une grande plaine entourée de hautes montagnes noires* », « *garçons-patins à roulettes équipés d'ailes et d'autogyrateurs* », « *garçons rêveurs au fin fond des déserts de silence* », « *garçons-chamans fredonneurs jeunes visages noirs de mort* »... Tout cela dans le flamboiement des incendies et les hurlements des victimes déchiquetées par les chiens, à la lueur de la « *pure flamme bleue impavide du yage pimenté de haschich puis rafraîchi et tempéré à l'opium et enfin débridé par la cocaïne* », dans un renouvellement joyeux des massacres ponctués par le ressassement de ruts homosexuels obsédants, dans l'air chargé d'ozone...

Alors, d'où vient la gêne insistante que l'on éprouve à la lecture de *Havre des saints*, malgré tout? Probablement de ces 5 à 10 % de cut-up, qui posent finalement en clair le problème de l'évolution de la fiction. Après l'utopie du travail d'avant-garde qui a conduit tant de textes aux frontières de l'illisible et bloqué la littérature dans l'impasse de l'incommunicabilité, *Havre des saints*, avec son retour soudain au sens - traversé encore d'éclairs furtifs d'écriture subvertie - s'exhibe comme un symptôme.

Pendant dix ou vingt ans, l'avant-garde a espéré, non pas se rendre lisible ou illisible, mais provoquer la naissance de nouveaux lecteurs éduqués à un rythme, à une jouissance autre de lecture. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle a échoué.

Et voici Burroughs revenant à l'intelligible, portant encore ces 5 à 10 % de cut-up comme de furtives cicatrices. Comme s'il voulait nous montrer qu'il ne croit plus guère à la possibilité de transformation du monde par le bouleversement de sa base langagière. Comme s'il voulait aussi - puisqu'aucune écriture n'est innocente - nous dire à quel point est illusoire la guérilla cosmique dont il nous livre l'épopée. La gêne viendrait alors de ce qu'il faudrait d'urgence réviser toutes nos opinions sur Burroughs, et le lire enfin, non comme le noir et joyeux prophète d'un monde futur où, après la révolte générale, règnerait le flux des désirs à travers des corps libérés, mais comme le plus pessimiste des dénonciateurs d'utopies pansexualistes.

Tel quel, *Havre des saints*, avec ses fragments d' « illisible » flottant encore à la surface d'une « lisibilité » retrouvée, apparaît un peu comme un de ces animaux saisis par l'évolution, surpris en pleine mutation, affublés encore d'une crête préhistorique ou d'ailes en train de s'atrophier. Dans le même creuset, l'archaïque et le moderne se trouvent jetés et fondus tant bien que mal.

Mais qui peut dire - du lisible ou de l'illisible - ce qui, demain, sera archaïque?

P.M.



WILLIAM BURROUGHS

PHILIPPE MURAY / MICHELE COSTA MAGNA / JACQUES CHAMBON / MICHEL PIERRE / JOSHKA SCHIDLOW / FRANCIS LAMBERT / RODOLPHE

HUGO PRATT
LA MACUMBA DU GRINGO

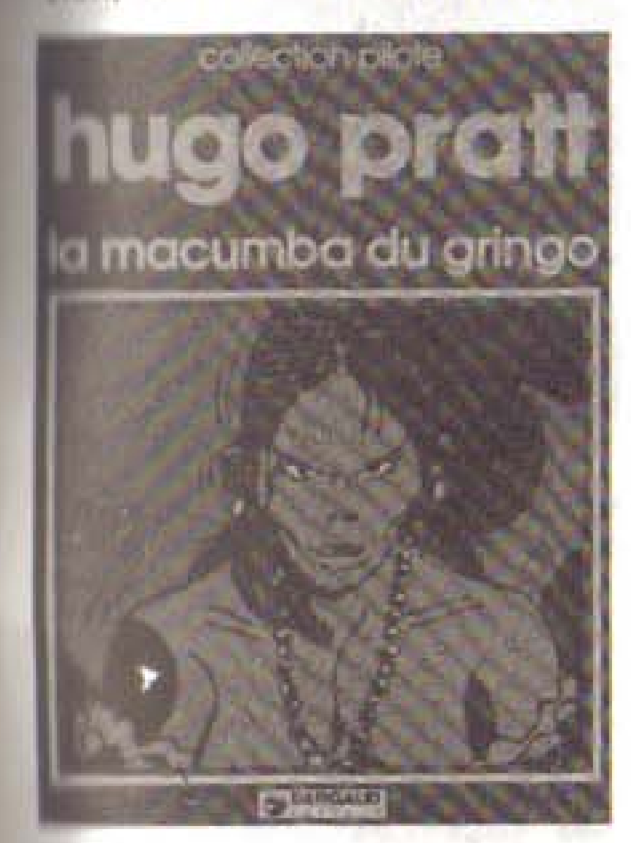
ED. DARGAUD
COLL. PILOTE
48 P. - 18 F

Imaginez la Cité des Doges un soir d'été... Imaginez Corto Maltese à l'ombre d'une véranda en compagnie d'une douce amie vénitienne... Imaginez-le, cigarillo à la bouche, racontant une légende rapportée de ses multiples périples en Amérique latine. Une légende qui aurait pour nom : *La Macumba du gringo*...

Fidèle à l'univers de son héros bourlingueur et aux souvenirs de son propre passé d'aventurier, Hugo Pratt retrouve ici le ton des conteurs éternels pour nous conduire au cœur du fascinant et gigantesque Brésil. Plus précisément dans la région ingrate et violente du Sertão; pays des cangaceiros, bandits révolutionnaires et mythiques qui ont souvent croisé la route de Corto Maltese.

Tout est magie dans cette histoire, dont la seule réalité est de nous faire croire à l'authenticité de son origine. Monde des vivants et royaume des morts s'y confondent dans une atmosphère baignée par les pratiques occultes du Vaudou et du Candomblé. Soldats d'un régime façon *Automne du patriarche* et révolutionnaires mystiques y livrent un étrange ballet de trahison et de vengeance qui prend la couleur ocre de la terre, aride et rouge du sang.

Mais derrière cet affrontement où se mêlent l'amour et la passion, se dessine une conclusion



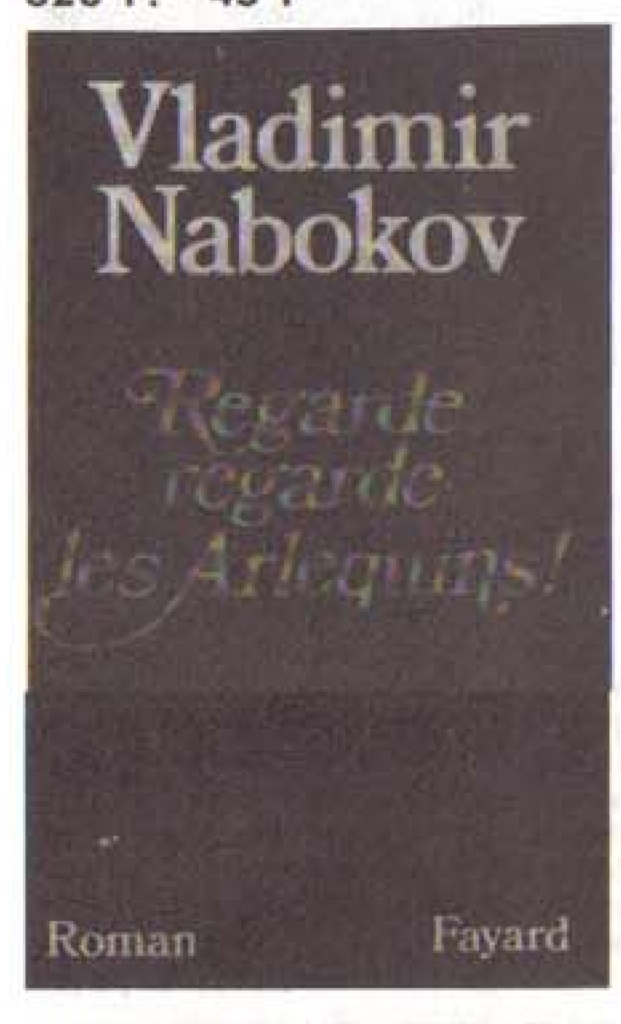
aux allures de parabole. Car les personnages s'inscrivent souvent en référence aux Evangiles. Et Hugo Pratt n'hésite pas alors à tenter une réhabilitation de Judas, condamné à la traîtrise pour assurer l'immortalité d'un Christ, exemple *« pour les pauvres et les faibles, d'une révolution future »*.

Etonnante démarche qui place ici Hugo Pratt plus dans la lignée du cinéaste brésilien Glauber Rocha que dans celle de Robert Conrad, Jack London ou Blaise Cendrars. Avec *La Macumba du gringo*, Pratt, indéniablement adresse un clin d'œil au « cinéma novo » brésilien. Celui de *Le Dieu noir et le Diable blond*, celui d'*Antonio-das-mortes*.

F.L.

VLADIMIR NABOKOV
REGARDE, REGARDE LES ARLEQUINS !

ED. FAYARD
328 P. - 45 F



Un écrivain, s'exprimant à la première personne, raconte l'histoire de sa vie par le truchement de (ou en servant de truchement à) la plume d'un autre écrivain. Vladimir Vladimirovitch (Nabokov) raconte l'histoire de Vadim Vadimovitch à qui il fait raconter la sienne... Tous deux sont Russes, immigrés en France et aux Etats-Unis. Tous deux enseignent, écrivent des poèmes, des romans, traduisent les auteurs de leur pays d'origine... On peut supposer que les souvenirs de l'un recoupent ceux de l'autre et que le reste, de toutes façons, n'est que poésie...

Nabokov est familier de ce personnage d'écrivain qui lui ressemble comme un frère (rappellez-vous celui qui ne savait résister aux charmes de *Lolita*!) et peut se concevoir lui-même sous d'autres noms que le sien puisque, réfugié à Berlin, dans les années 20, c'est sous un pseudonyme qu'il a publié ses premiers livres...

Dans ce roman-biographie, écrit à la fin de sa vie - comme on fait le point pour savoir où on en est, en rectifiant et en embellissant - Vadim/Vladimir se penche, à plus d'un tournant de son enfance et de ses amours, sur l'écriture.

Il parle des modalités du traitement de la réalité pour la faire entrer dans le roman, mais aussi de l'aventure avec les mots qui passe des cahiers raturés au papier-machine, plus ou moins soigneusement « frappé » par de belles jeunes femmes en tailleur gris... Il évoque aussi ce corollaire de l'œuvre qu'est la carrière : les réussites et les échecs, les critiques, les lecteurs qui boudent ou se précipitent, les « collègues » bienveillants ou arrogants...

Et, au-delà du fait d'écrire, il y a l'écriture elle-même, souple, riche, imaginée, quoiqu'un peu trop truffée de mots et expressions russes... Mais peut-on reprocher à un auteur se penchant sur son passé de nous le livrer, par moments, en « version originale »?

M.C.M.

ESSAIS
DOCUMENTS

JEAN-BRUNO RENARD
LA BANDE DESSINEE

ED. SEGHERS
COLL. CLEFS POUR
258 P. - 25 F

Les exégètes de la bande dessinée appartiennent à des espèces différentes : on peut distinguer les terroristes, les louangeurs, les fanatiques, les commissaires politiques, les compilateurs, les hermétiques, les minutieux, les nostalgiques et les collectionneurs. Tout un système de sous-castes, issu d'hybridations multiples, divise encore ce petit monde, bouleversé parfois par des excommunications majeures ou des anathèmes sans espoir de salut.

Jean-Bruno Renard appartient désormais à cette faune, sans qu'il soit très aisé de déterminer la légende à mettre sous la cage. Son livre est dense, assez bien documenté. Il comporte ce qu'il faut de jugements de valeur et d'affirmations pour provoquer d'éventuels désaccords.

CLEFS POUR
LA BANDE DESSINEE
JEAN-BRUNO RENARD
SEGHERS

Peut-on souhaiter à cet ouvrage d'être le point d'orgue de tous ceux parus sur la bande dessinée ces dernières années? Ne faudrait-il, aussi, chercher de nouvelles manières d'écrire ou de parler des bulles et des cases? Jean-Bruno Renard propose, du reste, certaines pistes dans la troisième partie de l'ouvrage, intitulée « sociologie de la bande dessinée ». Ainsi le chapitre sur les « mythologies compensatrices », avec l'analyse de l'enquête du jeu des appariements, qui consiste à mettre un homme politique en regard d'un personnage de bande dessinée (d'après une enquête de l'I.F.O.P. de juin 1975), ne manque pas de saveur.

M.P.

LUCQUES
TOMBEUR DE HAUT

ED. DU FROMAGE
62 P. - 25 F

FREUDAINES

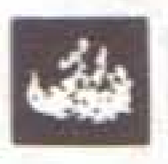
ED. DU CYGNE
86 P. - 25 F

Le *Tombeur de Haut*, c'est un peu les souvenirs du dragueur revus et corrigés par la mémoire dans tous ses états, et passés à la moulinette de courtes histoires rêveuses et tendres, où ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont sûrement - bien plus qu'un dessin d'humour finalement assez conventionnel - les trouvailles de langue souvent réussies, parfois ratées aussi, mais qui sont seules à faire rebondir des récits d'une grande banalité.

Lucques excelle à évoquer des moments de dérive calme des corps en pleine extase de la nature, des instants de rencontre amoureuse qui font chavirer tout autour la réalité, des secondes de nostalgie aussi, déchirant le temps et immobilisant la détresse dans une blessure inguérissable du cœur.

La grisaille lugubre d'un amour dans la zone autour des grands ensembles de béton, l'innocence violée dans la cabine de projection d'un ciné de banlieue, et surtout le coup de dés inlassablement recommencé des rencontres, la drague distraite et insouciante, les premiers mots échangés, le premier baiser, puis la séparation qui enchaîne sur une autre rencontre... Autant de situations qui font du *Tombeur de Haut* un album plein de charme, même si jamais il ne parvient à obtenir notre adhésion totale.

On ne peut en dire autant, hélas, de *Freudaines*, que Lucques vient également de publier. Ces courtes histoires, généralement en trois vignettes, mettent en scène un psychanalyste barbu et ses clients. L'idée était bonne, et la satire de la psychanalyse aurait pu être drôle. Malheureu-


ROBERT LAFFONT

PAR L'AUTEUR DE
tous à Zanzibar
(Prix Apollo 1973)
ET DE
sur l'onde de choc

JOHN BRUNNER

à l'ouest du temps

roman



ailleurs et demain
collection dirigée par gérard klein



sement, il eût fallu pour cela ne pas s'en tenir aux images d'Epinal du freudisme, et le connaître réellement en profondeur - pour en rire et en faire rire.

Certes, s'attaquer à la psychanalyse n'est pas tâche aisée, et l'on comprend fort bien que Lucques n'ait pas été à la hauteur de son projet. Mais il eût mieux valu, même - et peut-être surtout - sous prétexte d'humour, s'abstenir de cette charge qui tombe lamentablement à plat à tous les coups, et qui ne fait que répéter, sur le mode léger, les vieux poncifs, les stéréotypes éculés dont même les adversaires les plus acharnés de la psychanalyse rougissent aujourd'hui de se servir...

P.M.

MAURICE CLAVEL

DEUX SIECLES CHEZ LUCIFER

ED. DU SEUIL
COLL. COMBATS
208 P. - 39 F

Des Maîtres penseurs au Maître de ce monde, il n'y avait qu'un pas. Et il n'y avait que Clavel pour le franchir. C'est fait.

Au banquet tragique des « Quatre As » que Glucksmann mettait en scène dans *Les Maîtres penseurs*, Clavel ajoute aujourd'hui un convive invisible mais omniprésent et omnipuissant : le diable. *Deux siècles chez Lucifer* se présente comme une longue lettre de 370 pages à Glucksmann, dans laquelle il ajoute le maillon invisible et redoutable qui manquait à la chaîne des philosophes qui nous enchaînent au Pouvoir. Ce serait lui, Lucifer, qui, habitant tour à tour la pensée de Fichte, Hegel, Marx et Nietzsche, serait à l'origine secrète et dérobée de leur pensée de maîtrise : Satan n'est-il pas appelé aussi le Maître de ce monde?

Ce serait lui, le lien entre les quatre géants de la pensée allemande, le lien absent dans la théorie glucksmanienne qui posait le couple Raison-Etat à l'origine de leur complicité et de leur obscur complot pour se substituer à Dieu et régner sur les hommes. Or, il faut avouer que ce quatuor était fort hétéroclite : quoi de commun entre l'antirationalisme absolu de Nietzsche et le rationalisme frénétique de Hegel, entre l'antiétatisme marxiste et l'apologie hégélienne de l'Etat Universel? Le diable, répond Clavel, voilà leur véritable unité! Fichte, Hegel, Marx et Nietzsche en ont été les suppôts, ils en ont été habités jusqu'à proposer aux hommes cette monstruosité : la dévotion absolue à l'Etat totalitaire, le report du sacré détruit sur la terre des massacres et des camps. Que cette dévotion qui conduit à la servitude et aux charniers ait pu emprunter les voies séduisantes de l'utopie d'une socialité heureuse à travers les grands renversements révolutionnaires, n'est-ce pas là l'ultime ruse de Satan, que les hommes au fil des siècles ont aussi appelé le Consolateur, ou le Rebelle? Consolateur du genre humain, qui l'a été plus que Marx? Rebelle, qui l'a été plus que Nietzsche?

Ce n'est qu'une hypothèse, ne cesse de répéter Clavel, prudemment. Mais, faute de ramener ses lecteurs à Dieu, en ces temps de grande confusion et de remise en



cause des valeurs, peut-être espère-t-il les convertir au diable!

Pourtant, étrangement, la figure de Satan, réapparition pittoresque et fabuleuse qui va sûrement attirer sur l'auteur de *Deux siècles...* les sarcasmes ou les foudres de ceux qui se croient athées, se trouve éclipsée au fil des pages par une autre silhouette sûrement plus passionnante, que Clavel remet à sa place stratégique : celle de Kant. Kant qui avait assigné des limites à la volonté de prise totalisante de l'entendement et qui avait pointé clairement un lieu échappant à toute saisie de la pensée ratiocinante : la transcendance.

Là est la grandeur de ce retour à Kant, qui permet d'accuser de très haut les Maîtres penseurs dans leur folle ambition de

s'approprier la transcendance, de ravir le ciel, de penser - ici et maintenant - l'Absolu. C'est-à-dire de faire tomber Dieu sur la terre pour faire régner, dans sa mort advenue, dès ici bas l'enfer du Pouvoir.

Tentation à coup sûr diabolique qui aurait habité aussi bien Marx que Nietzsche, aussi bien Hegel que Fichte. Et qui habiterait aujourd'hui tous les lieux de la terre où règne la violence d'Etat - c'est-à-dire le sacré inversé, pensé dans l'immanence sociale.

Au-delà de l'écueil que constitue une écriture filandreuse, marque hélas du style de Clavel, au-delà aussi des fumées méphistophéliques dont son livre se voudrait habité, au-delà de cette figure du diable dont il est tout de même permis de se demander quelle est la réelle utilité dans le débat, au-delà de ce *Satanas ex machina* providentiel que Clavel sort de sa manche, *Deux siècles chez Lucifer* pose suffisamment de problèmes importants pour que l'on n'ait guère envie de faire la fine bouche. Tel qu'il est, cet essai bourré d'intuitions passionnantes va scandaliser bien des bonnes âmes, en même temps qu'il ouvrira les voies à l'exploration de tout un champ de la pensée, occulté depuis si longtemps par le rationalisme.

P.M.

WOLINSKI
C'EST DUR D'ETRE PATRON

ED. DU SQUARE
64 P. - 30 F

Entre le roi des cons et le pauvre con (dont la vie ne vaut même pas la peine d'être repensée par un professionnel du « repensage » parce qu'elle est par trop vide), il y a, sous la plume wolinskienne, toutes les gammes possibles et imaginables de connerie... D'ailleurs Brassens qui, lui aussi, s'est penché sur le sujet et qui a, lui aussi, accouché d'un roi des cons en chanson, disait déjà, il y a pas mal de temps : « *Quand on est con, on est con... le temps ne fait rien à l'affaire...* »

Mais, qu'est-ce qu'un con? Un mec de droite? Un mec de gauche? Un qui est né comme ça? Un fils de cons ou un qu'on a élevé comme tel?

D'après ce que j'ai pu lire et voir, on naît, certes, avec une tendance à la connerie, mais ce n'est qu'au fil des jours et des événements que celle-ci s'incruste et prend des proportions réellement intéressantes... La connerie, c'est de croire que quelque chose est bien-beau-vrai-juste, même quand les événements n'arrêtent pas d'en donner un démenti manifeste... Etre con, c'est ne pas imaginer que la réaction de la personne en face puisse répondre à des critères subtils et que, donc, les variantes et les contraires ne produiront pas forcément des réactions opposées aux premières...

Le jeune con, c'est celui qui braque son revolver et écoute ce que dit le braqué, sans se méfier;



le vieux con, c'est le père qui veut savoir par tous les moyens si son fils se drogue; le triste con, c'est le fils qui croit que son père se drogue... Le pauvre con demande vainement aux femmes de lui montrer leur sexe; le gros con pontifie au bistrot sans avaler son verre, face au petit con qui approuve et lui renvoie la balle, toujours plus haut, toujours plus fort...

Peu ou prou, les réactions de tous ces gens-là relèvent de ce manque de souplesse, de cette rigidité qui, en art, comme disait Bergson, crée le rire et n'est, dans la vie, que de la connerie...

Wolinski nous fait rire avec la connerie des autres, mais on se sent toujours un petit peu menacé...

M.C.M.

HISTOIRE

JACQUES LE GOFF
POUR UN AUTRE MOYEN AGE

ED. GALLIMARD
COLL. BIBLIOTHEQUE DES HISTOIRES
424 P. - 85 F

Traditionnellement situé entre la période des invasions du Ve siècle et les grandes découvertes du XVe, le Moyen Age s'effiloche, dans la conscience générale, en batailles, tournois, gentes demoiselles et rois maudits. Saint Louis, Du Gesclin et Jeanne d'Arc constituent la Sainte Trinité des souvenirs scolaires sur fond de cathédrales, de bois aux loups et de châteaux sinistres.

C'est un « autre » Moyen Age que nous propose Le Goff dans cet ouvrage, qui rassemble dix-huit essais qui se répartissent sur vingt ans de travaux (1956-1976). Dix-huit articles de revues (essentiellement des Annales Economies, Sociétés et Civilisations) ou communications en colloques ou congrès. Pour l'auteur, le « Moyen Age » est celui des siècles pré-industriels des sociétés occidentales, c'est-à-dire du IIIe siècle aux XVIIIe-XIXe siècles. C'est une grande et longue poussée créatrice, coupée de crises, nuancée de décalages selon les régions, les catégories sociales, les secteurs d'activité, et diversifiée dans ses processus.

« Autre » Moyen Age aussi car l'auteur tente l'histoire d'un Moyen Age total, prenant en compte toutes les sources possibles (archives « traditionnelles» mais aussi documents littéraires et artistiques, découvertes archéologiques) et utilisant les méthodes et les moyens d'autres disciplines telles l'ethnologie et la psychanalyse. Les bases sont alors jetées d'une véritable anthropologie historique (explicitée à travers deux études dans la quatrième partie du livre).

« Autre » aussi le trajet suivi, il est celui de la longue durée, à travers trois domaines essentiels de la vie des sociétés humaines : le temps, le travail et la culture. Le temps, longtemps celui de l'Eglise, rythmé par les moments religieux des jours et des saisons, temps des clochers, fait peu à peu place au temps des beffrois.

Au XIVe siècle, l'horloge communale devient, en effet, le symbole d'une organisation du travail du prolétariat urbain sous la coupe des marchands-artisans. La laïcisation du temps exprime la domination économique, sociale et politique d'une classe en plein essor.

Le Goff montre aussi comment on passe d'une conception du travail-pénitence, qui est celle de la Bible, à celle du travail—moyen de salut.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée aux relations complexes entre la culture dite savante (celle des milieux ecclésiastiques) et la culture populaire (saisie à travers certains aspects du folklore médiéval).

La découverte du folklore, de ses contes, de ses légendes, de ses chants, introduit à l'imaginaire des sociétés, là où se perçoivent les changements et les transformations profondes, là où se devinent aussi les traits les plus essentiels d'une civilisation.

Face aux manipulations, aux détournements, aux mensonges dont l'Histoire est parfois victime, la maîtrise du passé réalisé par l'historien de métier, comme le note Jacques Le Goff, est aussi essentielle aux hommes de notre temps que la maîtrise de la matière qu'effectue le physicien, ou la maîtrise de la vie que propose le biologiste.

M.P.

POLICIER

MANCHETTE
FATALE

ED. GALLIMARD
188 P. - 33 F



Bien sûr, il y avait eu Bloody Mamma et la Bonnie de Clyde et puis, avant elles, la Lucrèce des Borgia et la Brinvilliers de la cour de Louis XIV... Mais ce n'est guère que de nos jours que l'on rencontre régulièrement des meurtrières, des assassines, des criminelles au même titre que des travailleuses et des chômeuses... Elles sont incluses dans des bandes, complices de leur mari ou travaillent carrément pour leur propre compte... que ce soit pour dévaliser les vieilles dames, se battre avec les flics ou supprimer des gêneurs sans plus avoir l'excuse du crime passionnel...

Il faut se rendre à l'évidence : la possibilité d'une libération pour les femmes a changé bien des choses! Ne voilà-t-il pas que l'on s'aperçoit qu'il est utile de remplacer ces rondeurs propres à séduire un Rubens ou un Maillol par des muscles permettant de se défendre tout comme un homme... et même d'attaquer...

Manchette, visiblement inspiré par l'air du temps, a choisi comme héroïne « Fatale », une jeune



John Brunner.

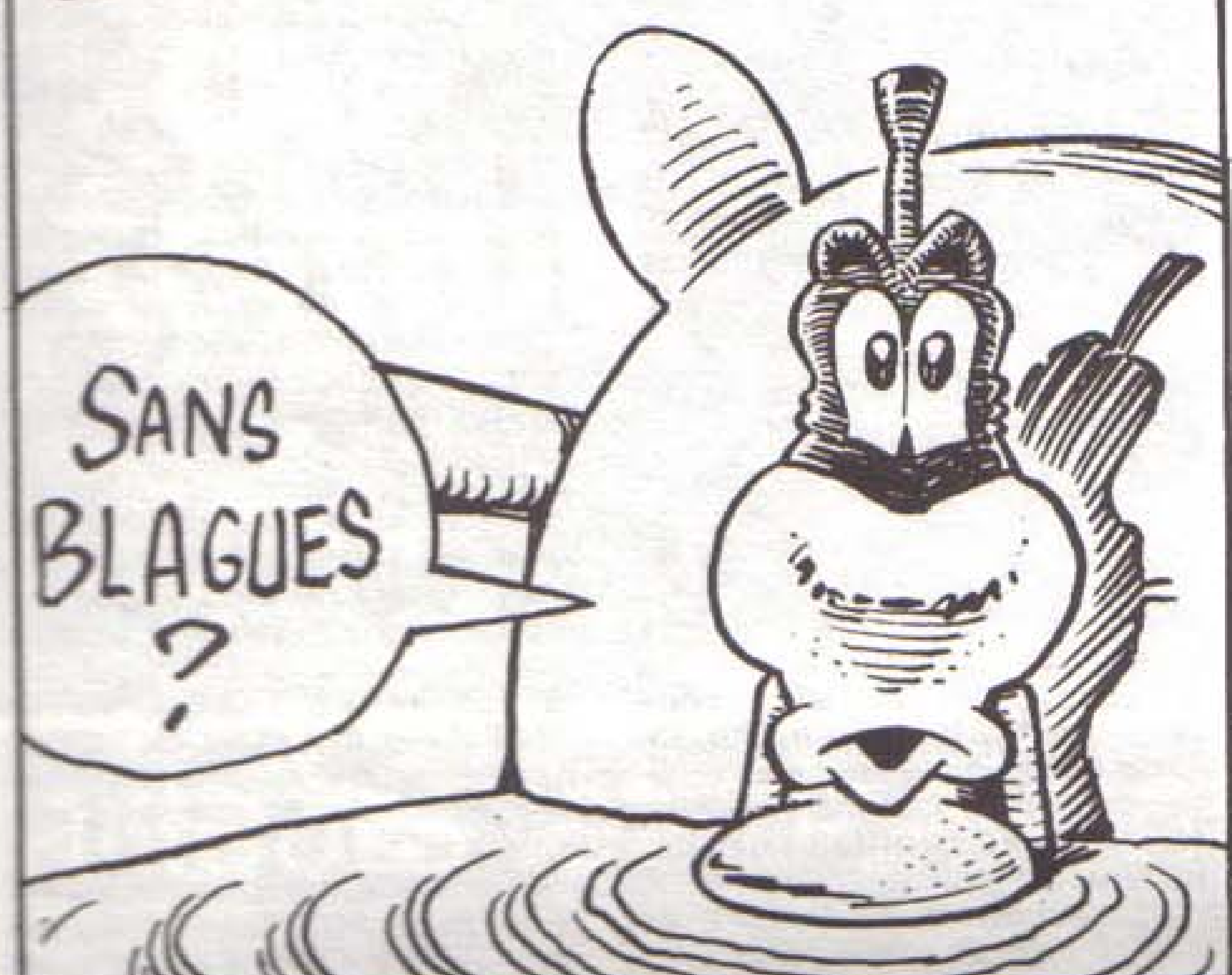
Les productions du temps.

Une troupe d'acteurs réunis dans une maison retirée, sans aucune possibilité d'en sortir.
Pourquoi les a-t-on isolés?
Pourquoi vont-ils exacerber leurs penchants et leurs vices?
Pourquoi demeurent-ils en permanence surveillés par les domestiques?
Les insolites et troublantes réponses dans ce nouveau John Brunner.

39 F

Collection Autres temps, autres mondes.
Histoires fantastiques et de science-fiction.

casterman



femme blonde et menue, mais si musclée qu'elle peut faire passer un cylindre de polyuréthane de 12 centimètres de diamètre à quelques centimètres à peine, en le serrant bien fort dans ses deux petites mains aux ongles peints!

En fait, une héroïne femelle a un avantage très net sur un quelconque héros mâle : elle sait faire plus de choses dans des registres plus variés... ne serait-ce que teindre ses cheveux dans un train roulant à vive allure... Cette « Fatale » - ci allie aussi l'élégance à la détermination et déconcerte tous ces braves gens qui n'auraient jamais cru qu'une si mignonne personne pût être un tueur si opiniâtre...

Femme de muscles, bourgeoise à l'élégance raffinée et femme de tête, Aimée Joubert alias Mélanie Horst va vivre au cours des pages une aventure qui ne manque pas de rebondissements... Où l'on trouvera, entre autres, des voyages en train, des réceptions, une bourgeoisie de province aux tares et aux amours cachées, un baron fou pas si fou que ça, de puissants industriels locaux, un journaliste à moto, des chantages, beaucoup d'argent dans des mallettes et des consignes de gare... le tout saupoudré de quelques meurtres...

Manchette nous apprend aussi que cette jeune femme, qui fut bien sous tous rapports, et qui donne encore une grande impression de bienséance quand elle ne se déchaîne pas, est une lectrice assidue de romans policiers...

Est-ce donc là que ça mène?

C. M.

PETILLON
MISTER PALMER ET DOCTEUR SUPERMARKETSTEIN
ED. DU FROMAGE
48 P. - 25 F

Un individu affublé d'un masque nègre et dérivant à 50 cm du sol sur son bouclier, comme le Surfer d'argent; un bossu diabolique dans un château de cauchemar convoquant des invités pour leur annoncer qu'il va tuer impunément l'un d'eux à minuit; un chirurgien fou - le docteur Supermarketstein - qui, au fond de son nid d'aigle, crée un androïde, premier specimen d'une race nouvelle : celle des consommateurs de supermarchés. Ce ne sont là que quelques exemples des étranges personnages que Jack Palmer, le célèbre détective privé, rencontre dans le nouvel album de Pétillon : *Mister Palmer et Docteur Supermarketstein.*

Le moins qu'on puisse dire est que ces rencontres plutôt insolites ne font jamais perdre à Palmer son extraordinaire self-control! D'ailleurs, sorti tout droit des mythes du roman policier, avec son chapeau et son imperméable à la Humphrey Bogart, Palmer aurait peut-être pu devenir un flic génial, comme ses prédécesseurs, si Pétillon n'était passé par là pour, fort méchamment, priver son « privé » de tous ses moyens. Ce qui fait que Palmer, tel un héros de Beckett en pleine décomposition, passe son temps à traverser les situations les plus fantastiques sans jamais rien y comprendre, et sans jamais résoudre la moindre énigme!

Qu'il soit kidnappé successivement par les espions de toutes les grandes puissances qui le questionnent sauvagement pour lui arracher des renseignements (ils veulent connaître l'horaire des marées à Perros-Guirrec!), ou qu'il soit mêlé à l'étrange affaire du meurtre de l'ancien ministre Casino de Brooklyn (prononcez : Académie de Billard de Marcq-en-Barœil!) - ou encore qu'il aille à des rendez-vous secrets au troisième sous-sol d'un parking pour y recevoir de son mystérieux informateur... d'infâmes calembours à communiquer d'urgence aux journalistes du « Canard Enchaîné » - Palmer ne se démonte jamais. Son chapeau vissé au crâne, les mains dans les poches de son imper, il subit son destin sans jamais le dominer - vivant non-sens, sorte de lapsus humain dérisoire qui fait systématiquement capo-



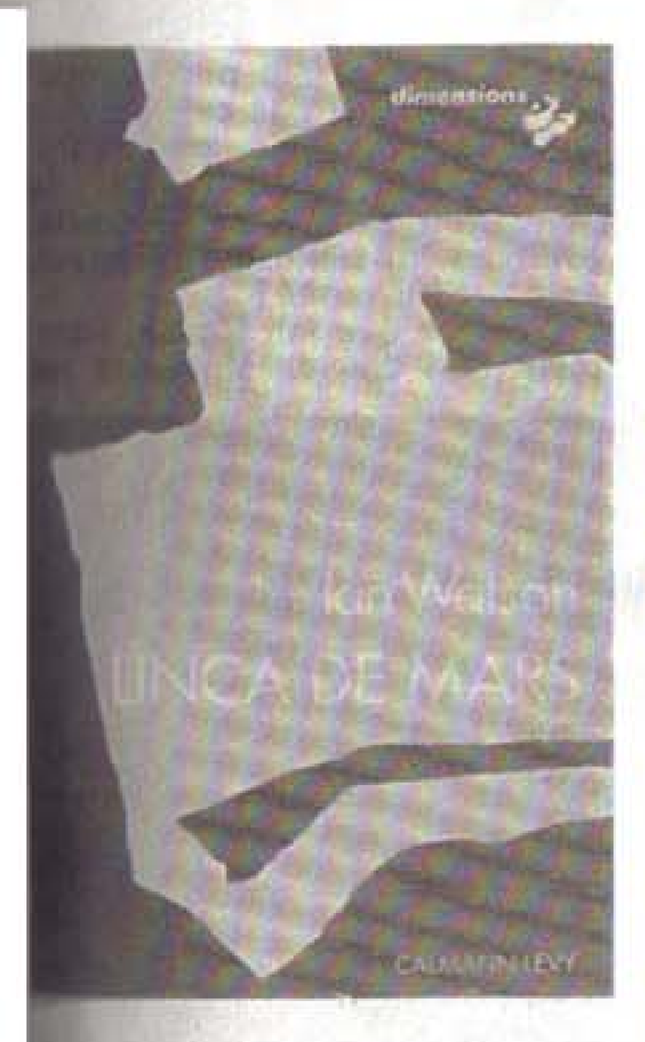
ter dans le saugrenu et l'humour les intrigues qui semblaient les plus prometteuses.

Au mieux de sa forme, Pétillon a trouvé un style qui se marie subtilement au déroulement de chaque séquence et répond, graphiquement, image par image, à la dynamique superbement absurde de ses récits.

SCIENCE-FICTION

IANN WATSON
L'INCA DE MARS
ED. CALMANN-LEVY
272 P. - 42 F

Autant le dire tout de suite, Watson n'est qu'un piètre conteur et si *L'Inca de Mars* est un



grand bouquin, c'est néanmoins un assez médiocre roman.

Le thème de l'histoire est pourtant loin de manquer d'intérêt : une sonde spatiale, pendant sa trajectoire, s'écrase dans les Andes. Les spécimens de sable de Mars qu'elle contient contaminent la population d'un petit village. Le psychisme de l'un des Indiens s'en trouve complètement bouleversé. En lui, le Grand Inca se remet à vivre; il lui transmet son énergie, son intelligence, sa volonté. L'Indien se doit alors de reconquérir pour lui et pour son peuple, une dignité et un empire.

Malheureusement, c'est un philosophe, et non un peintre, qui en brosse la fresque. Les perspectives qui l'intéressent sont d'ordre moral, scientifique, métaphysique. Et s'il est vrai que le discours de science-fiction permet une approche privilégiée de ce type de réflexion, on peut toutefois regretter que l'action se réduise à n'être plus qu'échafaudage et que, de science-fiction à spéculative-fiction, la fiction n'en vienne totalement à disparaître, au profit de la seule spéculation.

Pourtant, et aussi paradoxal que cela puisse sembler, *l'Inca de Mars* est un bon livre. C'est un ouvrage dense et subtil, terriblement intelligent, dans lequel Watson poursuit les investigations entreprises dans ses précédents romans (*L'enchâssement*, *le Modèle Jonas*). L'idée de programmation, idée fixe, concept moteur est, là encore, la clé de voûte du roman.

Il serait impossible de recenser toutes les intuitions, les rapprochements étonnants auxquels Watson se livrent!

Quel régal pour l'esprit! Qu'importent alors les faiblesses de romancier? Peut-on rêver de plus beau spectacle que celui d'une intelligence livrant combat à l'opacité du monde et à sa propre opacité?

R.

PHILIPPE DRUILLET

LA-BAS

ED. LES HUMANOIDES ASSOCIES
64 P. - 29 F

Dans l'univers hyper-baroque de Philippe Druillet, la série des « Vuzz », dont *Là-Bas* constitue le deuxième et dernier volet, se présente comme une tentative de renouvellement. Délaissant les grandes figures tragiques, les héros quasi prométhéens campés dans la série des « Lone Sloane » et le somptueux *Yragael*, Druillet anime ici un personnage grotesque, qu'il situe d'emblée au-dessous de l'humain. L'occasion de se forger un noble destin ne lui est jamais offerte. Ce mutant au crâne en pain de sucre, ce grand échalas un peu demeuré, presque aussi monstrueux que les êtres de cauchemar qu'il rencontre en son errance tristounette, est jeté dans des aventures qui tournent régulièrement à sa déconfiture.

Même sa mort, pourtant référée à celle de Saint Sébastien, pourtant volontaire, n'arrive pas à rehausser sa stature car elle s'accomplit dans l'illusion, après avoir été choisie par ennui et par dégoût, simplement, dit Vuzz, parce que « *ce monde où l'on ne peut faire un pas sans trouver son maître, son rival ou son esclave me fait chier.* » Et pour que le



lecteur ne doute pas un instant que la Terre de Valaor (jeu de mots ironique sur « valeur »?) ne vaut vraiment pas le voyage, Druillet se garde bien d'y dresser les architectures délirantes et grouillantes qu'il affectionne : Valaor est un monde de déserts et de montagnes rocheuses traité avec les seules ressources du noir et du blanc, un monde d'une terrible austérité où s'agitent quelques déchets vivants griffonnés d'une plume désinvolte.

La rupture est totale avec un style qui semblait définitivement soumis au principe de la surenchère, et il faut mettre au crédit de Druillet d'avoir renoncé à faire toujours plus grand, toujours plus chargé, toujours plus fou - sans doute n'était-il pas facile de faire évoluer vers le dépouillement une manière qui trouvait l'essentiel de son originalité dans l'emphase et la profusion. Mais à ce jeu, dont il ne faut pas ignorer qu'il lui a été en partie imposé par sa situation de dessinateur « arrivé », donc de plus en plus sollicité, Druillet est-il vraiment gagnant? Tout se passe en effet comme si ce changement d'écriture graphique, loin de révéler de nouveaux talents, de nouvelles possibilités chez le dessinateur, ne faisait que mettre en relief ses principales faiblesses: l'incertitude et l'inexpressivité du trait quand il s'agit de dessiner des personnages et tout spécialement des personnages en mouvement, les hachures au petit bonheur, la pratique d'un humour possédant la légèreté de l'enclume .

Reste un album qui, tout en participant de l'univers volontiers tératologique de son auteur, témoigne métaphoriquement de la grande déprime propre aux années 70 et contribue du même coup à rapprocher la S.F. « dessinée » de la S.F. « écrite », généralement plus sensible aux vibrations du présent. Mais il faudrait, si ce n'est déjà fait, que Druillet réalise que dans le domaine du dessin comme dans celui de la littérature, l'écriture automatique ne se donne des chances de réussite qu'autant qu'elle passe par une maîtrise parfaite des techniques du métier.

J.C.

MEMOIRES

ANAIS NIN

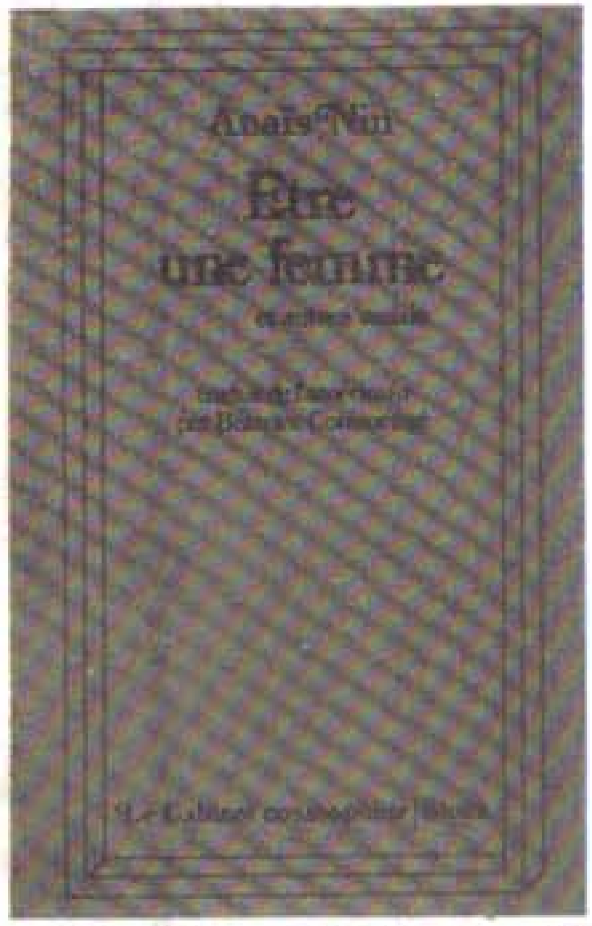
ETRE UNE FEMME
et autres essais

Traduit de l'américain
par Béatrice Commengé

ED. STOCK
COLL. LE CABINET COSMOPOLITE
264 P. - 38 F

Ce siècle-ci, dès son début, a donné le jour à quelques femmes qui avaient, sous leur plume, de la dynamite... du simple fait qu'elles n'ont pas craint d'écrire ce qu'elles étaient et ce qu'elles ressentaient face à l'histoire et à leur histoire personnelle... Elles ont révélé qu'être une femme, c'est porter sur les gens, les choses et soi-même, un regard différent de celui plus universellement connu des hommes qui expriment et oppriment... Ces pionnières, qui s'appellent Virginia Woolf, Anaïs Nin ou Simone de Beauvoir, ont montré à leurs « sœurs », comme dira plus tard Angela Davis, qu'elles avaient le droit d'être différentes.

Tout au long des pages de son fameux *Journal*, Anaïs Nin se penche sur les hommes, les femmes, leurs rapports, à travers le miroir de l'amitié, de la psychanalyse, de la politique, des expériences professionnelles, de la littérature et autres arts, des amours et des difficultés à être...



De son expérience, elle acquiert la conviction que les personnes de sexe féminin, maintenues dans le silence et la soumission, ne doivent pas se contenter d'égaler les individus de sexe masculin, mais « faire » autrement.

Le *Journal*, cahier de bord de l'écriture de ses romans et fidèle témoin des événements réels qui leur donnent naissance, mêle les descriptions des lieux, milieux, gens, circonstances, avec les réflexions que ceux-ci suggèrent à l'auteur et les conclusions théoriques qu'elle en tire, et qui sont toujours susceptibles d'être repensées à la lumière des événements...

Ce recueil d'articles, de textes de conférences, d'interviews et d'extraits du *Journal* présente, certes, un résumé des idées force d'Anaïs Nin, mais souvent pétrifiées par la répétition, simplifiées par le besoin de démonstration au lieu d'en montrer, comme ailleurs, la finesse, l'évolution et l'approfondissement... Pourtant, ce qui fait son défaut, fait aussi sa qualité : l'accès aux thèmes chers à l'écrivain, ainsi facilité, ne peut que donner envie d'explorer les nombreux volumes de son journal pour y aller voir d'un peu plus près...

M.C.M.

LIVRES D'ENFANTS

JULIO SILVA
JULIO CORTAZAR

SILVALANDE

ED. LE DERNIER TERRAIN VAGUE
42 P. - 49 F

Nous voilà enfin vengés, nous les sans-âges, les vieilles badernes. En a-t-on vu apparaître des livres pour enfants, adorables, poétiques, qui font nos délices, mais laissent les mômes parfaitement indifférents ou dédaigneux. L'écrivain Julio Cortazar et le peintre Julio Silva ont eu

ABONNEMENT (A SUIVRE)
Je souscris un abonnement d'un an (11 numéros).
Nom Prénom Code postal Pays Adresse Profession (facultatif) Date de naissance
Je joins le règlement (cochez la case correspondante) : ☐ France + Union Postale Française 100 FF ☐ Bénélux 700 FB ☐ Autres pays (sauf Canada) 140 FF
BULLETIN ET RÈGLEMENT A ADRESSER : (pour tous pays sauf Bénélux et Canada) 66, rue Bonaparte - 75006 PARIS FRANCE
POUR LE BENELUX : 28, rue des Sœurs Noires - 7500 TOURNAI BELGIQUE - Cpte bancaire Bruxelles Lambert 370.0000100.98

Poésie 1

la revue de poche de la poesie contemporaine



Découvrez, avec le regard des poètes, le monde d'aujourd'hui

PIERRE EMMANUEL
Poésie 1 : C'est la plus ouverte des revues de poésie, la seule attentive par définition à tout ce qui se passe dans l'ensemble du domaine de langue française. Les auteurs qu'elle présente y figurent avec un choix d'œuvres suffisant à donner d'eux une idée correspondant à l'essentiel de leur ambition.

MAX POL FOUCHET
Aucune entreprise plus courageuse ne fut tentée en faveur de la poésie. Aucune ne répondait mieux à un profond besoin. Grâce à Poésie 1, nous avons le sentiment que la poésie vit et fait partie de notre vie. En face du monde moderne et de l'indifférence de la plupart, c'était un défi. C'est maintenant une réussite.

Poésie 1 est une revue recommandée par la Commission des livres et des publications du Ministère de l'Éducation

Spécimen sur demande (joindre 6 F)

Bulletin d'abonnement
à nous retourner accompagné de votre règlement à :
Éditions Saint-Germain-des-Prés - Poésie 1
70, rue du Cherche-Midi 75006 PARIS

Nom
Prénom
Adresse

Ville
Code Postal

Je m'abonne à partir du prochain numéro
à 16 numéros (2 ans) pour la somme de 90 F
(Etranger : 120 FF).

Règlement ci-joint par :
☐ chèque ☐ CCP ☐ mandat-carte

L'ACTUALITE

l'espiègle culot de concevoir un livre d'enfants à l'intention exclusive des adultes.

Les formes et les mouvements que sont les gracieux habitants de Silvalande « vivent pour leur propre compte, une vie jaune, violette, verte et secrète ». Ce joli monde évoque irrésistiblement les créatures languides et les pays morcelés des expéditions imaginaires d'Henri Michaux. Mais la comparaison ne tient que l'espace d'un premier regard : les hallucinations cruelles ne font pas partie des fièvres de l'écrivain argentin Julio Cortazar. Elles engendrent, au contraire, des univers délicieusement farfelus, encombrés « d'éclats de rire aux multiples couleurs ».

Ce manifeste d'une « critique de la déraison pure », cette courte vision des bonheurs d'un au-delà du miroir sont aussi nés du pinceau de Julio Silva. L'influence de Paul Klee (si fabuleux il est vrai) le retient (hélas!) parfois sur des berges depuis longtemps tracées et explorées.

Daniel Mallerein, cheville ouvrière passionnée des éditions *Le dernier terrain vague* a eu la générosité de permettre que s'ajoute un « ailleurs » aux myriades de possibles.

J.S.

Julio Silva · Julio Cortazar
SILVALANDE

HUMOUR

MASSE
MEMOIRES D'OUTRE-TERRE

ED. FLUIDE GLACIAL
50 P. - 20 F

Au-delà de la rébellion, au-delà de la critique de l'ordre du monde et de la civilisation, il y a d'autres possibilités de mise à distance du réel échappant aux pièges de la revendication par le geste inaugural d'une autre origine qui substituerait, aux illusions de ce que voient nos yeux, l'enracinement fou dans une interprétation imaginaire de notre genèse d'espèce. Du moment que les révoltes n'aboutissent qu'à un renforcement du pouvoir, catastrophe pour catastrophe, apocalypse pour apocalypse, pourquoi pas celles qu'un fantasme nous dicte - pour radiographier en même temps, du plus loin possible, ce qui reste, à travers ce fantasme ravageur, de notre humanité?

C'est ce que fait Masse, sûrement l'un des dessinateurs les



plus prodigieux et les plus importants de la nouvelle génération de graphistes. Son dernier recueil, *Mémoires d'outre-terre*, ne fait que confirmer ce qu'on savait déjà : que son style est inimitable, qu'il est impossible de raconter ses récits, de les transposer dans le langage sans leur substituer arbitrairement un sens qui les réduirait, que ses courtes histoires noires et serrées, comme gravées en eaux-fortes amollies par un pourrissement de décadence, sont les machines les plus hallucinantes et les plus cauchemardesques qu'on puisse aujourd'hui rêver.

On pense à Beckett, on pense à Lautréamont précipité dans le tourbillon de l'entropie contemporaine. Ses gros personnages boudinés dans de longs pardessus noirs sont des cadavres ressortis de leurs cercueils, rempaillés et burinés pour servir à une parodie de théâtre, à une caricature génétique. C'est ténébreux et c'est inhumain comme de la lave de fin des temps. La terre est crevassée, les rues ont disparu, remplacées par des miroirs absents, les villes sont prises dans des spirales qui les déracinent, ou envahies à heures fixes par des raz-de-marées qui y règlent méticuleusement la circulation et qu'attendent d'étranges bonshommes, juchés sur les corniches des immeubles.

Carnaval de la matière qui exhibe l'enfer de notre monde dans une détresse dérisoire nouée d'horreur. Un monde plus vrai que le vrai, qui prend en écharpe et comme en analyse notre univers: c'est l'*outre-monde* de Masse. Avec lui, la révélation apocalyptique entre dans la bande dessinée, comme ultime geste critique possible peut-être, contre notre civilisation

P.M.

Théodore Sturgeon.

Les songes superbes de Théodore Sturgeon.

les songes superbes de Theodore Sturgeon

récits de fantastique et de science-fiction choisis et présentés par Alain Dorémieux

casterman

Une sélection de nouvelles dans lesquelles Sturgeon développe ses thèmes favoris : l'aliénation, la solitude, la "différence", la non-communication, le chemin qui mène à la compréhension de l'autre. Après "Cristal qui songe" et "Les plus qu'humains", Sturgeon, dans ces nouvelles inédites en France, confirme la singularité de son talent.

39 F

Récits choisis et présentés par Alain Dorémieux.
Collection Autres temps, autres mondes.
Histoires fantastiques et de science-fiction.

casterman

GRAND PUBLIC

